

LA SCIENCE PAR CEUX QUI NE LA FONT PAS

**Sous la responsabilité de Jean-François Chassay
et Kim Doré**

FIGURA
TEXTES ET IMAGINAIRES n° 5

Département d'études littéraires

UQÀM

2001

Données de catalogage avant publication (Canada)

Vedette principale au titre :

La science par ceux qui ne la font pas

(Figura, textes et imaginaires ; no 5)

Comprend des réf. Bibliogr.

ISBN 2-921764-13-X

1. Sciences dans la littérature. 2. Savants dans la littérature.
3. Gombrowicz, Witold. Cosmos. 4. Dantec, Maurice G. Racines du mal.
5. Houellebecq, Michel. Particules élémentaires. 6. Lovecraft, Howard Phillips, 1890-1937. Dreams in the witch-house. I. Chassay, Jean-François, 1959- II. Doré, Kim. III. Université du Québec à Montréal. Département d'études littéraires. IV. Collection.

PN3352.S34S34 2001

809.3'9356

C2001-941672-5

Dépôt légal, troisième trimestre 2001-11-09
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

ISBN 2-921764-07-5

Table des matières

Avant-propos	iii
La figure du savant	
Les techniques et les sciences comme modalités d'incarnation du surhumain nietzschéen Samuel ARCHIBALD	1
L'angle mort des mathématiques Line ROUSSEAU	23
La double contrainte de la raison Hubert MAILHOT	39
L'espace du laboratoire	
Les racines du réel : la science dans <i>Cosmos</i> de Witold Gombrowicz Yanick POULIOT	55
« The Dreams in the Witch-House » : le laboratoire du désastre Pascal THÉROUX	73
Le laboratoire du roman : fictions et représentations de la science dans <i>Les particules élémentaires</i> Kim DORÉ	87
Éthique et savoir : la science en crise	
Considérations sur <i>Les racines du mal</i> de Maurice G. Dantec Daniel LAFOREST	111

AVANT-PROPOS

La science par ceux qui ne la font pas¹

Jean-François CHASSAY et Kim DORÉ

Toujours à nouveau l'on tentera de présenter l'histoire de chacune des sciences sous les traits d'un développement fermé sur lui-même. L'on se plaît à parler de sciences autonomes. [...] Quelle que soit la réponse qu'on donne à ce sujet, il est impossible de définir l'état présent d'une discipline quelconque sans montrer que sa situation actuelle n'est pas seulement un maillon dans le développement historique autonome de la science considérée, mais plus encore un élément de toute la culture à l'instant correspondant.

Walter Benjamin, « Histoire littéraire et science de la littérature »

On pourrait avancer que les textes de ce recueil sont nés d'une affirmation *a priori* banale : les sciences sont indissociables de la culture, la culture n'a de sens que si les sciences l'enrichissent de ses découvertes. Pourtant, la dichotomie entre humanités et sciences apparaît encore spontanément à une majorité de gens comme un phénomène naturel, alors qu'elle repose au contraire sur des choix culturels qui méritent d'être analysés. La boutade du physicien Jean-Marc Lévy-Leblond, qui date de 1982, garde aujourd'hui encore toute son actualité : « On remarquera qu'à l'heure de l'apéritif, tout un chacun suivant son milieu causera sport ou bagnole, ciné ou politique, peinture ou littérature — pas chimie ou maths² ». Malgré les ouvrages de nombreux auteurs parus depuis deux ou trois décennies qui insistent sur la dimension culturelle des

¹ Clin d'œil à l'excellent ouvrage de Laurent-Michel Vacher, *La science par ceux qui la font : entretiens sur les connaissances actuelles*, Montréal, Liber, 1998. Notre livre lui sert en quelque sorte de contrepoint.

² Jean-Marc Lévy-Leblond, *L'esprit de sel. Science, Culture, Politique*, Paris, Fayard, coll. « Points », 1984, p. 89-90.

sciences, de Trinh Xuan Thuan à Murray Gell-Mann en passant par Douglas Hofstadter, Henri Atlan ou Carl Sagan, pour ne nommer que ceux-là, le mur qui sépare les sciences de ce qu'on associe spontanément à la culture n'est pas près de s'effondrer. À qui la faute? Bien malin qui pourrait répondre à cette question. L'affaire *Sokal Text*³, lancée il y a quelques années alors qu'un article du physicien Alain Sokal, sciemment erroné et hermétique, trouvait pourtant preneur dans une revue de sciences humaines, a bien montré que le rôle et le statut des sciences dans la cité n'allait pas de soi; le débat, fort riche, a déclenché une polémique concernant le concept d'objectivité, l'utilisation du langage par les scientifiques (particulièrement de la métaphore), les emprunts qu'il était possible et permis (ou non) de faire aux sciences exactes, les limites de la raison et même, de manière plus large encore (ou plus polémique), la définition même de la pensée. Que veut dire « penser »?

Si ces débats intellectuels mettent aux prises scientifiques, philosophes et parfois théoriciens de la littérature, on s'intéresse peu à la fiction et à ce qu'elle peut exprimer des enjeux de la science aujourd'hui. Il est vrai que la littérature ne revendique pas l'objectivité scientifique dont se réclame généralement les sciences humaines, et *a fortiori* les sciences pures; et l'on risque peu de se tromper si l'on avance qu'aujourd'hui le pouvoir (symbolique, institutionnel, politique) des sciences se révèle immense. Comme l'écrit Jean-Marc Lévy-Leblond, « il n'est guère de recherche, de méthode, de théorie qui n'aspire à s'accoler l'épithète "scientifique" comme label de qualité. Critère de prestige [...], la scientificité reste l'un des meilleurs arguments publicitaires sur le marché des biens matériels — et donc souvent, comment s'en

³ Sur cette affaire, outre de nombreux articles et éditoriaux dans les journaux — Yves Jeanneret en dénombre plus de 300 de mai 1996 à janvier 1998, sans compter ce qui a pu s'écrire sur internet —, on pourra lire les livres ou numéro de revue suivants : Alain Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997; Baudoin Jurdant [dir.], *Impostures scientifiques. Les malentendus de l'affaire Sokal*, Paris, La Découverte/Alliage, 1998; Yves Jeanneret, *L'affaire Sokal ou la querelle des impostures*, Paris, PUF, 1998; *Les Temps Modernes*, 53^e année, n° 600 (juillet-août-septembre 1998), p. 220-284; Jacques Bouveresse, *Prodiges et vertiges de l'analogie*, Paris, Raisons d'agir, 1999.

étonner, sur celui des produits intellectuels⁴ ». Est-ce une raison pour singer la méthode expérimentale?

Il existe des hypothèses sur la littérature (appelons cela des théories, si on veut), mais pas de science de la littérature. Quand les études littéraires se scientifisent, elles se permettent des emprunts à des domaines connexes (linguistique, pragmatique, sciences cognitives, etc.), ou encore elles s'élaborent en fonction de théories qui ne concernent pas uniquement la littérature (la narratologie, par exemple). En ce sens, il ne s'agit pas d'un mode de connaissance au sens où l'on entend souvent ce mot, selon un modèle hérité des sciences exactes au XIX^e siècle. On peut légitimement se demander, cependant, s'il n'existe qu'un seul modèle de connaissance et s'il faut absolument avoir recours à des concepts ou à des modèles spécifiques, applicables sur commande. La connaissance et l'étude de la réalité qui nous entoure ne requièrent-elles pas, au contraire, l'apport de différents concepts (ou même de différentes postures critiques), en provenance d'horizons divers? Partant de ces prémisses, peut-on imaginer des analyses de textes de fiction susceptibles d'informer le lecteur à propos de la science, de certaines réalités que la science ne saurait dire à propos d'elle-même? Comment, en évitant le didactisme, peut-on fictionnaliser les savoirs que proposent les sciences et les modes de cognition qui lui sont propres?

De nombreuses recherches depuis une vingtaine d'années, surtout dans le monde anglo-saxon, ont porté sur les rapprochements qui pouvaient être faits entre les transformations de notre perception du monde, permises par les découvertes scientifiques, et la transformation des formes littéraires. Mais on peut difficilement décrire la science en littérature comme Proust décrit la psychologie de ses personnages. Les écueils sont nombreux : ou bien on propose des explications extrêmement didactiques, au risque d'indisposer le lecteur de fiction; ou bien on se contente d'utiliser certains termes ou expressions vaguement connus de tout lecteur cultivé comme s'il s'agissait de hochets

⁴ Jean-Marc Lévy-Leblond, *Aux contraires*, Paris, Gallimard, 1996, p. 11.

lexicaux; ou bien on utilise les sciences en laissant clairement entendre qu'il ne s'agit pas des sciences, mais d'inventions à partir de celles-ci, les marques du discours scientifiques servant simplement d'embrayeur générique.

Il existe bien sûr d'autres façons d'y parvenir, mais qui imposent de traduire implicitement certains savoirs scientifiques, en s'inspirant des effets du langage des sciences dans l'ensemble du discours social et en traduisant, par le biais de la fiction, des débats qui ont lieu dans la société sur les effets possibles, virtuels, de certains développements scientifiques, dans ce qu'on pourrait appeler « le passage de la science à la technoscience ». La science moderne décrit un monde fragmenté, riche de diversité qualitative et de surprises potentielles, qu'il faut reconnaître comme tel. Alors que la technoscience occupe une place de plus en plus importante dans nos vies, on peut se demander si l'importance de la fiction littéraire aujourd'hui ne tient pas à sa capacité d'intégrer la part de fiction de la science, un imaginaire scientifique qui est aussi invention et création.

Dans ses *Leçons américaines*, Italo Calvino écrit que « la littérature ne peut vivre que si on lui assigne des objectifs démesurés, voire impossibles à atteindre. [...] Depuis que la science se défie des explications générales, comme des solutions autres que sectorielles et spécialisées, la littérature doit relever un grand défi et apprendre à nouer ensemble les divers savoirs, les divers codes, pour élaborer une vision du monde plurielle et complexe⁵ ». Interroger la science directement consiste justement à affronter les grandes questions, prendre le risque aussi bien des explications générales que des explications parcellaires, largement ouvertes. Interroger la science à travers la littérature signifie également qu'il faille s'aventurer vers un irreprésentable, puisque l'expérimentation scientifique conduit de plus en plus vers un en deçà du visible pour lequel les mots manquent. « Il était certes nécessaire d'expliquer, mais comment expliquer que pour ce qu'il voyait, lui, et cherchait à voir, il n'existait littéralement pas

⁵ Italo Calvino, *Leçons américaines*, Paris, Gallimard, 1989, p. 179.

d'image, qu'il voyait des choses dont il n'y avait pas d'images, sinon des images conventionnelles et formalisées selon une représentation rigoureuse, aussi arbitraires et puissantes, par rapport aux choses, qu'un alphabet⁶. » se demande Brahé, jeune chercheur de pointe en physique des particules dans le roman *Atlas occidental*. Voilà bien un des principaux défis de la littérature aujourd'hui : donner sens à un monde que les sciences dévoilent de plus en plus, en trouvant les mots pour dire ce monde qui échappe encore à notre imagerie mentale aussi bien qu'à la pensée discursive. Travailler à se rendre Voyant : la formule de Rimbaud reste d'actualité.



Notre objectif ne visait pas à produire un recueil composé d'analyses qui s'intéresseraient de manière générale et aléatoire aux sciences. Nous avons préféré éviter le risque d'un ensemble trop composite, disparate. Les textes qu'on trouvera ici sont issus d'un séminaire qui portait plus directement sur la figure du savant, terme privilégié au détriment de celui de « scientifique » ou de « chercheur », parce que davantage polysémique, atemporel, rappelant, au-delà de la science, des croyances. Ils s'inscrivent dans le cadre des travaux du groupe de recherche « Sélectif » (« Savant et Espace du Laboratoire : Épistémo-Critique de Textes Irrigués par la Fiction »)⁷.

La fiction permet de déconstruire la vision romantique du savant (figure d'autorité, demiurge, personnage dans l'ombre qui « possède la vérité », etc.) et de son lieu de travail : le laboratoire. Au cœur de débats politiques, idéologiques et éthiques complexes,

⁶ Daniele Del Giudice, *Atlas occidental*, Paris, Seuil, 1987, p. 100-101.

⁷ Situé à l'UQÀM, le Sélectif est dirigé par Jean-François Chassay, avec la collaboration de Magali Bourquin, Kim Doré et Odette Fortin. Le groupe de recherche possède son site web : www.er.uqam.ca/nobel/selectif/ ou www.multimania.com/selectif21. Le Sélectif est subventionné par le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSHC) et la Société pour la promotion de la science et de la technologie (SPST).

le scientifique, figure à la fois privilégiée de la doxa sociale tout en étant souvent en marge de celle-ci, participe activement, qu'il le veuille ou non, consciemment ou non, à la modification du discours social. Il s'agissait dans cette perspective d'analyser la place et le statut du chercheur scientifique, les débats que les disciplines scientifiques provoquent, et de rendre compte de la polysémie et du pouvoir du langage dans un cadre scientifique. Quels effets fantasmatiques peut avoir la « Loi scientifique » quand la fiction l'investit? Quelles sont les différentes modalités d'application et de narrativisation de ces lois? Comment les codes sémiotiques de la pratique scientifique sont-ils traités dans les textes? Ce sont là quelques-unes des questions qui nous ont interpellés.

Les fictions étudiées dans ce recueil se présentent comme des « laboratoires cognitifs » où la dimension heuristique prévaut. Dire la science, expliciter la science, permet d'exprimer les modalités d'un imaginaire scientifique en augmentant aussi les possibilités de ses mises en scène (et par conséquent de son pouvoir symbolique). Parler de « récit de science » consiste également à voir dans la science une narration; quelque chose non pas qui se « fait » uniquement, mais aussi qui se dit, qui est de l'ordre du langage : qui se démontre, se déconstruit, relève parfois de la polémique, dont on peut analyser les apories comme les enjeux de légitimation.

Ces hypothèses de travail ont motivé l'analyse, dans les pages qui suivent, de certains romans de William Boyd, Maurice Dantec, Witold Gombrowicz, Michel Houellebecq, Ursula Leguin et Howard Phillips Lovecraft. On retrouvera là, déplacées, examinées sous un angle particulier, des réflexions sur la science, sur son pouvoir et ses effets, liées à la fois à des interrogations politiques et éthiques, à ces questions qui nourrissent le discours social et dont on retrouve, dans la littérature des dernières décennies, des traces évidentes.

La figure du savant

Les techniques et les sciences comme modalités d'incarnation du surhumain nietzschéen.

Par Samuel ARCHIBALD

Cette analyse s'intéressera à la figure du surhumain et à un certain nombre de figures secondaires telles qu'elles se présentent dans les fictions de Stanley Kubrick (*2001, l'odyssée de l'espace*), Michel Houellebecq (*Les particules élémentaires*) et Maurice G. Dantec (*Babylon Babies*). Il s'agira d'examiner le travail d'appropriation et d'interprétation qu'opèrent ces trois œuvres du concept nietzschéen, autant pour en préciser notre propre compréhension que pour le « libérer », si l'ambition n'est pas trop lourde, de ce qui apparaît comme deux lectures aberrantes de Nietzsche et de l'idée plus générale d'un dépassement de l'espèce humaine : le nazisme et ce que nous appellerions « le mythe du clonage » tel qu'il se développe en ce moment même¹.

Il ne s'agit donc pas seulement de dire que Nietzsche a été mal lu, si ce n'est complètement déformé, par ses commentateurs nazis², ni que son idéal désincarné du surhumain exclut tout passage au réel, toute récupération autre qu'imaginaire³, mais bien de prendre à témoin les fictions de Kubrick, Dantec et Houellebecq pour prouver qu'il peut exister un passage au surhumain qui ne soit ni négation de l'autre, ni mystique pseudo-scientifique, mais bien

¹ Voir à ce sujet l'excellent article de Brian Alexander : « (You)² », *Wired*, vol. 9, n° 2 (February 2001), p. 120-135.

² Ce qu'ont très bien fait Arno Münster dans *Nietzsche et le nazisme*, Paris, Éditions Kimé, 1995, et Lionel Richard dans « Avatars d'une victime posthume », *Le Magazine littéraire*, n° 383 (janvier 2000), spécial « Nietzsche contre le nihilisme », p. 65-70.

³ Ce qu'affirme Georges-Arthur Goldschmidt dans « Commentaires », postface à *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Le livre de poche, 1995, p. 382-406.

appropriation et extrapolation de données et de visées scientifiques imminentes et sérieuses.

Le surhumain incarné

2001, *Babylon Babies, Les particules élémentaires*, malgré bien des différences, sinon des oppositions, ont pour point de congruence la mise en place d'un dépassement de l'humanité. Le film de Kubrick laisse le spectateur sur l'image grandiose du fœtus-planète; le roman de Dantec raconte les pérégrinations d'Hugo Toorop, mercenaire chargé d'accompagner depuis l'Asie jusqu'au Québec une jeune schizophrène « porteuse » de ce qui se révélera être des jumelles, véritables *surhumaines*, les premières représentantes d'une nouvelle espèce, « l'explosif divin et fatal qui raièrait l'humanité de la carte⁴ »; en ce qui concerne *Les particules élémentaires*, le roman apparaît comme la narration des dernières années de l'humanité par un représentant de l'espèce *supérieure* qu'elle a elle-même mise au point grâce au décodage du génome humain et aux travaux révolutionnaires du biologiste Michel Djerzinski. Les trois fictions accordent aussi une grande importance à la science et à la technologie qui deviennent, sous des ressorts différents, les véritables modalités d'incarnation du surhumain.

Parmi les sous-figures de cet imaginaire⁵ il y a celle de l'archer, « celui qui projette la flèche de son désir par-dessus l'homme⁶ ». Simple métaphore chez Nietzsche, l'archer devient, dans les fictions qui nous intéressent, une figure précise, incarnée

⁴ Maurice G. Dantec, *Babylon Babies*, Paris, Gallimard, p. 550. Les références à *Babylon Babies* seront dorénavant indiquées par le folio, entre parenthèses, qui suivra la citation.

⁵ Nous escamotons volontairement cette partie de nos observations, ici, par souci de nous recentrer sur l'aspect scientifique. Précisons que cet imaginaire du surhumain, que nous observons dans les fictions depuis le *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche jusque dans ses interprétations ultérieures, comprend le surhumain, les derniers hommes, l'homme supérieur, et l'archer.

⁶ Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Le livre de poche, 1995. p. 26.

en un ou plusieurs personnages. L'archer se différencie des derniers hommes en ce qu'il n'est pas médiocre et satisfait, méprisable et méprisé par Zarathoustra : « Qu'est l'amour? Qu'est-ce que la création? Qu'est le désir? Qu'est une étoile? — demande le dernier homme et il cligne de l'œil⁷. » Il n'est pas non plus l'homme supérieur, qui tend à la *perfection* de son état humain, mais plutôt celui qui tend vers la création d'un autre. Il est présent intertextuellement chez Kubrick avec le personnage de Bowman (littéralement « archer »), « celui qui projette la flèche de son vouloir-autre au-delà du défi mortel de HAL⁸ ». Houellebecq en fournit quant à lui une définition exacte avec le personnage de Michel Djerzinski, qui dira de lui-même :

Aucune mutation métaphysique [...] ne s'accomplit sans avoir été annoncée, préparée et facilitée par un ensemble de mutations mineures, souvent passées inaperçues au moment de leur occurrence historique. Je me considère personnellement comme l'une de ces mutations mineures⁹.

Cette définition s'applique aussi à Marie Zorn, la maman-schizo de *Babylon Babies*, dans lequel le professeur Darquandier, s'inspirant des travaux de Deleuze et Guattari, décrit les schizophrènes comme une mutation mineure, une évolution parallèle : « *La Nature, Incorporated*, a pour des raisons inconnues décidé de fabriquer le mutant humain cinq siècles avant l'apparition de sa créature technique spéculaire, la neuromatrice » (p. 430).

Remarquons toutefois qu'entre l'homme-archer et le surhumain, chez Nietzsche, il y a un trou. Zarathoustra décrit un idéal mais non les modalités de son avènement. Nous prenons bien sûr le parti de considérer le surhumain nietzschéen, au départ, comme un autre biologique, et non comme une transformation *spirituelle* ou un acte de volonté (ce qui peut mener, à notre sens, à

⁷ *Ibid.*

⁸ Nicolas Géraud, « Amitiés d'étoiles », *Positif*, n° 464 (octobre 1999), spécial « Stanley Kubrick », p. 77.

⁹ Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, Paris, J'ai lu, 2000, p. 179. Les références aux *Particules élémentaires* seront dorénavant indiquées par le folio, entre parenthèses, qui suivra la citation.

une interprétation erronée, voire dangereuse). Christophe Baroni, analyste de Nietzsche, abonde en ce sens :

Il s'agit [le surhumain] d'une notion biologique plus encore que psychologique, qu'il devrait être possible d'approcher grâce à des critères biologiques, sinon de circonscrire puisque, nous le verrons, elle est illimitée en tant qu'autodépassement de la vie¹⁰.

Déjà, dans *Zarathoustra*, il semble clair que si l'un tend vers l'autre, l'homme et le surhumain sont deux entités différentes, à distinguer nettement, car non seulement le surhumain doit être aussi différent de l'homme que ce dernier l'est du singe (triade parfaitement incarnée chez Kubrick) mais :

Il n'a jamais encore existé de surhumain. J'ai vu nus l'homme le plus grand et l'homme le plus petit. Ils sont par trop semblables encore. En vérité, même le plus grand, je le trouvais encore — trop humain¹¹.

C'est peut-être pourquoi les propos de Zarathoustra ont souvent un accent darwiniste, une résonance scientifique. La pensée de Nietzsche s'articule d'abord autour d'une métaphysique et d'un idéalisme (l'influence de Schopenhauer et de Wagner), dont il essaiera de se débarrasser avec acharnement à partir de 1876, en partie en s'efforçant d'être plus réceptif envers la science, parce qu'« il a besoin de connaissances positives et de méthodes rigoureusement scientifiques¹² ». Malgré l'opposition marquée des deux axes, sa pensée *globale* jaillit de leur rencontre. Pas étonnant, donc, de voir réapparaître le surhumain chez des scientifiques religieux — position difficile à tenir s'il en est une, mais qui réussit à trouver une certaine cohérence, via le *principe anthropique*, entre autres — comme Teilhard de Chardin¹³.

¹⁰ Christophe Baroni, *Nietzsche éducateur. De l'homme au surhomme*, Paris, Buchet/Chastel, 1961, p. 280-281.

¹¹ Nietzsche, *op. cit.*, p. 115.

¹² Christophe Baroni, *op. cit.*, p. 54.

¹³ Théologien jésuite, philosophe et paléontologue français, Chardin, attentif lecteur de Nietzsche, s'efforce dans ses travaux de concilier la science et la foi.

Si Marx a tiré des merveilles de la machine à vapeur, Nietzsche n'a pu, via ce qu'était la science en son temps, que rêver, appeler son surhumain. Il a fallu laisser évoluer un peu la science et les techniques¹⁴ pour qu'elles puissent devenir une façon, au moins dans la fiction, d'imaginer le surhumain, de le représenter.

Mise en fiction technoscientifique

En réalité, les technosciences suffisent à peine à représenter le surhumain dans *2001, l'odyssée de l'espace* de Kubrick, si ce n'est, hors du récit, pour les techniques d'effets spéciaux. Pour résumer notre point de vue, disons que le film exprime à la fois l'aboutissement du mythe moderniste du progrès et une certaine critique dudit progrès, technologique surtout. L'os devenu arme des hominidés, dans la première partie, leur permet tour à tour de devenir prédateurs, d'assurer bien mieux leur survie et leur protection, et de s'entretuer. Il y a là une idée importante cependant, à laquelle nous reviendrons, celle d'une humanité ontologiquement scientifique, qui ne débute pas à tel ou tel moment de l'évolution à partir d'un sous-groupe d'hominidés comme l'affirmerait un biologiste, mais bien au moment précis où l'homme invente l'objet technologique.

Puis [l'homme du paléolithique] est passé à l'expérimentation. Il a constaté qu'en armant son bras d'un tel instrument, il était plus efficace, assurait mieux sa protection et son approvisionnement résultant de son activité prédatrice. Il avait conçu une hypothèse de travail et il avait expérimentalement confirmé sa valeur. C'est à n'en pas douter une attitude scientifique. La science, c'est l'homme. Mais à partir de ces prémisses lointaines, en procédant toujours de la même façon, il en est arrivé à la bombe atomique¹⁵.

¹⁴ Il y aurait un travail monumental à effectuer juste pour tracer les contours des deux termes. Notons que, pour nos besoins présents, une distinction simple entre science (recherche du savoir) et technologie (application matérielle des savoirs acquis), bien qu'insuffisante dans les faits, nous suffira amplement.

¹⁵ Henri Laborit, *Dieu ne joue pas aux dés*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1987, p. 32-33.

Les technosciences, donc, sont réunies en un seul point de vue comme salut et perte de l'humanité. Il en sera de même pour le passage de l'humain au surhumain ainsi que pour celui du singe à l'homme. Un vaisseau spatial permettra à Bowman d'atteindre Jupiter, mais un ordinateur, HAL, fera du périple une lutte féroce et acharnée.

À partir du moment où l'astronaute s'engage dans le corridor de l'espace jusqu'à sa *transformation* en fœtus-planète, nous sommes fascinés mais ne comprenons plus rien, comme si la science avait de nouveau cédé le pas à la magie, comme si la métaphysique revenait en force dans l'imaginaire du surhumain. En fait, une seule phrase permet de resituer l'avènement du fœtus-planète à la fin du film comme fait technoscientifique, et elle vient du co-scénariste du film : « Any sufficiently advanced technology is indistinguishable from magic¹⁶. » Ainsi, si l'on se fie à l'explication de Kubrick lui-même¹⁷, la fin du film représente la rencontre avec des entités extraterrestres, tellement avancées sur le plan technoscientifique que nous ne sommes plus à même de comprendre leurs technologies. Nos technosciences assurent cette rencontre, mais ce sont les technosciences d'une autre espèce qui opèrent le passage au surhumain.

Si la fiction s'empare du surhomme par les trous dans sa représentation, elle ne procède pas autrement pour s'approprier la science. Dans *2001*, Kubrick se servait de l'immense champ de possibilités que semblait alors être l'exploration spatiale (peut-être le champ est-il toujours aussi grand mais les budgets, eux, ont considérablement diminué) et de l'hypothèse plus ou moins scientifique de formes de vie extraterrestres pour faire du passage au surhumain une véritable quête initiatique technoscientifique. D'un champ technoscientifique différent, Houellebecq et Dantec

¹⁶ Arthur C. Clarke, *Profiles of the Future : an Inquiry into the Limits of the Possible*, Toronto, Bantam Books, 1967, p. 9.

¹⁷ À ce propos, voir l'article de Joseph Gelmis, « Un film doit être une illumination » (Entretien avec S. Kubrick), *Positif*, n° 464 (octobre 1999), spécial « Stanley Kubrick », p. 11-22.

procèdent néanmoins de la même façon. Ils partent des immenses possibles que laissent deviner les avancées de la biologie moléculaire pour fonder leur fiction, et de ce qui y reste indéterminé pour incarner le surhumain.

Depuis la découverte de l'ADN par Watson et Crick en 1953 jusqu'à il y a une dizaine d'années, notre vision d'un gène était celle d'« un rang de perles enfilées sur un collier (le chromosome)¹⁸ » où les groupes de trois nucléotides présents dans l'ADN codaient pour un acide aminé. Nous savons maintenant qu'à peine plus de 1 % de l'ADN humain code pour les protéines, alors que le reste est composé en majeure partie par des « séquences qui sont répétées indéfiniment — des centaines ou des milliers de perles identiques (ou presque identiques) se succédant parfois mais parfois aussi largement dispersées sur plusieurs chromosomes¹⁹ ». Parmi ces séquences polycopiées, il y a l'ADN hautement répétitif, aussi appelé « satellite », qu'aucune théorie actuelle ne peut expliquer et qui demeure un mystère à élucider, et l'ADN moyennement répétitif (intermédiaire). Pour vulgariser à outrance, disons que nous sommes certains que l'ADN satellite a une utilité, mais que nous sommes loin de savoir laquelle, alors que nous savons que l'ADN intermédiaire ne sert à rien, mais nous n'avons aucune idée pourquoi. S'il est inutile, qu'est-ce qu'il fait là?

Parmi les multiples théories entourant l'ADN intermédiaire, celle qui emporte le plus l'adhésion aujourd'hui (peut-être parce qu'elle a été développée en partie par Francis Crick lui-même) est celle de l'ADN égoïste, selon laquelle, grosso modo, l'ADN intermédiaire se reproduit et va d'un gène à l'autre parce qu'il en est capable (au contraire de l'ADN codant), et reste là, non pas pour conférer un avantage aux organismes, mais parce que ces

¹⁸ Stephen Jay Gould, « Qu'advient-il des organismes si les gènes n'agissent que pour eux-mêmes? » dans *Quand les poules auront des dents. Réflexion sur l'histoire naturelle*, Paris, Seuil, 1991, p. 194. Si nous ne le citerons pas directement dans le passage qui suit afin de synthétiser plus efficacement, nous sommes redevables de toute notre compréhension de l'ADN répétitif à cet article de Stephen Jay Gould.

¹⁹ *Ibid.*, p. 195.

derniers ne le remarquent même pas. L'idée (à la base de nombreuses théories erronées) d'une molécule devant forcément avoir une utilité serait en fait dérivée de notre vision de la nature comme lutte perpétuelle entre organismes, que nous rapportons à l'échelle cellulaire en ignorant que les gènes ne sont nullement, comme les organismes, en guerre pour assurer la survie de leurs rejetons. L'ADN intermédiaire serait donc une sorte de parasite non-parasitaire²⁰. Si, selon Gould, cela écarte les théories d'une « signification rétrospective » de l'ADN intermédiaire (théories selon lesquelles cet ADN *serait là pour plus tard*, irrecevables dans la mesure où l'évolution travaille au présent, et ne fait pas de réserve pour l'hiver), ce dernier n'en constitue pas moins, selon Jean Weissenbach, directeur du Généthon européen, un « réservoir pour l'évolution²¹ ».

Dans *Babylon Babies*, ce réservoir permettra l'apparition des jumelles Zorn, les *surhumaines*. L'évolution, ou plutôt, le chaos déterministe, se sert de l'ADN (le serpent cosmique) pour adapter les jumelles clonées, placées dans « l'environnement » Marie Zorn, schizophrène couplée avec une énorme neuromatrice²², à l'immense savoir auxquelles elles sont exposées. Les *surhumaines* deviennent le croisement entre tout ce que l'ADN a généré, directement et indirectement : « La mutation post-humaine. Celle qui sera le produit de l'évolution naturelle et des techniques artificielles » (p. 477).

Chez Houellebecq, le principe est passablement différent. La découverte du « code génétique » s'avère moins le lieu de tous les mystères que celui où l'on peut enfin éliminer le problème

²⁰ L'article de Orgel et Crick où ils développent la théorie porte justement le nom de « L'ADN égoïste, le parasite ultime » (dans Stephen Jay Gould, *op. cit.*)

²¹ Jean Weissenbach « Le projet "génomique humain" » dans F. Bayle, D. Bourg, R. Debray, et al., *L'empire des techniques*, Paris, Seuil, 1994, p. 83.

²² Nous l'avons dit, la vision des schizophrènes de Dantec doit beaucoup à Deleuze et Guattari. Les neuromatrices, depuis son roman *Les racines du mal*, apparaissent comme de véritables ordinateurs vivants, des neuroprocesseurs capables de simuler toutes les opérations du cerveau humain, mais à puissance décuplée.

principal de ce monde, à savoir sa complexité et son indétermination :

[...] tout code génétique, quelle que soit sa complexité, pouvait être réécrit sous une forme standard, structurellement stable, inaccessible aux perturbations et aux mutations. Toute cellule pouvait donc être dotée d'une capacité infinie de répliquions successives. Toute espèce animale, aussi évoluée soit-elle, pouvait être transformée en une espèce apparentée, reproductible par clonage, et immortelle. (p. 308)

Qu'il soit fœtus-planète, « révolution anthropologique » ou « mutation métaphysique », le passage au surhumain provoqué par les technosciences illustre comment l'humanité, dans ces fictions, est située par rapport à la nature et à l'univers.

La place de l'homme dans l'univers

Sommes-nous en train de violer l'ordre naturel? De lui échapper? De lui obéir? De l'anéantir? Pour Gould, « [l]es systèmes s'en tiennent à deux stratégies pour comprendre la place de l'homme dans la nature²³ ». La première, qu'il nomme « la stratégie de la barrière », imagine un ordre généralisé pour le reste de la nature, mais isole l'homme, qu'elle qualifie de *supérieur*, pour ses incarnations religieuses, ou de *dangereusement supérieur* pour ses avatars écologistes. La nature est quelque chose dont nous ne faisons pas partie, et qu'il nous faut respecter et protéger, en minimisant notre impact sur elle. La deuxième situe l'humanité DANS la nature. Cette stratégie part d'une tactique inverse, mais tend vers le même but : « l'attribution d'une place dans la nature qui donnera un sens à notre vie²⁴ ». Aux termes de cette stratégie, il n'existe aucune différence entre l'homme et la nature. Elle est bien illustrée par cette citation de Karl Popper, placée au début de *Babylon Babies* :

²³ À ce propos, voir l'article de Stephen Jay Gould, « Notre place dans la nature » dans *Quand les poules auront des dents. Réflexion sur l'histoire naturelle*, Paris, Seuil, 1991, p. 283-294.

²⁴ *Ibid.*, p. 289.

L'apparition de la conscience dans le règne animal est peut-être un aussi grand mystère que l'origine de la vie même. Cependant, il faut bien supposer, quoique cela pose un problème impénétrable, qu'il y a bien là un effet de l'évolution, un produit de la sélection naturelle.

Cette vision se divise en deux pôles : le zoocentrisme (l'homme n'est qu'un animal) et l'anthropocentrisme (l'homme est le résultat, le but et le devenir de toute vie animale). L'appartenance au deuxième pôle semble évidente chez Dantec : « Il n'y a pas de productions *artificielles* au sens strict, même nos artéfacts les plus élaborés sont des manifestations de la *nature* dont nous sommes des créations » (p. 428). C'est la nature qui crée Marie Zorn, qui engendre le dépassement; nature au sens englobant, anthropocentrique, où Dantec l'entend (elle comprend tout ce qui découle directement et indirectement de l'ADN).

Pendant ce temps, chez Houellebecq, nous semblons à mi-chemin entre le zoocentrisme et une « stratégie de la barrière ». Si de nombreux passages accolant comportements humains et animaux indiquent un certain zoocentrisme teinté de sociobiologie, le procédé relève beaucoup plus de la figure de style que d'un propos théorique.

Cependant, l'animal le plus faible est en général en mesure d'éviter le combat par l'adoption d'une posture de *soumission* (accroupissement, présentation de l'anus). Bruno se trouvait dans une situation moins favorable. La brutalité et la domination, générales dans les sociétés animales, s'accompagnent déjà, chez le chimpanzé [...] d'actes de cruauté gratuite accomplis à l'encontre de l'animal le plus faible. Cette tendance atteint son paroxysme chez les sociétés humaines primitives, et dans les sociétés développées chez l'enfant et l'adolescent jeune. (p. 46)

Houellebecq n'est pas en train de nier (ou de justifier) le fait social à l'aide de la nature, il éclaire plutôt la barbarie de l'un par celle de l'autre. Sa sociobiologie est une longue métaphore filée qui traverse *Les particules élémentaires*, comme pour dire : différents, mais pas mieux. La véritable place de l'homme dans la nature est beaucoup plus proche de la « stratégie de la barrière » : « [...] prise dans son

ensemble la nature sauvage justifiait une destruction totale, un holocauste universel — et la mission de l'homme sur la Terre était probablement d'accomplir cet holocauste » (p. 36); ou, tout aussi clair mais avec moins d'éloquence :

« Les serpents ont leur place dans la nature... fit observer Hippié-Le-Gris avec une certaine sévérité.

- La nature, je lui pisse à la raie, mon bonhomme! Je lui chie sur la gueule! ». Bruno était à nouveau hors de lui.

« Nature de merde... nature mon cul! » (p. 262)

Dans le roman de Houellebecq, l'homme engendre son dépassement, et conséquemment, celui de la Nature entière. L'humanité n'y est pas réintégrée dans une certaine cosmogonie naturelle comme chez Dantec et Kubrick, mais plutôt à la fois isolée de la nature et soumise à elle²⁵. Si le *problème technique* semble moins présent chez Houellebecq que dans *2001* ou *Babylon Babies*, c'est qu'il représente davantage une solution qu'un élément à intégrer ou à dépasser. Si l'on considère la « technologie » comme l'application matérielle de notre savoir scientifique, force est de reconnaître que les Après-Humains sont le véritable artefact technologique des *Particules élémentaires* : l'application *matérielle* d'une percée en biologie moléculaire. Chez Dantec, les jumelles Zorn sont le résultat transcendant d'un accident technico-économique : c'est affaire de hasard si toutes les conditions sont réunies pour que soient créées les *surhumaines*. Alors que chez Houellebecq et Kubrick, sous des dehors un peu différents, la science et la technologie demeurent des outils permettant d'assurer la transcendance, chez Dantec, elles sont générées par la nature elle-même afin d'assurer sa propre (r)évolution. Nous ne sommes pas très loin de ce que Gould appelait une « signification rétrospective » à l'évolution²⁶.

²⁵ Il faut bien préciser que leurs visions de la nature passe du très englobant (tout ce qui provient de l'ADN et le cosmos entier), chez Dantec, au plus localisé chez Houellebecq (toute la vie qui s'est mise à exister et à croître sur Terre jusqu'à ce que l'Homme en change le cours).

²⁶ Cela place quelques fois Dantec du côté d'un certain déterminisme technologique enthousiaste, mais nous y reviendrons.

D'un point de vue strictement scientifique, on peut se demander si pour le meilleur et pour le pire, Dantec et Kubrick n'utilisent pas, comme Teilhard de Chardin, le mot évolution « au sens métaphysique pour définir les lois du progrès, et non au sens où nous l'employons en biologie pour spécifier les mécanismes du changement organique²⁷ ». Après tout, il est loin d'être certain que l'évolution à proprement parler ait un but, au sens où nous l'entendons. Dantec et Kubrick en font une course avec le surhumain au fil d'arrivée, mais elle est plutôt développement arborifère. La cérébralisation grandissante des espèces définie par Teilhard, qui donne la photo-finish à l'homme et s'accommode on ne peut mieux du principe anthropique, est, au plan évolutif, une occurrence et non une direction : la plupart des espèces qui apparaissent et qui prolifèrent sur Terre étant des insectes. Chez Houellebecq, cet aspect métaphysique est expulsé : si la cérébralisation ne fait pas de l'homme le but de l'évolution, elle pourrait en faire le maître, ou le bourreau²⁸.

2001, l'odyssée de l'espace et *Babylon Babies* inscrivent aussi l'humanité comme but, ou besoin du cosmos, rejoignant ainsi le *principe anthropique* : « les innombrables coïncidences simultanées qui ont [...] permis notre existence indiquent-elles que la vie est nécessaire pour leur fournir une explication²⁹ ». Cela revient à faire de l'apparition de la vie le but du cosmos, ou bien, de faire de l'observation du cosmos la raison de l'existence humaine. On pense à fœtus-planète, dont on constate la splendeur mais dont on ignore le champ d'action, ou encore à ce passage on ne peut plus clair de *Babylon Babies* :

Les jumelles Zorn allaient enfanter l'espèce post-humaine qui s'élancerait jusqu'aux limites du système solaire, et ensuite bien au-delà. La terre d'origine? Rien d'autre pour elles qu'une chambre à coucher. L'espace intersidéral, noir, infini et insondable? Leur cour de récréation. La physique quantique et

²⁷ Stephen Jay Gould, *op.cit.*, p. 292.

²⁸ Puisque c'est bien de la fin, de la mise à mort de l'évolution, dont il s'agit dans *Les particules élémentaires*.

²⁹ Henri Laborit, *op.cit.*, p. 166.

relativiste? Pas plus complexe que nos opérations arithmétiques et notre géométrie euclidienne de base. Le cerveau, l'ADN, la sexualité, le clonage? Des instruments au service de leur nouvel horizon. Elles et leurs descendants seraient les petites sœurs et les petits frères des étoiles [...]. (p. 551)

À propos de la place de son surhumain dans l'univers, de sa « mutation métaphysique », Houellebecq est *cosmiquement* plus modeste : « [...] le principe anthropique, en l'occurrence, n'était guère plus convaincant. Le monde s'était donné un œil pour le contempler, un cerveau capable de le comprendre; oui et alors? » (p. 225). En fait, pour ses buts, créer le surhomme et non le comprendre, apaiser l'œil qui contemple l'univers et non allonger la portée de son regard, arrêter l'évolution et non l'accomplir, le principe anthropique est peu intéressant.

Intertextualité directe à Nietzsche

Nous avons constitué la figure du surhumain à partir d'une intertextualité directe dans *2001*, et nous l'avons jusqu'ici appliquée aux romans un peu malgré eux. Peut-être faut-il maintenant poser la question des références directes à Nietzsche dans les textes, afin de bien comprendre comment le surhumain y est incarné.

Chez Dantec, où les *surhumaines* sont finalement le dépassement, certes, mais aussi l'extrémité logique de la « mutation métaphysique » de la science moderne, une incarnation de l'idéologie du progrès teintée de catastrophe postmoderne, Nietzsche est cité, on s'en réclame, mais il s'inscrit dans un système référentiel plus vaste :

« Non, nous avons fait ce que Nietzsche pressentait dans les sciences à venir, Marie a été le théâtre d'expériences menées conjointement sur elle, alors que les expérimentateurs en question ne tenaient chacun qu'un bout de la pelote [...]. » (p. 536)

ou bien :

« [les jumelles Zorn étaient [...] les enfants de Crick et Watson, d'Einstein, de Bohr, de Darwin, de Nietzsche et d'Héraclite ». (p. 551)

Chez Houellebecq, la question de l'intertexte à Nietzsche est un peu plus complexe. Toutes les références directes à Nietzsche dans *Les particules élémentaires* sont négatives. Sa lecture ne provoquera chez Michel « qu'un agacement bref » (p. 35); les pensées du directeur du pensionnat de Meaux, où Bruno est sauvagement torturé, vont encore plus loin :

Il n'estimait nullement abusive l'utilisation que les nazis avaient faite de la pensée de Nietzsche : niant la compassion, se situant au-delà de toute loi morale, établissant le désir et le règne du désir, la pensée de Nietzsche conduisait selon lui naturellement au nazisme. (p. 46)

Cependant, le mépris des philosophes est bien une chose à prendre au deuxième degré dans *Les particules élémentaires* où, à quelques pages de distance, le narrateur fustige Michel Foucault et « plagie » pratiquement la conclusion de *Les Mots et les Choses*. Le principe est semblable en ce qui concerne Nietzsche : ses traces implicites sont bien présentes, surtout vers la fin. Prenons-en pour preuve :

Hubczejak : « la première espèce animale de l'univers connu à organiser elle-même les conditions de son propre remplacement ». (p. 315)

Nietzsche : « Tous les êtres, jusqu'ici, ont créé quelque chose au-delà d'eux-mêmes; et vous voulez être le reflux de cette grande marée et vous préférez retourner à l'animal plutôt que de surmonter l'homme³⁰ ».

Narrateur : « Cette espèce douloureuse et vile, à peine différente du singe, qui portait cependant en elle tant d'aspirations nobles. » (p. 316)

³⁰ Friedrich Nietzsche, *op. cit.*, p. 21.

Nietzsche : « Ce qu'on peut aimer dans l'homme, c'est qu'il est une *transition* et qu'il est un *déclin*³¹ » ; « Qu'est-ce que le singe pour l'homme ? Un objet de risée et de honte douloureuse. Et c'est ce que l'homme doit être pour le surhomme : un objet de risée et de honte douloureuse³² ».

Narrateur : « Cette espèce aussi, qui, pour la première fois de l'histoire du monde, sut envisager la possibilité de son propre dépassement, et qui, quelques années plus tard, sut mettre ce dépassement en pratique. » (p. 316)

Qu'on le veuille ou non, le premier parmi cette espèce à l'envisager fut Nietzsche.

Des trois fictions ici étudiées, *Les particules élémentaires* est la seule qui conserve la formule : « L'être humain est quelque chose qui doit être dépassé », originale de Nietzsche. Les deux autres remplacent le devoir par l'occurrence : l'être humain ne doit pas plus y être dépassé, il l'est, inexorablement. En fait, *Les particules élémentaires* semble la polarité inverse d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, son reflet dans un miroir. Il est le requiem plutôt que la prophétie, le résultat plutôt que la théorie. Comme *Zarathoustra*, il essaie de *convaincre*, mais pose le problème du surhumain à l'envers :

Lorsque nos descendants connaîtront en détail notre patrimoine héréditaire, toutes les possibilités de l'ADN, sa structure et ses restructurations, on pourra sans doute, dans certains domaines, trouver du nouveau et qui sera intéressant. La marche vers le « surhomme » commencera³³.

Chez Teilhard de Chardin comme chez ses *disciples*, chez Dantec comme chez Kubrick, on considère surtout le surhumain comme une potentialité, un devenir, une évolution, à la croisée des sciences et de la métaphysique. Avons-nous le droit de retarder la marche du temps, de la nature, du progrès ? Houellebecq pose

³¹ Friedrich Nietzsche, *op. cit.*, p. 24.

³² Friedrich Nietzsche, *op. cit.*, p. 21.

³³ Jules Carles, *La vie et son histoire. Du Big Bang au surhomme*, Paris, Centurion 1989, p. 162. Carles est un jésuite directeur de recherche au CNRS.

l'argument inverse : celui de notre responsabilité morale face à la souffrance. La tradition humaniste chrétienne (et, par extension, athée) a eu le mérite, comme le lui reconnaissent Anthony Burgess³⁴ et René Girard³⁵, de servir à sémiotiser la *souffrance*. Il est impossible de faire sens très longtemps de la souffrance qu'on peut éviter. Pour donner un exemple clair, un curé de village peut avoir une utilité lorsqu'il aide des femmes à faire sens de ce que sera leur vie de toute façon : travailler comme une bête de somme, engendrer et éduquer des familles énormes; mais lorsque des avancées sociales et le développement de la contraception permettent de changer cela et qu'il leur dit de n'en rien faire, au nom de préceptes anciens, l'humaniste se fait sadique :

La cassette montrée à l'audience représentait le supplice d'une vieille femme, Mary Mac Nallahan et de sa petite-fille, un nourrisson. Di Meola démembrait le bébé devant sa grand-mère à l'aide de pinces coupantes, puis il arrachait un œil à la vieille femme avant de se masturber dans son orbite saignante. (p. 205-206)

On ne peut pas rendre *socialement* ou *moralement* significatifs des gestes comme ceux-là, et l'on ne pourrait en aucune façon justifier que de tels drames se produisent si on disposait d'une possibilité de les enrayer à tout jamais. Démagogique, peut-être. Mais nous pouvons le dire autrement : aucun système politique, idéologique ou religieux n'ayant réussi à faire que les hommes ne souffrent plus, n'infligent pas la souffrance, à garantir leur droit à l'existence, peut-être faudra-t-il, un jour, considérer notre droit à la non-existence.

D'ailleurs, on parle du droit à la vie (« Laissez-les vivre »), mais jamais du droit à la non-existence. L'existence est-elle, également pour tous, agréable à vivre? Est-ce vous qui avez décidé de naître? Non, sans doute, mais ensuite, débrouillez-vous, même si vous naissez au Sahel en période de famine. J'ai tort d'ailleurs d'aborder ce type de problème, car notre existence journalière en rencontre des milliers d'autres, dont

³⁴ Anthony Burgess, *Les puissances des ténèbres*, Paris, Acropole, 1981.

³⁵ René Girard, *La violence et le sacré*, Paris, Hachette, 1998.

on ne pourrait que sourire s'ils n'aboutissaient souvent à la souffrance et à la mort³⁶.

Le surhumain dans le réel

Dans son essai, « La fiction comme laboratoire anthropologique expérimental »³⁷, Maurice G. Dantec énonce un certain nombre d'énormités qui laissent deviner que son travail est pratiquement celui d'un métaphysicien scientifique (ou peut-être, d'un écrivain de science-fiction) : il se sert de ce que nous ignorons pour insérer ce qui est encore, à nos yeux, de la *magie*. Retenons quand même son titre. Effectivement, les trois fictions ici analysées, bien que mettant toutes trois en scène le dépassement — LA FIN — de l'humanité, n'ont tué personne. C'est une lapalissade, évidemment, mais qui nous est importante pour conclure en montrant comment ce ré-investissement du concept nietzschéen peut parvenir à montrer ce qu'il y a d'essentiellement frauduleux dans deux discours prônant et ayant prôné un passage au surhumain dans le réel : le nazisme et le mythe du clonage tel qu'il se développe aujourd'hui (et dont les Raëliens ne sont que la manifestation la plus spectaculaire). D'abord, en ce que ces *mythes*, à titre de « fictions dégradées » (au sens où l'entend Kermode³⁸), sont des négations de l'Autre. Nietzsche dit : faisons une place à l'Autre meilleur. L'*holocauste* dans *Les particules élémentaires* et la mortalité massive que risquent de causer les jumelles Zorn à la fin de *Babylon Babies* laissent la place à l'Autre. Avant même d'être pseudo-scientifique, le clonage raëlien ne souhaite pas dépasser l'homme, mais rendre éternel le *singe pitoyable*³⁹ qu'il est en ce moment : il est refus de l'Autre, de l'enfant, de l'inconnu. Il est xénophobie éternelle et génétique, alors que le nazisme était

³⁶ Henri Laborit, *op. cit.*, p. 221-222.

³⁷ Maurice G. Dantec, « La fiction comme laboratoire anthropologique expérimental », *Les Temps Modernes*, 52^e année, n° 595 (août-septembre-octobre 1997), p. 263-281.

³⁸ Frank Kermode, *The Sense of an Ending — Studies in the Theory of Fiction*, London/Oxford/New York, Oxford University Press. 1967, p. 39.

³⁹ Voir Raël, pour l'ensemble de son œuvre.

xénophobie absolue et meurtrière. Plus frappant encore est la confusion qu'ils entretiennent entre ce que sont vraiment les technosciences et notre imaginaire de celles-ci⁴⁰. Les biosciences et les biotechniques amènent de plus en plus de possibles, de plus en plus de solutions, et nous mettront peut-être devant l'éventualité, ou le fait accompli, du surhumain. L'important devient de ne pas laisser les fictions se dégrader. C'est donc ici que le titre de l'article de Dantec, « La fiction comme laboratoire anthropologique expérimental » prend son importance. La littérature devient celle qui, devant les réponses de plus en plus nombreuses apportées par les sciences et techniques, vient poser les bonnes questions.

⁴⁰ Soulignons, par pure médisance, que la directrice scientifique des Raéliens a montré à plusieurs reprises des lacunes frappantes au niveau des connaissances biologiques de base. Quant au nazisme, il était d'une certaine façon une erreur de protocole : plutôt que l'application matérielle d'un savoir scientifique, il était la mise en place d'un redoutable arsenal technologique, transformation du monde en un gigantesque laboratoire, au service de théories scientifiques éthérées, non-vérifiées, sinon carrément ésotériques. Finalement, pas scientifiques du tout.

- HOUELLEBECQ, Michel, *Les particules élémentaires*, Paris, J'ai lu, coll. « Nouvelle génération », 2000.
- HUXLEY, Aldous, *Literature and Science*, New Haven, Leete's Island Books, 1963.
- KERMODE, Frank, *The Sense of an Ending. Studies in the Theory of Fiction*, London/Oxford/New York, Oxford University Press, 1967.
- KUBRICK, Stanley, *2001 : A Space Odyssey*, MGM/UA, Turner Entertainment, 1968.
- LABORIT, Henri, *Dieu ne joue pas aux dés*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1987.
- LÉVY-LEBLOND, Jean-Marc, *La pierre de touche. La science à l'épreuve*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1996.
- MÜNSTER, Arno, *Nietzsche et le nazisme*, Paris, Éditions Kimé, coll. « Philosophie-épistémologie », 1995.
- NIETZSCHE, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Le livre de poche, 1995.
- RICHARD, Lionel, « Avatars d'une victime posthume », *Le Magazine littéraire*, n° 383 (janvier 2000), spécial « Nietzsche contre le nihilisme », p. 65-70.
- TEILHARD DE CHARDIN, Pierre, *La place de l'homme dans la Nature — Le groupe zoologique humain*, Paris, Albin Michel, coll. « Espaces libres », 1996.
- WEISSENBAACH, Jean, « Le projet "génomique humain" » dans F. Bayle, D. Bourg, R. Debray, et al., *L'empire des techniques*, Paris, Seuil, coll. « Points/Sciences », 1994.

BIBLIOGRAPHIE

- ALEXANDER, Brian, « (You)² », *Wired*, vol. 9, n° 2 (February 2001), p. 120-135.
- BARONI, Christophe, *Nietzsche éducateur. De l'homme au surhomme*, Paris, Buchet/Chastel, 1961.
- BENABENT, Grégoire, « Image, violence et prémonition dans le cinéma de Stanley Kubrick », *Positif*, n° 464 (octobre 1999), spécial « Stanley Kubrick », p. 79-82.
- BERNSTEIN, Jeremy, « Les anneaux de Newton », *Positif*, n° 464 (octobre 1999), spécial « Stanley Kubrick », p. 26-29.
- CARLES, Jules, *La vie et son histoire. Du Big Bang au surhomme*, Paris, Centurion, coll. « Science pour l'homme », 1989.
- CARROUGES, Michel, *La mystique du surhomme*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1948.
- CIMENT, Michel, « Une recherche de l'infailibilité », *Positif*, n° 464 (octobre 1999), spécial « Stanley Kubrick », p. 37-40.
- CLARKE, Arthur C., *2001 : l'odyssée de l'espace*, Paris, J'ai lu, coll. « S-F », 1998.
- _____, *Profiles of the Future : an Inquiry into the Limits of the Possible*, Toronto, Bantam Books, coll. « Bantam science and mathematics », 1967.
- DANTEC, Maurice G., *Babylon Babies*, Paris, Gallimard, coll. « La Noire », 1999.

- _____, « La fiction comme laboratoire anthropologique expérimental », *Les Temps Modernes*, 52^e année, août-septembre-octobre 1997, n° 595, p. 263-281.
- ECO, Umberto, *De superman au surhomme*, Paris, Le livre de poche, coll. « Biblio essais », 1995.
- EISENREICH, Pierre, « Au détour d'un monde matriciel », *Positif*, n° 464 (octobre 1999), spécial « Stanley Kubrick », p. 83-85.
- ELIADE, Mircea, « Eschatologie et cosmogonie » dans *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1963.
- GANGUILHEM, Georges, *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 1994.
- GELMIS, Joseph, « Un film doit être une illumination » (Entretien avec S. Kubrick), *Positif*, n° 464 (octobre 1999), spécial « Stanley Kubrick », p. 11-22.
- GÉRAUD, Nicolas, « Amitiés d'étoiles », *Positif*, n° 464 (octobre 1999), spécial « Stanley Kubrick », p. 76-78.
- GOLDSCHMIDT, Georges-Arthur, « Le Midi et l'Éternité », Préface à *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Le livre de poche, 1995, p. 7-14.
- _____, « Commentaires », Postface à *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Le livre de poche, 1995, p. 382-406.
- GOULD, Stephen Jay, *Quand les poules auront des dents. Réflexion sur l'histoire naturelle*, Paris, Seuil, coll. « Point/Sciences », 1991.

L'angle mort des mathématiques

Par Line ROUSSEAU

Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison.

Blaise Pascal

Brazzaville plage s'ouvre sur cette courte citation de Socrate, en exergue : « La vie que l'on ne soumet pas à l'examen ne vaut pas d'être vécue¹. » L'esprit du roman est ainsi donné : celui-ci s'inscrit d'emblée dans un processus d'analyse, d'examen, de quête de sens. Le sens de la vie. Pour la narratrice : le sens de sa vie. Projet ambitieux ? Ainsi posée, et compte tenu des siècles de réflexions philosophiques s'y étant consacrés à ce jour, la question du sens de l'existence humaine peut, en effet, sembler épineuse. C'est pourtant avec humour et ironie que le propos de *Brazzaville plage* s'emploie à questionner notre rapport à la réalité, notre façon d'appréhender la vie. Lorsqu'on n'est pas philosophe mais, plus modestement, éthologue — et de surcroît, un personnage de roman —, tout n'est-il pas permis ?

Comment vous l'expliquer ? Je suis ici parce que j'ai traversé deux séries d'événements étranges et extraordinaires, et que j'ai eu besoin d'un peu de temps pour les peser, les évaluer. Il faut que je trouve un sens à ce qui m'est arrivé avant de pouvoir reprendre ma vie dans le monde, si je puis dire. Connaissez-vous ce sentiment ? (p. 15)

Cette quête de sens s'effectue par le truchement d'une réflexion sur les fondements de la connaissance ; se faisant, elle est menée comme une expérience visant à valider une approche de la

¹ William Boyd, *Brazzaville plage*, Paris, Seuil, 1991, p. 9. Les références à *Brazzaville plage* seront dorénavant indiquées par le folio, entre parenthèses, qui suivra les citations.

vie qui s'accorderait avec les événements observés : on y note faits, sensations et intuitions, pour ensuite les confronter à la théorie — ironiquement, ici, la théorie mathématique. Le roman *Brazzaville plage* occupe ainsi un espace particulier. Mettant en scène une éthologue qui s'interroge sur l'origine et la validité de la connaissance, la fiction s'introduit à la fois dans deux forteresses : les pensées scientifiques et les pensées philosophiques.

Les fondements de la connaissance : l'opposition entre rationalisme et empirisme

Une multitude d'oppositions thématiques habitent *Brazzaville plage*, surtout dans l'univers méditatif d'Hope Clearwater, la narratrice : des réflexions sur la connaissance, la vérité, le temps, l'amour, s'expriment sous la forme d'une confrontation entre « l'idée que l'on se fait de » et « l'expérience que l'on fait de ». Ces réflexions s'inscrivent dans les termes d'une opposition, celle autour de laquelle s'organise la dynamique du texte, et qui constitue l'opposition entre rationalisme et empirisme. Face à ces deux approches de la connaissance, le roman pose littéralement la question dont Chalmers, dans *Qu'est-ce que la science?*, résume ainsi les termes :

Bien que ce soit une vision quelque peu caricaturale de l'histoire de la philosophie, on peut dire que, pendant les deux millénaires qui ont précédé Galilée, les philosophes se sont disputés pour savoir si les théories mathématiques pouvaient s'appliquer au monde physique, les platoniciens répondant par l'affirmative et les aristotéliens par la négative².

En dépit des transformations qu'ont subies les doctrines du rationalisme et de l'empirisme depuis Platon et Aristote, celles-ci sont ici entendues au sens large : par « rationalisme », il faut entendre l'idée selon laquelle la raison est à l'origine de toute connaissance; et par « empirisme », celle voulant que l'expérience soit la principale source de la connaissance, celle-ci étant d'abord

² Alan F. Chalmers, *Qu'est-ce que la science?*, Paris, La Découverte, 1988, p. 184.

appréhendée par nos sens. Ces points de vue opposés s'incarnent d'abord dans le roman à travers les deux personnages principaux. La narratrice, Hope Clearwater, est botaniste et éthologue; la nature de sa formation scientifique et ses champs d'application la destinent surtout à la pratique sur le terrain. John Clearwater, son mari, est mathématicien et spécialiste de la géométrie euclidienne³; son travail de recherche, strictement intellectuel, ne porte que sur des objets mathématiques abstraits. Tout se passe alors comme si prenait forme, au cours du récit, une confrontation entre ces deux conceptions de la réalité, conformément aux théories de la connaissance : le rationalisme, représenté par le mathématicien et caractérisé par l'abstraction, et l'empirisme, incarné par l'éthologue et privilégiant l'observation. Deux façons d'aborder le monde : l'une qui situe l'expérience de la réalité à la source des idées et l'autre qui tend, inversement, à chercher dans la réalité la confirmation des idées :

Je voyais ce qui excitait John. N'importe quel scientifique, répétait-il, éprouvait sa plus profonde joie chaque fois que les démarches abstraites de l'esprit trouvaient une correspondance dans la nature, dans le monde où nous vivons. [...] Souder le monde des mathématiques au monde où nous vivons; mélanger la pure abstraction au concret erratique. (p. 242)⁴

Un passage dit de leur différend qu'il est d'ordre conceptuel : « [...] le fossé entre eux était moins intellectuel que conceptuel — son cerveau à lui opérait à un niveau et dans une sphère différents du sien » (p. 71). John apparaît comme un être hors du monde, ne saisissant le réel que par l'abstraction, l'abordant dans une perspective strictement théorique. Son univers est idéal et idéal; ordonné, systémique, tout s'y explique, se calcule, se mesure. La narratrice en parle comme d'un « univers clos, aseptisé, d'abstraction parfaite » (p. 141). L'univers de John se veut un

³ Selon Alan F. Chalmers, la géométrie euclidienne constitue « l'illustration classique de la conception rationaliste du savoir » (Chalmers, 1988, *op. cit.*, p. 152).

⁴ L'usage de l'italique est de l'auteur; il en sera ainsi pour tous les passages cités de *Brazzaville Plage* qui en font usage dans le texte.

univers contrôlé où tout a une fonction, où tout est réglé. Un monde, autrement dit, où la réalité quotidienne est entièrement subordonnée à la raison. C'est dans cette perspective que, par exemple, John fréquente les cinémas; il n'assiste qu'à des productions qui répondent à un besoin bien précis, c'est-à-dire le divertissement : « Considérons les choses sous cet angle : tout art est par essence positif. À la base. Par conséquent dans la grande forme d'art populaire, la seule forme d'art populaire, ce motif doit être encore plus puissant » (p. 90). Pas de plaisir gratuit, ni de scénarios dérangeants ou de conclusions ambiguës, mais des récits linéaires, bien prévisibles, se concluant toujours sur une morale prévisible et bienveillante. C'est là, selon John, la fonction et la raison d'être du cinéma. Même approche rationnelle lorsque, Hope ayant temporairement quitté le foyer pour travailler à l'extérieur, il prend une maîtresse, remplaçant sa femme par une autre, comme une simple pièce manquante à la mécanique de sa vie; il lui expliquera, tout bonnement : « Il me fallait quelqu'un [...] Tu n'étais pas là » (p. 212). En proie à une dépression nerveuse, John étend son contrôle rationnel jusqu'à sa guérison :

Il aurait dû de toute façon passer par la dépression, raisonnablement, et cela aurait été, selon ses mots, une rude épreuve. Mais, en étant ponctué par des électrochocs, ce processus lui avait imposé une structure et un calendrier. Son traitement et sa guérison comportaient un commencement, un milieu et une fin — une durée stricte. (p. 331)

En réalité, beaucoup plus qu'un désir de « souder » le monde des mathématiques au monde réel, c'est une volonté quasi tyrannique de tout expliquer rationnellement qui motive John. Dans son monde, la raison peut venir à bout de tout : « *Il essayait d'écrire un simple algorithme qui reproduirait l'infinie magique variété du monde naturel. L'extrême complexité se dégagerait de la plus simple des formules* » (p. 242). Pas étonnant que l'univers de John et ses préoccupations l'amènent à considérer les phénomènes de désordre (les syndromes de divergence, la turbulence, les nombres irrationnels, etc.) Que dire de son suicide, sinon que la « magique variété du monde naturel » a bien su lui résister?

Si John habite le monde des idées, Hope, sous la pluie d'Écosse ou sous le soleil d'Afrique, reste quant à elle bien ancrée dans le monde naturel; la nature physique, mais surtout la nature de l'Homme. Aussi est-ce, de son point de vue, dans une tout autre perspective que la question des mathématiques est abordée. Celle-ci subit deux mouvements : une inversion et un déplacement. Dans l'inversion, c'est à partir de l'observation du réel et de l'expérience qui en est tirée que seront testées certaines théories mathématiques bien établies. Quant au déplacement que le texte fait subir à l'épreuve, il est manifestement ironique : la question n'est plus de savoir si les mathématiques s'appliquent au monde naturel ou « physique », mais si elles s'appliquent aux phénomènes du monde humain. La thèse des trois mondes, telle que la définit Karl Popper, peut contribuer ici à fournir quelques repères géographiques pertinents :

[...] sans prendre trop au sérieux les mots « monde » ou « univers », nous sommes en droit de distinguer les trois mondes ou univers suivants : premièrement, le monde des objets physiques ou des états physiques; deuxièmement, le monde des états de conscience, ou des états mentaux, ou peut-être des dispositions comportementales à l'action; et troisièmement, le monde des *contenus objectifs de pensée*, qui est surtout le monde de la pensée scientifique [...]⁵.

On reconnaît en ces lieux, ainsi définis, les deux pôles faisant l'objet du débat initial : le monde physique (premier) et le monde des contenus objectifs de la pensée (troisième), que Popper décrit également comme « le monde des théories en elles-mêmes et de leurs rapports logiques⁶ », incluant les mathématiques. Mais, par un déplacement ironique, c'est en rapport avec le deuxième monde que la problématique sera abordée par Hope :

Une définition plus simple m'informe que le calcul est l'étude du changement continu, qu'il a pour objet la croissance et la désintégration, et je commence à comprendre pourquoi il s'agit d'un instrument aussi capital. Croissance, changement et désintégration... Cela s'applique à nous tous.

⁵ Karl R. Popper, *La connaissance objective*, Paris, Flammarion, p. 181-182.

⁶ *Ibid.*, p. 247.

Mais son défaut majeur, il me semble, c'est de ne pas pouvoir faire face au changement brusque, cet autre trait commun à nos vies et à l'univers. Tout ne se déplace pas par degrés, tout ne monte pas ni ne descend comme des lignes sur un diagramme. Le calcul exige la continuité. Le terme mathématique pour changement abrupt est « discontinuité ». Et là, le calcul n'est d'aucune utilité. Il nous faudrait quelque chose pour nous aider à nous en sortir dans ce domaine. (p. 218)

Ayant elle-même une culture scientifique, c'est dans un esprit parfaitement méthodique et rationnel que Hope confronte ses observations à la théorie mathématique. Cependant, elle se heurte plus souvent qu'autrement à une réalité désordonnée. Tout lui apparaît comme imprévisible et irrationnel : son enlèvement par une faction de résistance insolite — impliquée dans la guerre civile en cours, dans le pays d'Afrique noire où elle travaille — dont les membres se révèlent en fait des adolescents appartenant à une même équipe de volley-ball; la dépression nerveuse de son mari, personnalité qu'elle croyait pourtant solide : « Elle ne s'était pas attendue à cela. Elle n'avait pas prévu ce genre d'événement. Son brillant et original époux n'était pas censé tomber malade de la sorte, devenir instable et assommant » (p. 159); ou encore, des chimpanzés théoriquement pacifiques qui s'entretuent cruellement⁷ :

- [...] Mais c'est tellement bizarre. Tellement inattendu.
 - Ça arrive parfois, vois-tu.
 - Mais ça ne correspond pas aux données.
 - N'est-ce pas ce qu'on a répondu à Galilée? Que savons-nous de ce qui est « bizarre ». De ce qui est « inattendu »? Rien.
 (p. 197)

Tout, dans l'univers de la narratrice, échappe à ses attentes, à ses prévisions, à son contrôle et, bien sûr, à la théorie mathématique. De son point de vue, le deuxième monde échappe à

⁷ Elle dira à un confrère de travail : « Ils en ont pris un et ils l'ont tué, en essayant de le faire souffrir le plus possible. C'était horrible. [...] J'ai même failli dire inhumain. En réalité, c'est horriblement humain ce qu'ils ont fait. Ils voulaient sa mort et ils voulaient qu'il souffre ». (p. 197)

la pensée rationnelle. Aussi envie-t-elle la sérénité du troisième monde dans lequel se réfugie John :

Le poids de l'univers des sens m'accable certains jours, dont aujourd'hui, clairement. Je semble incapable d'échapper au côté phénomènes, au côté humain erratique. C'est à des moments pareils que l'appel des mathématiques se fait le plus fortement séduisant. Soudain, je peux comprendre la satisfaction de cette évasion, goûter un peu du plaisir qu'elle donnait à un être tel que John. Le monde, ses irritations et sa pagaille, ses ennuis et son agitation, sa mesquinerie continuelle peuvent vous miner si aisément. (p. 314-315)

Cette ironie, en gros, suggère qu'il est tout aussi ridicule de prétendre que le monde des humains est régi par l'ordre et la raison, que de prétendre qu'il l'est par des lois mathématiques. Sans chercher à miner le discours scientifique comme tel, ou le rationalisme qui le caractérise, le roman met plutôt en doute la pertinence de la pensée rationaliste dans certaines sphères de la vie dont, notamment celles que recouvre, toujours selon Popper, le deuxième monde. C'est dans cette perspective que, passant en revue les situations problématiques de sa vie où elle estime avoir agi de manière raisonnable, comme la dégradation de son mariage, son enlèvement par le groupe de terroristes et la résolution du conflit, presque meurtrier, entre elle et son employeur, la narratrice pense :

Bizarre, non, se dit-elle, comme les attitudes rationnelles et tolérantes vous laissent curieusement démunis. Un comportement raisonnable était la dernière chose que l'on souhaitait. Comme si la solution des problèmes humains exigeait passion et déraison brutales, cris et injures. [...] N'eût-ce pas été plus naturel que toute cette sinistre sagesse en bémol? (p. 362)

L'expérience de la narratrice lui suggère que la réalité humaine est en apparence plus irrationnelle que rationnelle, puisque subordonnée au deuxième monde (états de conscience, dispositions mentales, dispositions comportementales), et caractérisée par la discontinuité, les imprévus et les incertitudes, ce qui l'amène à questionner la propension générale de la pensée scientifique à

vouloir l'aborder par la raison : « [...] les algorithmes n'ont guère d'utilité pour des phénomènes irréguliers et discontinus. Une évidence qui saute aux yeux, me direz-vous, mais avec quelle fréquence essayons-nous de résoudre les problèmes de notre vie de manière algorithmique? » (p. 93)

La question de la certitude : objectivisme vs subjectivisme

Le débat qui traverse *Brazzaville plage* nous amène également à interroger la valeur de la connaissance. En quoi pouvons-nous être absolument certains que nos connaissances constituent des vérités? Jamais, répondrait Karl Popper. La définition qu'il propose de la théorie de la connaissance du sens commun, théorie qui s'accorde parfaitement avec la perspective adoptée dans le roman (mais, par ailleurs, à laquelle Popper n'adhère pas⁸), conduit à pareille conclusion :

Sitôt que nous prenons en considération la connaissance objective, nous devons dire que ce n'est, au mieux, que dans un domaine très restreint que nous pouvons donner quelque chose comme des raisons suffisantes d'une vérité certaine : ce domaine restreint (s'il existe), nous pouvons le définir comme *connaissance démontrable*; et il comprend (s'il doit comprendre quelque chose) les propositions de la logique formelle et de l'arithmétique (finie)⁹.

À la lumière de ces propos, il ressort que le critère sur lequel repose la certitude de la connaissance est celui de la démonstration, c'est-à-dire la preuve ou la « raison suffisante ». Cette question de la preuve — qui plus est, de la preuve mathématique — est abordée dans le roman d'un point de vue comparatif entre les connaissances dites objective et subjective. On sait que la géométrie euclidienne est souvent citée à titre d'exemple lorsqu'il s'agit d'illustrer la pensée rationaliste pure, de démontrer l'autonomie, ou l'existence réelle et objective, de ce qui a été

⁸ Pour des raisons qui dépassent le cadre de la présente analyse, mais qui seront en partie expliquées plus loin, lorsqu'il sera question de connaissance subjective.

⁹ Karl R. Popper, *La connaissance objective*, op. cit., p. 139.

appelé jusqu'ici le troisième monde; il est également fréquent de se référer aux mathématiques afin d'appuyer une idée — comme en témoigne l'emploi courant de l'expression populaire « c'est mathématique » —, ce qui a généralement pour effet d'en garantir la véracité. C'est que les mathématiques ont acquis cette réputation du « démontré hors de tout doute ». En réalité, comme le spécifie Popper, l'espace de *la connaissance démontrable* s'avère plutôt restreint; et dans le champ même des mathématiques, il demeure des théories et des expressions indémontrables. Si ces dernières servent souvent d'arguments aux tenants du relativisme, pour jeter le discrédit sur la conception objective de la connaissance, elles servent encore d'arguments aux tenants de la connaissance subjective, mais cette fois, pour valider leur conception, via une analogie. Et c'est d'ailleurs ce à quoi s'emploie, dans une certaine mesure, le personnage de Hope à l'aide du théorème de Fermat :

Ce qui me plaît dans le dernier Théorème de Fermat c'est qu'il demeure une de ces hypothèses au sujet du monde qui sont presque indubitablement vraies, que personne ne songerait jamais à nier mais que, en fin de compte, nous ne pouvons en réalité prouver physiquement. (p. 134)

On peut grossièrement résumer l'argument subjectiviste à ceci : s'il existe des connaissances, dites objectives, que l'on tient pour vraies en dépit de l'absence de preuves, pourquoi en exiger davantage de la part de la connaissance subjective¹⁰? Popper décrit les « raisons suffisantes » subjectives comme « des sortes d'expériences personnelles, ou de croyances, ou d'opinions qui, bien que subjectives, seraient vraies de manière certaine et infaillible¹¹ ». Subjectivisme ou intuitionnisme, la nature de la

¹⁰ C'est en partie pourquoi Popper n'adhère pas à la *théorie de la connaissance du sens commun*; d'une part, le critère de *connaissance démontrable* ouvre la porte aux arguments subjectivistes, et d'autre part, ce critère refuse le statut de connaissance objective à la plus grande partie du domaine des sciences contemporaines (biologie, physiologie, physique, etc.), faute de pouvoir en faire la démonstration au sens strictement entendu ici. Aussi opte-t-il plutôt pour la *théorie de la correspondance* (avec les faits, avec la réalité) et pour le critère de *vérisimilitude* (meilleure approximation de la vérité).

¹¹ Karl R. Popper, *La connaissance objective*, op. cit., p. 140.

connaissance que Hope dégage de son expérience de la réalité se situe quelque part en ces eaux; plusieurs passages du roman vont dans ce sens : « Elle avait su comme par pur instinct qu'il [John] serait bien, qu'il était digne d'elle... » (p. 143); ou encore cette fable que lui rapporte un jour son aide de camp :

Deux chasseurs, Ntino et Iko, se promenaient un beau matin dans la forêt. Ils rencontrèrent des chimpanzés qui s'amusaient sur les branches d'un mulemba.

« Regarde les chimpanzés, dit Ntino, vois comme ils se balancent facilement d'une branche à l'autre. Voilà le bonheur du chimpanzé.

- Comment peux-tu savoir? répondit Iko. Tu n'es pas un chimpanzé. Comment peux-tu savoir s'ils sont heureux ou non?

- Mais toi tu n'es pas moi, rétorqua Ntino. Comment sais-tu que je ne sais pas ce qu'est le bonheur du chimpanzé? » (p. 160-161)

Quelques pages plus loin, réfléchissant à la cruauté apparente du meurtre d'un chimpanzé par les membres d'un groupe rival, scène extrêmement violente à laquelle elle a assisté, la narratrice dira : « *Hope sait (comment le sais-tu?) que ceci représentait le Mal chez le chimpanzé. Pulul voulait faire souffrir, et le plus possible* » (p. 176). Le propos ne vise toutefois pas à invalider la connaissance objective au profit de la connaissance subjective; il s'oriente plutôt vers une forme d'ouverture, insinuant que, faute de certitudes dans l'une comme dans l'autre, aussi bien mettre l'une et l'autre à profit... Cette position, de l'ordre de « l'entre-deux », se cristallise lorsque la narratrice introduit la notion de « finesse », invoquée par Pascal dans le but de défendre la validité de certains calculs auxquels les preuves font pourtant défaut :

C'est là où, dit Pascal, votre intuition compte plus qu'une preuve rigoureuse. Faites confiance à votre cœur pour vous indiquer s'il s'agit de la bonne décision mathématique à prendre. Dans de pareils cas, l'attitude correcte devant le problème à résoudre devient de « finesse » plutôt que de « raisonnement », finesse étant employé ici dans son sens original, qui signifie « délicatesse de discernement. » (p. 361)

Ce à quoi Popper répliquerait que, s'il existe une chose telle que « la connaissance certaine au *sens subjectif* », il serait alors plus juste de s'exprimer en ces termes : « à la lumière de toutes les preuves dont je dispose, je crois qu'il est rationnel de croire que la neige est blanche¹². » Là où le cœur, pour Pascal, ou l'intuition, pour Hope, vient compenser le manque de preuves, ce ne serait en réalité que la « finesse » de la raison qui contribuerait à opter pour une proposition plus qu'une autre; à condition, bien sûr, de ne considérer cette proposition qu'à titre d'hypothèse temporaire, c'est-à-dire comme la meilleure approximation de la vérité à ce jour...

Vers un scepticisme... éthique?

L'analyse a montré jusqu'ici que le propos du roman tend à se maintenir volontairement dans une zone grise, à l'intersection de plusieurs courants de pensée. D'abord, entre le discours scientifique et le discours philosophique, puisqu'il met en scène une scientifique dont les bouleversements de la vie personnelle et professionnelle amorcent une réflexion qui débouche sur une véritable crise du Savoir. Questionnant les fondements de la connaissance, l'opposition entre l'empirisme et le rationalisme ne donne toutefois pas lieu à une prise de position tranchée; elle vise plutôt à remettre en question l'investissement de la pensée rationnelle dans toutes les dimensions de la vie, ainsi que sa pertinence comme modèle d'analyse de l'action humaine. Enfin, à la question de la certitude de la connaissance, en comparant objectivisme et subjectivisme, le roman ne refuse ni l'une ni l'autre des deux formes de connaissance. Il n'accorde pas plus de valeur de certitude à l'une qu'à l'autre, gardant bien en vue le risque d'erreur potentiel :

[...] se retrouver confronté à son ignorance quand on croyait tout savoir — enfin, presque tout, ça vous secoue, je peux vous le garantir. [...] Non, c'est simplement... ce même sentiment de surprise. Se tromper à ce point sur quelque chose. Je vois très bien ce que vous voulez dire. (p. 248)

¹² *Ibid.*, p. 226-227.

Le passage endossant la notion de « finesse » de Pascal, entrevoit même la possibilité d'une relation de complémentarité entre les deux formes de connaissance, appelant au besoin l'intuition au secours de la démonstration mathématique déficiente. Remises en question, exploration de nouvelles voies, de nouvelles combinaisons, font en sorte que *Brazzaville plage* semble occuper cet espace que Frédéric Cossutta définit comme le « lieu sceptique » :

L'énonciation sceptique, parce qu'elle se relativise elle-même, n'anéantit les doctrines et les sciences que dans leurs prétentions unilatérales à occuper à elle seule la place de la certitude. En maintenant cette place vide, à jamais désinvestie, on fait en retour apparaître les compossibilités qui nous permettent de choisir entre elles. Le lieu sceptique serait ainsi le point de passage où toute consistance du savoir se fait et se défait¹³.

Or, Hope sera justement confrontée à deux de ces formes de prétentions unilatérales. Sur un axe que l'on pourrait appeler croyance-raison, deux personnages se font radicalement face dans le roman : à une extrémité du spectre, la certitude religieuse, représentée par Almicar — personnage à la tête du groupe de résistance responsable de son enlèvement —, dont l'assurance de la victoire politique repose sur sa bonne foi en Dieu; à l'extrémité opposée, la certitude rationnelle, incarnée par le personnage de John, et pour qui la question de l'existence est, pour ainsi dire, une affaire classée :

Il y a trois questions [...] auxquelles tout être humain, en tout temps, tout lieu, quelles que soient ses croyances ou sa couleur, désire une réponse. [...] Quand Hope les lui cita, John éclata de rire. [...] Il écrivit immédiatement les réponses sur un bout de papier.

Que puis-je savoir? Rien de certain.

Que dois-je faire? Essayer de ne blesser personne.

Que puis-je espérer? Le mieux (mais ça ne changera rien).

Voilà, dit-il, voilà une bonne chose de réglée. (p. 326)

¹³ Frédéric Cossutta, « Pour un renouveau sceptique », *Le Magazine littéraire*, n° 394 (janvier 2001), spécial « Le retour des sceptiques », p. 24.

Aussi absurde l'une que l'autre, ces deux positions et leurs tenants connaîtront d'ailleurs une fin tragique et paradoxale. Almicar, par manque de discernement rationnel, sera tué — il croyait faire avancer sa cause avec pour seule armée une poignée de joueurs de volley-ball; de cette foi aveugle en une stratégie qu'elle juge irréaliste, Hope se demandera : « [...] si tous les zélotes voyaient le monde avec cette simplicité, sans le moindre rapport avec le témoignage des faits. Ou peut-être était-il devenu fou » (p. 309). Quant à John, face à une conception de l'existence aussi déterminée qu'inévitable, il se suicidera, faute d'espoir : « [...] brusquement, il n'avait plus pu supporter ce que lui réservait l'avenir. [...] C'est l'avenir qui abat celui qui se suicide — tout ce temps à attendre » (p. 375). Hope, elle, se réfugie dans cette attitude sceptique, caractérisée par la suspension du jugement¹⁴ et qui, selon Cossutta, loin de constituer un état de désespérance, se présente plutôt comme un principe d'« incertitude assumée comme condition de la vie heureuse¹⁵ »; une idée qui s'exprime ainsi dans le roman : « Toutes ces questions. Tous ces doutes. Si peu de certitudes. Mais j'ai trouvé réconfort et refuge dans la doctrine qui conseille à ceux qui cherchent la tranquillité de préférer à la certitude la mise en sursis permanente de tout jugement » (p. 376). Il s'agit, semble-t-il, d'un scepticisme qui, pour éviter de verser à son tour dans un dogmatisme, se doit de réaliser certains choix¹⁶ : « [...] le scepticisme ne peut rien accepter (puisque A n'est pas plus vrai ou faux que non A, puisqu'il récuse aussi bien A que B), sauf le fait que A plutôt que B, ou B plutôt que A, *m'apparaissent*

¹⁴ La notion de « suspension du jugement » existe également en phénoménologie; elle s'inscrit dans le premier mouvement de cette approche philosophique, l'*epochè*, que Christian Delacampagne définit comme suit : « à la fois doute méthodique, suspension du jugement et "mise entre parenthèses" du monde empirique ». Voir *Histoire de la philosophie au XX^e siècle*, Paris, Seuil, 1995, p. 41-42. Si la conclusion du roman peut aussi être interprétée comme une ouverture sur la phénoménologie (notamment le tout dernier paragraphe), la « suspension du jugement », au sens où l'entend le scepticisme, c'est-à-dire comme « quiétude intérieure », apparaît plus cohérente avec le sens qui se dégage de l'ensemble du roman.

¹⁵ Frédéric Cossutta, « Pour un renouveau sceptique », *op. cit.*, p. 24.

¹⁶ Selon Cossutta, ces choix pourraient reposer sur des arguments éthiques, ce qui serait en accord avec la pensée générale de Pascal.

préférables¹⁷ ». Aussi le scepticisme de *Brazzaville plage* est-il habilement contrebalancé par la « finesse » de Pascal :

[...] je me demande si mes réactions et ma conduite ont été correctes. Je ne le sais pas. Pas encore. Peut-être est-ce là un domaine dans lequel je devrais utiliser la "finesse" vers une réponse correcte, plutôt que de m'en remettre au pouvoir de l'argument logique. (p. 361)

En s'inscrivant ainsi dans un discours sceptique — mais non-nihiliste —, un discours prudent, qui avance à tâtons, le roman fait contrepoids à un rationalisme ambiant et généralisé, cherche à relativiser les dogmatismes scientifiques et philosophiques qui ont aujourd'hui valeur de vérité. Entre le doute sceptique et la raison scientifique, se maintenant dans un discours ironique, c'est en se gardant bien d'avancer quelque certitude que ce soit que le roman explore notre rapport au monde et à la connaissance. Si le regard se veut pourtant rationnel, il est forcé de constater son inadéquation, se butant à une réalité humaine chaotique, une réalité régie par des lois qui semblent échapper à la raison : « Quelque chose dont vous attendez qu'il soit positif se révélera négatif. Quelque chose que vous présumez permanent n'est que temporaire. Quelque chose que vous prenez avec confiance pour garanti disparaît brusquement » (p. 80). Aussi semble-t-il juste de dire que, dans *Brazzaville plage*, la fiction s'empare humblement, mais lucidement, de l'angle mort des mathématiques...

¹⁷ Frédéric Cossutta, « Pour un renouveau sceptique », *op. cit.*, p. 25.

BIBLIOGRAPHIE

- BOYD, William, *Brazzaville plage*, trad. de l'anglais par Christiane Besse, Paris, Seuil, 1991.
- CHALMERS, Alan F., *Qu'est-ce que la science? Popper, Khun, Lakatos, Feyerabend*, trad. de l'anglais par Michel Biezunski, Paris, La Découverte, 1988.
- COSSUTTA, Frédéric, « Pour un renouveau sceptique », *Le Magazine littéraire*, n°394 (janvier 2001), spécial « Le retour des sceptiques », p. 22-25.
- DELACAMPAGNE, Christian, *Histoire de la philosophie au XX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1995.
- PASCAL, Blaise, *Pensées et opuscules*, éd. de Léon Brunschvicg, Paris, Classiques Hachette, 1967.
- POPPER, Karl R., *La connaissance objective*, trad. de l'anglais par Jean-Jacques Rosat, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1991.

La double contrainte de la raison

Par Hubert MAILHOT

L'un des traits dominants de la science-fiction, faut-il le rappeler, tient à sa tentative de joindre aux discours fictionnels certains discours de la science; à l'intérieur du topique scientifique est ménagé un espace de dialogue avec le discours littéraire où se côtoient le pouvoir d'évocation de la métaphore et une forme d'évaluation des faits ou théories scientifiques. C'est dans cette mesure que le genre de la science-fiction constitue un champ d'investigation fécond pour réfléchir sur la notion philosophique de raison.

Ce que nous entendons par « raison » peut partiellement signifier « un accord, une communauté idéale : entre les choses et l'esprit, d'une part, et de l'autre, entre les divers esprits¹ ». La première partie de la proposition induit « la faculté de [...] saisir l'ordre suivant lequel les faits, les lois, les rapports, objets de notre connaissance, s'enchaînent et procèdent les uns des autres² ». Dans *Les dépossédés*³ d'Ursula Le Guin, roman utopique paru pour la première fois en 1974, la mise en rapport du sujet aux mondes objectifs traverse tout le récit selon trois complexes discursifs bien précis : scientifique, politique et social. Le discours scientifique s'exprime principalement à travers la quête du personnage principal du roman, le docteur Shevek, dont l'ambition est de formuler une théorie physique permettant une saisie totale du temps. Au fil de ses recherches, Shevek sera en mesure d'appliquer ses connaissances à l'action politique et sociale. Avec pour toiles de fond la planète

¹ André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, t. 2, Paris, Quadriga, 1993, p. 884.

² *Ibid.*

³ Ursula Le Guin, *Les dépossédés*, Paris, Robert Laffont, 1975, 390 p. Les références aux *Dépossédés* seront dorénavant indiquées par le folio, entre parenthèses, qui suivra les citations.

Anarres, microcosme anarchiste, et la planète Urras, représentation du monde capitaliste, Le Guin développe ainsi une réflexion d'ordre social et politique. C'est en ce sens que la raison s'avère aussi un « accord entre les divers esprits » qui traversent le roman; en ce sens, également, qu'elle se pose comme principe fondateur de l'utopie.

L'utopie mise en place dans *Les déposés* se fonde sur un idéal anarchiste dont l'un des préceptes fondamentaux est la communication. L'articulation des discours scientifique, politique et social dans le roman permet de réfléchir de manière systémique sur la raison. En s'appuyant sur le paradigme de la communication, il s'agira d'interroger les rapports qu'entretient la raison avec le discours scientifique et la pensée utopique tels que mis de l'avant par Le Guin.

La communauté anarchiste

Les déposés suit le parcours singulier du docteur Shevek, un éminent physicien de la planète Anarres dont les habitants forment une communauté anarchiste. Vieille d'environ deux cents ans, la colonie d'Anarres fut fondée par Odo, une révolutionnaire qui a fui la planète Urras, symbole de la société capitaliste, avec une poignée de compatriotes. Naturellement, Anarres s'oppose idéologiquement à la planète ennemie, dont le référent peut aisément se trouver dans la société occidentale des dernières décennies. Poursuivant ses recherches en physique temporelle, Shevek subit le poids du dogmatisme politique. Il se sent, à l'image de la planète qu'il habite, littéralement entouré de murs. En outre, l'incipit du roman donne le ton en décrivant le rempart qui entoure le port d'Anarres, au moment où Shevek s'apprête à le franchir :

Il y avait un mur. Il ne semblait pas important. [...] Un adulte pouvait regarder par-dessus et même un enfant pouvait l'escalader. Là où il croisait la route, il n'y avait pas de porte, il s'estompait en une simple figure géométrique, une ligne, une

idée de frontière. Mais cette idée était réelle. Elle était importante. [...] Comme tous les murs, il était ambigu, avec ses deux côtés. Ce qui se trouvait à l'intérieur et ce qui était à l'extérieur dépendait du côté du mur d'où l'on regardait [...].
(p. 11)

C'est à la fois l'isolement de la communauté anarrestie et l'ambiguïté de son rapport à Urras qui s'expriment ici. C'est justement une volonté d'abattre des murs, qu'ils soient réels ou idéologiques, qui motivera le départ de Shevek d'Anarres vers Urras, départ dont l'objectif initial est de partager ses connaissances et ses découvertes, jalousement gardées par l'institution anarrestie et plus particulièrement par Sabul, directeur de l'institut des sciences. Le Guin insiste d'emblée sur les contradictions auxquelles sont en proie l'idéologie anarchiste et ses acteurs; entre l'esprit communautaire et la propriété privée, les habitants d'Anarres se voient sans cesse rappelés à l'ordre, soit par une instance supérieure (ce qui, comme tel, va à l'encontre de l'idéologie anarchiste), soit par un concitoyen qui les accuse d'« égotiser »⁴. Évidemment, la communauté scientifique anarrestie, Sabul en tête, s'oppose à l'entreprise prospective de Shevek, défendant l'autonomie d'Anarres face à la société capitaliste d'Urras. Le départ de Shevek, envers et contre tous, ouvre le récit dans la controverse.

La suite du roman de Le Guin fait alterner, d'un chapitre à l'autre, les scènes sur Urras et sur Anarres. Parallèlement à la vie de Shevek sur Urras, ses rencontres avec la communauté scientifique et le choc culturel et politique auquel il est confronté, les chapitres se déroulant sur Anarres constituent une sorte de biographie du protagoniste, depuis son enfance jusqu'à son audacieuse décision de quitter la communauté anarrestie. De cette manière se révèlent les nombreuses oppositions entre les deux planètes mais aussi, tel un jeu de miroirs, les failles des deux systèmes qui en viennent quelquefois à se ressembler. Avant d'aller plus loin, il importe cependant de voir en quoi les théories scientifiques de Shevek

⁴ Issu du terme « égoïsme », le verbe « égotiser » qualifie les comportements basés sur l'intérêt personnel et marque une accusation grave.

impliquent une réflexion sur la raison en tant qu' « accord entre les différents esprits ».

La pensée scientifique

La raison scientifique s'exprime dans le roman par le biais d'une réflexion sur le temps. Les travaux de Shevek visent l'élaboration d'une théorie générale qui réunirait et rendrait compte simultanément de la présence immuable de l'univers et de son évolution :

Notre modèle du cosmos doit être aussi inépuisable que le cosmos. Une complexité comprend non seulement la durée, mais la création, pas seulement l'être, mais aussi le devenir, pas seulement la géométrie, mais également l'éthique. Ce n'est pas la réponse que nous cherchons, mais seulement comment poser la question. (p. 233)

Énoncé par Shevek alors qu'il débat de sa théorie avec les habitants urrastis, ce projet très idéaliste tente de concilier les aspects statiques et dynamiques de l'univers. Fait à noter, la théorie temporelle générale provient des sciences physiques, mais elle rejoint également la philosophie dans la manière dont l'individu appréhendera et comprendra le temps; en ce sens, elle fait intervenir des questions éthiques et, par extension, la question de l'idéologie politique. Si Shevek demeure conscient qu'il n'y a pas de fin à la compréhension du monde, sa théorie se veut néanmoins conciliatrice : « the ultimate rationalist reconciliation » pour reprendre l'expression de John Fekete⁵. La conjugaison du monde objectif et de la réalité sociale constitue, dans *Les dépossédés*, une fin en soi.

Afin d'illustrer la cohabitation du linéaire et du cyclique à l'intérieur d'une même conscience du temps, Shevek donne

⁵ John Fekete, « *The Dispossessed and Triton: Act and System in Utopian Science-Fiction* », *Science-Fiction Studies*, vol. 6, n° 2 (July 1979), p. 132.

l'exemple de l'atome constituant la matière. La citation qui s'y rapporte, un peu longue, a le mérite d'être d'une clarté exemplaire :

Les atomes, vous le savez, ont un mouvement cyclique. Les composés stables sont constitués d'éléments qui ont un mouvement périodique et régulier les uns par rapport aux autres. En fait, ce sont les minuscules cycles atemporels et réversibles de l'atome qui donnent à la matière assez de permanence pour rendre possible l'évolution. C'est la réunion des petites atemporalités qui forme le temps. Puis à une grande échelle, le cosmos : bon, nous pensons, et vous le savez, que l'univers entier est un processus cyclique, une suite oscillante d'expansions et de contractions, sans rien avant ou après. Ce n'est qu'à l'intérieur de chacun de ces grands cycles, où nous vivons, qu'il y a un temps linéaire, une évolution, un changement. Le temps a donc deux aspects. Il y a la flèche, le fleuve qui coule, sans lequel il n'y a pas de changement, pas de progrès, pas de direction ni de création. Et il y a le cercle ou le cycle, sans lequel c'est le chaos, une suite insensée d'instant, un monde sans horloge ni saisons ni promesses. (p. 230-231)

Cet extrait expose clairement la dialectique de la psyché (la raison subjective) et de la matière; le mode de connaissance mathématique devient par là un instrument privilégié d'appréhension du temps car il parvient à conjurer la raison aux contingences de la perception, celles-ci ne pouvant rendre compte du temps que dans son aspect évolutif, linéaire, évacuant, du coup, la dimension temporelle qui assure la présence des objets (les cycles). L'extrait suivant permet de mesurer cette mobilisation de la raison en faveur d'une vision mathématique de l'univers :

Si un livre n'était écrit qu'avec des nombres, il serait vrai. Il serait juste. Rien qui soit expliqué avec des mots ne pourrait être aussi exact. Les choses étaient déformées, bousculées par les mots, au lieu de rester claires et de s'ajuster. Mais sous les mots, au centre, comme au centre du Carré, tout était exact. Tout pouvait changer, et pourtant rien ne se perdait. Si vous pouviez voir les nombres, vous pouviez voir cela, l'équilibre, les structures. Vous pouviez voir les fondations du monde. Et elles étaient solides. (p. 41)

Il s'agit là, de la part de Shevek, d'une véritable profession de foi en faveur des nombres, de l'Indiscutable. Déjà, le principe immuable du Carré révèle que toute inégalité est forcément contrebalancée.

Ceci n'est pas sans offrir un certain écho à l'idéologie anarchiste. Toutefois, si le modèle mathématique garantit, comme l'avance Shevek, la compréhension du monde, il n'en demeure pas moins une construction théorique, axée sur des concepts, une simulation qui peut s'avérer équivoque dans la mesure où les mathématiques ne sont pas intrinsèques à la configuration du monde naturel. Cette dimension de la pensée scientifique révèle un phénomène qu'Herbert Marcuse analyse en profondeur dans *L'homme unidimensionnel*. Le philosophe allemand pose l'hypothèse selon laquelle la pensée scientifique contemporaine aurait détruit la tension entre le sujet et l'objet qui, à tout le moins dans la dialectique hégélienne, forme la synthèse appelée raison : « [...] la nature est objectivement de l'esprit c'est-à-dire du sujet⁶ », écrit Marcuse. Puis, citant Bachelard : « La nature est mise sous le signe de l'homme actif, de l'homme inscrivant la technique dans la nature⁷. » Il n'y aurait, en d'autres termes, d'autres limites objectives pour transformer l'homme et la nature que celles qu'offre l'état de fait brut de la matière. Ainsi, la réalité est approchée, pour reprendre l'expression de Marcuse, en tant que « système d'instrumentalités »; système qui détermine la direction par laquelle le sujet doit connaître la nature.

En outre, la réalité de la société d'Anarres est représentée sous le mode organiciste où chacun des individus est un organe remplissant une fonction (cellulaire) précise⁸. Par exemple, Shevek aura à suspendre ses recherches pour combattre une famine qui sévit dans une région éloignée. Son action est clairement présentée

⁶ Herbert, Marcuse, *L'homme unidimensionnel : essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Paris, Minuit, 1968, p. 176.

⁷ Gaston Bachelard, *L'activité rationaliste de la physique contemporaine* (1951) cité par Herbert Marcuse, *ibid.*

⁸ Fait à noter, même les noms des habitants d'Anarres, gages de leur identité, sont sélectionnés par un ordinateur.

comme une entreprise visant à guérir ce cancer qui mine l'organisme social; il y a passage du métaphysique au fonctionnel ou, comme le dirait Marcuse, *mise en place d'un ordre libre de tout engagement à une substance extérieure au contexte opérationnel*. La tension entre le sujet et l'objet se voit dès lors évacuée au profit d'un seul terme, la rationalité instrumentale, que l'auteur de *L'homme unidimensionnel* définit comme le propre de la pensée contemporaine. *Les dépossédés* ne manque pas d'exploiter ce caractère équivoque de la raison. Si Shevek, marqué par les enseignements de la société anarrestie, tend dans ses recherches à évacuer toute appréhension métaphysique de l'ordre du monde, son départ n'en est pas moins décrit comme un acte de volonté, un « risque métaphysique » (p. 211). Aussi, le physicien demeure conscient, malgré son fantasme de tout exprimer à travers les chiffres, que ses recherches sur le temps comportent une large part d'incertitude; c'est à la philosophie que se rapportent ultimement sa théorie, alors qu'il s'agit de penser et de formuler clairement un double rapport au temps. Tout cela va à l'encontre de l'idéal anarrestie. Lorsque Shevek annonce à son maître sa décision de participer aux enseignements de la physicienne Gvarab, qui s'intéresse à des problématiques similaires aux siennes, Sabul lui répond : « Nous étudions la physique, ici, pas la religion. Laisse tomber le mysticisme et mûris » (p. 114). Fondée, à l'image de la société industrielle contemporaine, sur la rationalité instrumentale, la communauté utopique d'Anarres admet difficilement les travaux de Shevek parce que ceux-ci impliquent qu'on reconnaisse l'apport de la subjectivité dans notre rapport au monde.

L'utopie de la communication

Pourtant, le régime utopique qui commande la société anarrestie accorde une valeur fondamentale à la communication effective entre les individus et à la libre circulation des idées. Malgré les tensions liées à cet idéal, la communication fait office, sur la planète Anarres, de valeur positive. Pourquoi la communication se pose-t-elle comme condition au bon

fonctionnement de l'utopie? L'essai de Philippe Breton, *L'utopie de la communication*⁹, nous permet d'envisager certaines hypothèses. Le discours politique des *Dépossédés* se pose comme alternative révolutionnaire au régime capitaliste en pleine émergence au moment de sa publication. Au même moment se développe la valeur de la communication, brandie depuis la Deuxième Guerre mondiale comme solution à la faillite des grandes idéologies du XX^e siècle : le capitalisme et le communisme. S'intéressant aux conditions historiques à l'intérieur desquelles le paradigme de la communication a émergé, Breton interroge le statut de l'homme au sein de la société que ce paradigme induit.

Le mathématicien Norbert Wiener est l'un des premiers à forger le concept moderne de communication; l'un des premiers, à tout le moins, à utiliser cette notion issue de la cybernétique comme métaphore du fonctionnement de l'individu et de la société. Sur le plan scientifique, ce qu'on appelle la cybernétique avait à l'origine pour objectif de construire un champ interdisciplinaire qui bâtirait des ponts, grâce à un métadiscours, entre différentes disciplines scientifiques de plus en plus spécialisées :

La cybernétique, dans sa dimension purement technique, est une exploration systématique de toutes les analogies qui peuvent exister, par le biais des lois mathématiques, entre des phénomènes de nature différente, relevant à la fois du monde de la vie, de la nature, ou de l'univers de l'artifice¹⁰.

De ces quelques caractéristiques de la discipline cybernétique, il est important de retenir que ce sont les relations entretenues entre les phénomènes qui sont considérées plutôt que les phénomènes comme tels. En rupture avec la pensée fonctionnelle, cette méthodologie implique ainsi, à l'image du modèle mathématique, un ordre de relations formelles en termes d'échanges d'informations. En 1949, Wiener publie l'ouvrage *The Human Use of Human Beings* où il étend le concept de communication au

⁹ Philippe Breton, *L'utopie de la communication : l'émergence de « l'homme sans intérieur »*, Paris, La Découverte, 1992.

¹⁰ *Ibid.*, p. 18.

fonctionnement de la société et des individus qui la composent. Dans la volonté de la cybernétique de structurer les relations par le biais de lois mathématiques, Wiener perçoit l'avènement d'une nouvelle configuration de la société; celle-ci peut en effet être appréhendée comme un vaste système de circulation et d'échange d'informations où les individus tiennent lieu de relais, de transmetteurs. Ainsi, la communication se présente comme un véritable lien social, un lien d'autant plus fort que l'information circule et que sa transmission est maximisée.

Toutefois, si l'on admet une telle configuration de la société, il faut reconnaître que la communication, à titre d'idéologie, réduit les relations entre les individus à un pur transfert. Peu importe le contenu, l'information doit circuler de manière maximale pour consolider le lien social. La vision de l'homme qui s'en dégage, écrit Breton, est celle d'un « être sans intériorité et sans corps, qui vit dans une société sans secret, un être tout entier tourné vers le social, qui n'existe qu'à travers l'information et l'échange, dans une société devenue transparente grâce aux nouvelles machines à communiquer¹¹ ». L'analogie de Wiener, il va sans dire, comporte en elle-même une forte part d'utopie. Indissociable du cri d'alarme déclenché par la Deuxième Guerre mondiale, elle fait de la communication une idéologie, dans la mesure où il s'agit d'une alternative à celles qui sévissent dans le monde occidental de l'époque, à commencer par le capitalisme et le communisme. C'est, paradoxalement, au nom d'un nouvel humanisme que l'utopie de la communication place l'homme au service du social. De façon semblable, l'utopie anarchiste des *Dépossédés* exige des Anarrestis une transparence et une abnégation absolues. Aussi, l'une des caractéristiques essentielles de l'utopie tient dans la croyance que l'avenir serait déjà là. Rappelons qu'Anarres se présente comme le futur d'Urras, un futur balisé par la révolution permanente, le changement perpétuel. Une fois de plus, c'est la question du temps que le roman de Le Guin met en perspective, mais cette fois dans le but de rendre compte de certaines tensions idéologiques. Lors d'une discussion avec

¹¹ *Ibid.*, p. 46.

l'ambassadrice de la planète Terra (une planète dévastée dont on peut imaginer qu'elle symbolise la Terre), Shevek énonce clairement en quoi la question du temps participe de la guerre idéologique qui sévit dans le roman :

Vous pensez qu'Anarres est un futur qui ne peut être atteint, tout comme votre passé ne peut être changé. Et il n'y a plus que ce présent, cette Urras, ce présent riche, réel, stable, le moment immédiat. [...] Mais il n'est pas réel, vous savez. Il n'est pas stable, ni solide — rien de [*sic*] l'est. Les choses changent, changent. Vous ne pouvez pas avoir quelque chose... Et vous pouvez encore moins avoir le présent, à moins d'accepter avec lui le passé et l'avenir. Non seulement le passé, mais aussi le futur, pas seulement le futur, mais aussi le passé! Parce qu'ils sont réels : et ce n'est que leur réalité qui rend présent le réel! Vous ne parviendrez pas à atteindre le stade d'Urras, ni même à la comprendre, à moins d'accepter la réalité, la réalité durable d'Anarres. Vous avez raison, nous sommes la clef. (p. 204)

Science et idéologie se rejoignent dans ce qui s'avère l'une des principales allégations du roman de Le Guin : la réalité du présent n'a de sens que si l'on conserve une mémoire qui orientera l'action future. Dans l'axe Anarres-Urras qui forme une entité effective, actualisable, se révèle un temps à la fois cyclique et linéaire, séquentiel et simultané, alors que l'ensemble des deux planètes appartient à un temps homogène. Dans un univers envahi par la rationalité scientifique, la théorie de Shevek rappelle que toute raison est aussi politique. C'est, en définitive, le lien entre la science, l'idéologie et l'évolution humaine que *Les dépossédés* interroge; un lien que le XX^e siècle, celui des utopies déçues et de la bombe atomique, a profondément bouleversé.

Dans la mesure où il exploite les contradictions de la science contemporaine dans une perspective révolutionnaire, *Les dépossédés* rend compte des rapports tumultueux qu'ont entretenus la science et l'idéologie au cours du siècle qui vient de s'achever. À travers un questionnement sur la raison et les liens désormais reconnus qu'elle entretient avec l'organisation sociale et politique, le roman de Le Guin parvient à interroger notre rapport au temps et

à l'histoire. Certes, la mise en place de l'idéal anarchiste tend, par endroits, à présenter l'antagonisme idéologique de façon manichéenne et inscrit l'esthétique du roman dans la mouvance des années soixante-dix : au capitalisme s'oppose la bonne volonté de l'utopie, à la science au service de l'idéologie dominante s'oppose une science potentiellement neutre et objective. Mais en bout de ligne, Urras et Anarres ne peuvent être définies qu'en fonction l'une de l'autre, comme le révéleront ultimement les recherches de Shevek. La science, de ce point de vue, constitue le véritable fil conducteur du roman, car c'est autour d'elle que s'élaborent et se résorbent des considérations d'ordre social et politique. L'utopie elle-même n'est pas sans équivoque; nous l'avons vu, celle-ci vise, notamment en prônant une communication fluide et transparente, à éliminer les conflits pour atteindre une harmonie parfaite, un présent immuable et imperturbable. Or, le roman de Le Guin (dont le sous-titre, dans la version originale anglaise, est *An Ambiguous Utopia*) s'ouvre sur le départ de Shevek, significatif dans la mesure où il vient rompre l'ordre anarresti, tandis que l'utopie de la communication prend peu à peu l'apparence d'une loi arbitraire. En ce sens, c'est surtout la raison exclusive que *Les déposés* condamne, peu importe l'idéologie qu'elle sert.

BIBLIOGRAPHIE

- BIERMAN, Judah, « Ambiguity in Utopia : *The Dispossessed* », *Science-Fiction Studies*, vol. 6, n° 2 (July 1979), p. 249-255.
- BRETON, Philippe, *L'utopie de la communication : l'émergence de « l'homme sans intérieur »*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres/Essais », 1992.
- FEKETE, John, « *The Dispossessed* and *Triton* : Act and System in Utopian Science-Fiction », *Science-Fiction Studies*, vol. 6, n° 2 (July 1979), p. 129-143.
- LALANDE, André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, t. 2, Paris, Quadrige, 1993.
- LE GUIN, Ursula, *Les dépossédés*, trad. de l'américain par Henry-Luc Planchat, Paris, Robert Laffont, coll. « Ailleurs et demain », 1975.
- MARCUSE, Herbert, *L'homme unidimensionnel : essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Paris, Minuit, coll. « Arguments », 1968.
- THEALL, Donald F., « The Art of Social-Science Fiction : The Ambiguous Utopian Dialectics of Ursula K. Le Guin », *Science-Fiction Studies*, vol. 2, n° 3 (November 1975), p. 256-264.

L'espace du laboratoire

Les racines du réel : la science dans *Cosmos* de Witold Gombrowicz

Par Yanick POULIOT

Cosmos n'est pas un roman normal, où on raconte une histoire, disons une histoire d'amour tragique. Ce roman a pour thème la formation même de cette histoire, c'est-à-dire la formation d'une réalité... On y montre comment une certaine réalité tente de surgir de nos associations, d'une façon indolente, avec toutes ses gaucheries... dans une jungle de quiproquos, d'interprétations erronées. Et à chaque instant la construction malhabile se perd dans le chaos.

Witold Gombrowicz, *Testament*

La base empirique de la science objective ne comporte donc rien d'« absolu ». La science ne repose pas sur une base rocheuse. La structure audacieuse de ses théories s'édifie en quelque sorte sur un marécage. Elle est comme une construction bâtie sur pilotis. Les pilotis sont enfoncés dans le marécage, mais pas jusqu'à la rencontre de quelque base naturelle ou « donnée » et, lorsque nous cessons d'essayer de les enfoncer davantage, ce n'est pas parce que nous avons atteint un terrain ferme. Nous nous arrêtons, tout simplement, parce que nous sommes convaincus qu'ils sont assez solides pour supporter l'édifice, du moins provisoirement.

Karl R. Popper, *La logique de la découverte scientifique*

Romancier, dramaturge, essayiste, commentateur de son propre travail, Gombrowicz est avant tout penseur. Passionné précoce de philosophie — à 15 ans il lit déjà Kant, Shopenhauer, Nietzsche, Montaigne et Pascal, pour ne nommer que ceux-ci — il le demeurera jusqu'à la fin de sa vie, comme en témoigne son *Cours*

de philosophie en six heures un quart¹. Dans la préface de cet ouvrage, Francesco M. Cataluccio écrit : « Ce n'est pas une légende. Il semble réellement que sa passion pour la philosophie [...] ait sauvé Witold Gombrowicz du suicide² ». L'auteur en est alors aux derniers mois de sa vie et « seule la philosophie, en ce moment de décadence physique, [a] le pouvoir de mobiliser son esprit³ ». Aussi cette passion transparaît-elle dans son œuvre littéraire, Gombrowicz faisant siens plusieurs enjeux de la philosophie et de la science contemporaines : la théorie, dira l'écrivain, n' « intéresse [l'artiste] que dans la mesure où il peut se la faire passer dans le sang⁴ ». C'est à la lumière de ces considérations que la problématique de la forme traverse son écriture; « ce qui caractérise l'humanité [selon Gombrowicz] est son incessant besoin de se donner une forme⁵ ». Pour l'auteur de *Ferdydurke*, celle-ci se forge à travers le rapport de l'être humain à l'altérité, à l'identité et à ce qu'il nomme les « gueules »⁶. *Cosmos* s'inscrit comme une œuvre phare de ce questionnement sur la forme en abordant le problème à ses racines.

¹ Le *Cours de philosophie en six heures un quart* fut initialement un événement : Gombrowicz offrant un cours de philosophie à son épouse Rita et à son ami Dominique de Roux. L'ouvrage regroupe les notes de cours de ses « étudiants ». Dominique de Roux décrit très bien la genèse de ce cours dans son « Guide de la philosophie en six heures un quart », *Gombrowicz. Cahiers de l'Herne*, sous la dir. de Constantin Jelenski et Dominique de Roux, Paris, L'Herne, 1971, p. 390.

² Francesco M. Cataluccio, préface au *Cours de philosophie en six heures un quart*, Paris, Payot & Rivages, 1995, p. 7.

³ Rita Gombrowicz, *Gombrowicz en Europe, 1963-1969*, Paris, Denoël, 1988, p. 334. Ce recueil de témoignages en comprend un relatant les dernières semaines de la vie de son époux. Gombrowicz est alors en proie à de violentes souffrances physiques, fruits de problèmes pulmonaires et cardiaques graves.

⁴ Witold Gombrowicz, *Testament. Entretiens avec Dominique de Roux*, Paris, Gallimard, 1996, p. 71.

⁵ Francesco M. Cataluccio, préface au *Cours de philosophie en six heures un quart*, *op. cit.*, p. 14.

⁶ Terme se rapportant aux formes humaines, extrait du roman de Gombrowicz, *Ferdydurke*, Paris, Christian Bourgeois éditeur, 1973. Les « gueules » font référence à ces masques sociaux qui forgent l'identité. L'être humain, pour Gombrowicz, n'est pas une entité définie et agissant selon une conscience individuelle, mais bien le résultat des relations qu'entretient l'individu avec autrui, d'où la notion d' « interhumain » développée dans son *Journal*.

Qualifié par son auteur de quasi-roman policier⁷, de « roman sur la formation de la réalité⁸ », il met en scène une phénoménologie de la perception à travers l'élaboration d'une dynamique fine entre objectivité et subjectivité du regard. « La démarche du détective est un peu, pour Gombrowicz, le symbole de ce que fait continuellement chaque individu — dans l'acte cognitif — par rapport à la réalité⁹. » Dans une certaine mesure, elle se pose également comme une métaphore du travail de l'écrivain.

Ainsi, c'est sur le mode de l'enquête que le narrateur de *Cosmos*, prénommé Witold, raconte son séjour dans la pension de la famille Wojtys. De son investigation des lieux et de ceux qui l'habitent ne se dégagera toutefois aucune certitude, sinon celle que la réalité est mouvante, formée et déformée au gré de nos obsessions personnelles; qu'elle n'est jamais, pour ainsi dire, entièrement objectivable. « [...] la réalité serait-elle, dans son essence, obsessionnelle¹⁰? ». Est-il seulement possible d'aborder le monde de façon objective? En se concentrant sur la dynamique complexe qu'entretient *Cosmos* entre objectivité et subjectivité, il s'agira de rendre compte des enjeux philosophiques de la science telle qu'elle se présente dans le roman de Gombrowicz.

Du polar au laboratoire

Précisons d'abord que la science, dans *Cosmos*, n'est jamais véritablement mentionnée; elle s'inscrit en filigrane dans ce qu'on pourrait justement nommer la *forme* du roman. Celui-ci s'ouvre sur une rencontre, celle de Witold et de Fuchs. Les deux hommes prennent pension chez les Wojtys (Bouboule et Léon) où ils se trouvent vite préoccupés par certaines occurrences, telles qu'un moineau pendu, la bouche hideuse de Catherette, la nièce des Wojtys, ou encore celle, sublime, de Léna, leur fille, etc. De ces

⁷ Gombrowicz, *Testament*, *op. cit.*, p. 158-159.

⁸ Extrait du *Journal* en préface de *Cosmos*, *op. cit.*, p. 9.

⁹ Préface du *Cours de philosophie en six heures un quart*, *op. cit.*, p. 17.

¹⁰ Gombrowicz, extrait du *Journal* en préface de *Cosmos*, *op. cit.*, p. 11.

singularités, les deux logeurs s'efforcent, à travers ce qui se présente comme une pseudo-enquête policière, de dégager un sens, un ordre. Cette obsession les poursuivra de la pension à la maison de campagne où tous partent quelques jours à la suite de la pendaison du chat familial.

Witold, le narrateur, apparaît d'emblée comme un détective qui fouille et arpente des lieux, scrute et interroge des gens à la recherche d'une éventuelle vérité. C'est ce travail de recherche, prenant source dans l'acte perceptif à partir duquel il devient possible de théoriser la réalité, qui inscrit *Cosmos* dans le registre de la science. Roman du doute, de la remise en question de la justesse de la perception et de l'appréhension du monde, *Cosmos* interroge les fondements de l'enquête scientifique et, par extension, de toute activité d'appréhension objective de la réalité. La science dont il est question ici relève essentiellement de l'épistémologie, de la genèse des connaissances, de cet « ordre qui naît sous notre regard¹¹ » dès qu'il s'agit d'interroger la réalité. Ainsi, les étranges préoccupations de Witold visent avant tout l'élaboration d'un certain savoir du monde sur la base d'un acte perceptif; il s'agit d'organiser le fourmillement de phénomènes auquel il est confronté. Sans instruments scientifiques de perception et d'analyse, il se verra pourtant confronté aux limites de la subjectivité.

Du côté de l'objectivisme

Le narrateur de *Cosmos* aspire à une connaissance objective de la réalité, une « [...] connaissance sans connaisseur [...], sans sujet connaissant¹² ». En dehors du laboratoire, cette position de la science objectiviste peut influencer la façon dont on envisage le rapport du sujet à l'univers qui l'entoure. Par exemple

¹¹ Gombrowicz, *Cosmos*, Paris, Gallimard, 1965, p. 41. Les références à *Cosmos* seront dorénavant indiquées par le folio, entre parenthèses, qui suivra la citation.

¹² Karl Popper, *La connaissance objective*, cité par Alan F. Chalmers, *Qu'est-ce que la science?* Paris, La Découverte, 1988, p. 186.

Gombrowicz, dans son *Journal*, appréhende le marxisme comme un pur produit de la science :

[Le marxisme] est une tentative scientifique, c'est-à-dire objective, d'organisation de la société; [...] il s'affirme donc comme théorie abstraite qui se sert de concepts abstraits et qui appréhende l'homme pour ainsi dire « de l'extérieur »¹³.

L'objectivisme s'efforce ainsi d'évacuer l'apport de la subjectivité dans notre compréhension du monde. Dans le même ordre d'idées, Chalmers écrit :

L'objectiviste privilégie, dans son analyse de la connaissance, les caractéristiques des éléments ou des corps de savoir auxquels sont confrontés les individus, indépendamment de leurs attitudes, de leurs croyances ou d'autres états subjectifs¹⁴.

À la manière d'un scientifique, Witold aspire à donner un sens objectif aux phénomènes qu'il observe à la pension. Pour y parvenir, il aura recours à une méthode qui n'est pas sans rappeler la science expérimentale, comme en témoignent les schèmes d'observation et d'association à l'œuvre dans le roman.

Le monde s'offre d'abord à Witold sous la forme d'un chaos d'événements, de gestes, de paroles et d'objets. En témoigne, notamment, le rythme fragmenté de la narration. Dès les premières phrases du roman, Witold évoque son arrivée à la pension en ces termes :

Sueur. Fuchs. Moi derrière lui, les chaussettes, les talons, le sable, nous marchons lourdement, terre, ornières, sale chemin, reflets de cailloux brillants, lumière éclatante, bourdonnements, tremblements d'air chaud, le tout noir de soleil, et des maisonnettes, des clôtures, des champs, des bois, cette route, cette marche. (p. 13)

Toutes ces manifestations ne sont pas « mises en forme », pour utiliser le vocabulaire de l'auteur. Le narrateur observe, relate ce

¹³ Gombrowicz, *Journal*, t.2, *op. cit.*, p. 582.

¹⁴ Alan F. Chalmers, *Qu'est-ce que la science?*, *op. cit.*, p. 188.

que ses sens lui renvoient de manière très morcelée. Néanmoins, une telle énonciation du sensible, fragmentée et décousue, inscrit dans l'œuvre l'idéal d'un regard brut, d'une perception non censurée de la réalité. Witold, attentif à tout ce qui l'entoure, se fait semblable à une lentille photographique, alors que la narration feint de n'avoir aucun sujet. Tout au long du roman s'accroissent ainsi, à travers des descriptions qui ont parfois les traits d'un inventaire manufacturier, les objets (le cendrier sur la table, le moineau pendu, les flèches au plafond de la salle à manger et de la chambre à coucher), les paroles et les gestes des autres personnages (les manies de Léon, les propos de Bouboule), ainsi que les événements (la pendaison de Lucien, l'embarquement du curé et le vol de l'oiseau haut perché dans le ciel alors qu'il chemine sur une route de campagne), tels que Witold les observe.

À partir de ses multiples observations, souvent qualifiées de chaotiques, le narrateur effectue des regroupements, des constellations de liens inattendus (p. 65), dans le but d'élaborer un savoir objectif. Au cœur des séries qu'il compose, Witold espère éventuellement découvrir certaines constantes, un ordre qui déborderait sa subjectivité :

Une certaine tendance à la symétrie, une sorte de signal confus se laissent deviner dans cette série d'événements : le moineau pendu — le poulet pendu — la flèche dans la salle à manger — la flèche dans notre chambre — le bout de bois pendu à un fil — dans tout cela transparait l'effort vers une signification [...] il semblait bien que tout voulait s'ordonner vers la pensée... vers une certaine pensée... Laquelle ? (p. 50)

Encore une fois, c'est à l'objectivisme (tel que le décrit Chalmers) que se rapporte sa démarche; il est question ici d'un ordre caché, d'« une sorte de signal confus », mais néanmoins porteur d'un sens qui échappe à l'interprétation subjective. Afin de le découvrir, le narrateur observe et associe, tente d'échafauder des théories susceptibles d'expliquer ce qu'il perçoit. Son but est l'organisation rationnelle de la réalité, mais sans cesse il se heurte au foisonnement de ses perceptions et au voile de ses sens, comme en témoigne l'extrait suivant :

Catherette déposa devant Léna le cendrier au treillis de fil de fer. Léna fit tomber sa cendre, je crus revoir sa jambe sur le treillis du lit, mais j'étais distrait, une bouche au-dessus d'une bouche, l'oiseau et son fil de fer, le poulet et le moineau, son mari et elle, la cheminé derrière la gouttière, les lèvres derrière les lèvres, bouche et bouche, arbustes et sentiers, arbres et routes, trop de choses, à tort et à travers, vague après vague, abîme de distraction, de dispersion. (p. 34)

Sans assises concrètes, les efforts de Witold pour organiser ce qu'il perçoit sombrent le plus souvent dans un « abîme de distraction ». Afin d'éprouver ses hypothèses, le narrateur de *Cosmos* aura recours à différents modes d'expérimentation issus de la science.

L'expérimentation

Le principe de reproductibilité des raisonnements, la vérification des prévisions, l'intrusion d'éléments perturbateurs dans le « système stable » qu'est la pension sont autant d'éléments qui parviennent à fonder, au sein du roman, un espace expérimental. Le principe de reproductibilité scientifique, en premier lieu, suppose que le développement d'une même théorie par plusieurs individus, à partir de faits communément perçus, confirme jusqu'à un certain point la véracité de celle-ci. Or, Witold est constamment à l'affût de signes, en provenance d'autrui, qui lui permettraient de déterminer si l'organisation qu'il perçoit autour de lui est bel et bien réelle, observable par tous. Par exemple, suite à une discussion avec Fuchs au sujet des étranges événements observés à la pension, Witold se dit « presque heureux qu'un autre que [lui] ait vu la possibilité de traits communs entre la lèvres, le bout de bois et l'oiseau » (p. 152), les principaux objets de son enquête. De même, à la suite de la pendaison du chat familial (qui s'ajoute à une série de pendaisons observées autour de la pension), Fuchs proclame : « C'est un fait qu'il se passe des choses ici. [...] Witold et moi, dès notre arrivée, nous l'avions remarqué, mais nous ne pouvions guère en parler parce qu'il n'y avait rien de certain, c'était seulement une impression » (p. 98). Le fait qu'elle soit partagée confère à cette impression une part d'objectivité.

L'expérience, telle qu'elle est vécue dans *Cosmos*, n'offre cependant qu'un appui éphémère aux hypothèses élaborées par Witold. Elles n'apportent pas de preuve irréfutable¹⁵, forçant ce dernier à confronter ses théories — hautement spéculatives puisque pour la plupart gravitant autour de ses fantasmes — à des éléments de réalité. Tous les espaces physiques, de la chambrette aux paysages montagnards, deviennent alors des lieux d'expérimentations potentielles. L'intrusion dans la chambrette de Catherette est représentative de ce type d'expériences vérificationnistes menées par le narrateur. En projetant d'investir ce lieu, Witold recherche des indices pouvant corroborer une de ses théories concernant les bouches :

« Il faudra éclaircir tout cela, expliquer, aller jusqu'au fond des choses »... mais je ne croyais pas que l'inspection de la chambrette pût éclaircir quoi que ce soit. Pourtant, notre projet pour le lendemain permettait de mieux soutenir cette étrange interdépendance des bouches... (p. 73)

L'expérience vise encore une fois l'objectivation d'un sentiment « étrange », subjectif. De telles fouilles ont également lieu lorsqu'il s'agit de « savoir avec certitude » (p. 45) si une marque au plafond de leur chambre est bel et bien une flèche. Witold et Fuchs s'évertuent alors à établir des corrélations entre divers objets apparemment disparates. Ultérieurement, Fuchs récitera publiquement et sans conviction la liste de leurs observations :

L'aiguille enfoncée dans la table. La plume enfoncée dans une écorce de citron. La lime à ongle enfoncée dans une petite boîte. L'agrafe enfoncée dans le carton. La seconde agrafe enfoncée dans le carton [...]. (p. 100)

... et ainsi de suite, tentant de lier cette série d'enfoncements à l'enfoncement de la hache dans la souche, perpétré par Bouboule. Cette dernière tentative pousse Fuchs et le narrateur à interroger Bouboule, puis Léna, sur les événements en questions, ce qui nous

¹⁵ Ce qui rappelle le concept poppérien de falsificationisme, selon lequel des théories falsifiables sont réputées véridiques jusqu'à ce que la preuve du contraire soit établie.

amène à considérer le troisième volet expérimental en vigueur dans le texte.

L'introduction de perturbations dans un système stable¹⁶ (dans ce cas-ci, le microcosme de la pension et de ses occupants d'avant l'arrivée des deux logeurs) permet à Witold de confronter ses théories à la réalité. Par l'observation d'éventuelles répercussions de ses gestes et propos, il souhaite éprouver ses hypothèses et les raffiner au besoin. En réponse au coup de hache de Bouboule, par exemple, il assène de violents coups à la porte de Léna (p. 91) dans le but d'observer les réactions que cela produira. De façon semblable, la pendaison du chat vise à confirmer ses intuitions quant à la série de pendaisons observées à la pension. Il s'agit, d'une certaine manière, de prendre pour acquis la véracité d'une hypothèse afin de multiplier les faits qui la corroborent. Cette entreprise expérimentale de perturbation et d'analyse des conséquences rappelle l'interrogatoire propre au roman policier, genre que Gombrowicz s'amuse à parodier. En maints lieux du roman, le narrateur se livre à ce type d'interrogatoires : il questionne Bouboule et Léna quant au vacarme survenu dans la pension (p. 101), puis Léon, lors d'un échange qui présente un caractère juridique explicite. Assis sur un tronc d'arbre faisant office de banc des accusés, ce dernier assure un plaidoyer d'innocence :

[...] Monsieur le juge, moi, Léon Wojtys, père de famille exemplaire, sans casier judiciaire, ayant travaillé jour après jour à l'exception des dimanches, entre la banque et la baraque, entre la baraque et la banque, maintenant retraité, mais non moins exemplaire [...]. (p. 160)

L'enquêteur et le scientifique, après tout, produisent un travail semblable : élaborer des hypothèses, accumuler des preuves, démontrer que l'on détient la vérité... À cheval sur l'un et l'autre, le narrateur de *Cosmos* use de tous les moyens à sa disposition pour

¹⁶ Cette expérimentation de nature heuristique permet, par avancée graduelle, de se rapprocher d'une solution à un problème, de déterminer si une hypothèse supporte d'être confrontée à des éléments de réalité.

atteindre l'objectivité. Il tente, de manière compulsive, d'organiser le perçu en un ensemble cohérent, non subverti par les diverses passions humaines. Pourtant, il demeure conscient des leurre de la perception, des vecteurs mnémoniques et des capacités d'analyse limitées qui orientent la mise en ordre de ses observations. Irrémédiablement, Witold se heurte aux limites de la subjectivité.

Dynamique objectivité/subjectivité

Cosmos met donc en scène une tentative d'objectivation du monde à travers laquelle l'individu s'interroge sur la validité de ses perceptions et souhaite échapper à la subjectivité que lui impose sa condition humaine. C'est la philosophie de la connaissance qui est en cause ici, alors que le narrateur décrit son rapport au monde comme « fragmentaire, chaotique et superficiel [...] lâche et mesquin » (p. 123). Certes, ce n'est pas d'hier que la philosophie s'interroge sur les relations qu'entretiennent la subjectivité et l'univers objectif. Gombrowicz lui-même écrit : « Dès l'aube de la pensée, avec Platon et Aristote, celle-ci se divise en pensée subjectiviste et objectiviste¹⁷. » En cherchant à établir les fondements de la connaissance, les philosophes furent confrontés aux mêmes problèmes qui occupent encore nombre de scientifiques contemporains. Cette quête philosophique des fondements d'une scientificité s'exprime à travers une dynamique objectivité/subjectivité dont *Cosmos* rend compte, notamment dans le monologue intérieur du narrateur :

[...] cette coïncidence était en partie [...] provoquée par moi-même, et la confusion, la difficulté étaient justement que je ne pouvais jamais savoir dans quelle mesure j'étais moi-même l'auteur des combinaisons qui s'effectuaient autour de moi. (p. 73)

Ces quelques lignes résument rondement la question de l'impossible énonciation de ce qui précède le regard (p. 41), question que l'on retrouve tout au long du roman, le narrateur propulsant le lecteur au

¹⁷ Gombrowicz, *Journal*, t. 2, *op. cit.*, p. 579.

cœur d'une valse énonciative où les énumérations d'observations, à la fois manifestations du monde et manifestations de son imaginaire fantastique, côtoient un questionnement ouvert quant aux origines des associations de faits dont il est l'auteur.

Aussi la structure énonciative du roman engendre-t-elle un climat d'incertitude quant à la véracité de cette réalité en formation. Cette structure consiste en une succession de constructions et de fragmentations du perçu et de l'appréhendé. Les fragmentations s'expriment par le biais de la narration, ponctuée, comme nous l'avons vu, d'énumérations désordonnées, mais aussi à travers la quête de Witold, dont les théories s'écroulent les unes après les autres. Par son hésitation « à appeler "histoire" une telle... accumulation et dissolution... continuelle d'éléments... » (p. 203), le narrateur évoque cette dynamique, de même que l'aspect illusoire de son entreprise cosmogonique. L'idée d'un parallèle avec le progrès scientifique n'est pas abusive : la science va hésitante, reculant parfois, avançant d'autres fois vers un horizon flou, imprévisible la plupart du temps. Ainsi progresse et s'abîme *Cosmos*.

Bachelard montre que « [...] la pensée rationnelle, l'effort de systématisation précèdent le contact avec l'expérience, mais que l'expérience fait toujours éclater toutes nos systématisations rationnelles¹⁸ ». Cet éclatement est présent comme une pulsation cardiaque dans *Cosmos*, le narrateur voyant sans relâche ses théories s'effondrer :

Je m'attendais à tout. Mais pas à une théière. La goutte d'eau qui fait déborder le vase. Quand c'est trop c'est trop. Il existe une espèce d'excès dans la réalité, dont le grossissement devient insupportable. Après tant d'objets que je n'aurais même pas pu tous les énumérer [et après tant d'associations, d'hypothèses pourrions-nous ajouter], maintenant cette théière, venue comme la cinquième roue d'une charrette, à titre spécial, gratis, richesse, luxe du chaos. Assez. Ma gorge se contractait. Je n'avalerai pas ça. J'abandonnais. (p. 88-89)

¹⁸ Julia Didier, *Dictionnaire de la philosophie*, Paris, Larousse, 1996, p. 78; à propos de *Rationalisme appliqué* (1949) de Bachelard.

Ou encore :

Il y avait trop de choses, le labyrinthe se développait, une multitude d'objets, une multitude d'endroits, une multitude d'événements, chaque pulsation de notre vie se décompose en milliard de fragments, que faire? Voilà, je ne savais que faire de mes mains. Je n'avais absolument rien à faire. J'étais désœuvré. (p. 113-114)

Ce désœuvrement participe de la recherche scientifique, même s'il arrive parfois qu'un éclair de génie¹⁹ pointe son nez :

Accumulation, tourbillon, confusion [...] qui, en une seconde se décomposaient en milliers de détails, de groupes, de blocs, de heurts, en un chaos maladroit, et soudain tous ces détails se rassemblaient de nouveau dans une structure majestueuse! (p. 128)

Le plus souvent, cependant, les constructions théoriques du narrateur tiennent un temps, puis cèdent la place au désordre et à d'autres hypothèses. Il en va ainsi de la science, comme de toute tentative d'appréhension de la réalité. Abordant la notion de structure en regard des théories scientifiques, Chalmers traite la notion d'émergence de concept comme suit : « L'histoire d'un concept [...] commence par l'émergence du concept sous la forme d'une idée vague, et se poursuit par une phrase de clarification progressive, quand la théorie qui l'intègre se précise et devient plus cohérente²⁰ ». Jumeler cette notion au commentaire de Popper cité en exergue permet d'éclaircir le motif profond de la dynamique cyclique qui fonde *Cosmos* : la quête de Witold, telle « une construction bâtie sur pilotis », n'admet aucun absolu. Elle exprime plutôt les fondements mêmes de notre rapport au monde et à la connaissance, et surtout l'infinitude qui la sous-tend. Une réflexion, quel que soit son objet, n'a de sens que s'il y a un sujet pour la mener.

¹⁹ Écho aux récits quasi mythiques véhiculés par la culture populaire quant aux grandes idées scientifiques, comme la pomme de Newton ou le « Eurêka » d'Archimède.

²⁰ Alan F. Chalmers, *Qu'est-ce que la science?*, op. cit., p. 134.

Du côté du subjectivisme

Dès lors, malgré la volonté du narrateur d'organiser scientifiquement ses perceptions, l'incertitude et le mystère viennent contrecarrer son idéal d'une connaissance objective. C'est à l'incontournable subjectivité du regard humain que se rapporte ultimement *Cosmos*, comme en témoigne la finale déchaînée du roman. Lucien, architecte, gendre de Léon et seul évocateur dans le roman d'une certaine science, d'une « organisation rationnelle de la société et du monde » (p. 63), se suicide. Dans la nuit, Léon, personnage mystificateur²¹, se révèle sous son vrai jour et libère ses fantasmes lors d'une cérémonie à laquelle tous prennent part malgré eux. Cet événement est suivi d'un véritable déluge qui vient effacer toute bribe d'ordre ayant pu subsister. Ce passage est d'ailleurs marqué d'une forte connotation biblique. En effet, sur le déferlement des corruptions de la chair, l'auteur laisse s'abattre une pluie diluvienne anéantissant l'univers du roman :

[...] l'eau tombe avec violence, le vent se lève, panique, chacun court s'abriter sous l'arbre le plus proche [...] on voit la pluie tomber, couler, des ruisseaux, des cascades, des lacs, cela jaillit, ruisselle, des étangs, des mers. [...] En conclusion, frissons, rhume, fièvre, et Léna eut une angine, il fallut faire venir un taxi de Zakopane, la maladie, les docteurs, bref tout changeait, je suis rentré à Varsovie, mes parents, toujours la guerre avec mon père, et d'autres affaires, problèmes, difficultés, complications. Aujourd'hui, à déjeuner, on a mangé de la poule au riz. (p. 220)

L'abrupte fin du roman fait basculer la raison aux oubliettes, laissant place à une pulsion animale, puis à une remise en ordre forcée des choses. Un tel déluge marque aussi l'anéantissement de la quête d'ordre entreprise par Witold et Fuchs. Le retour au quotidien expulse le narrateur (et le lecteur), hors du laboratoire, ramenant tout un chacun à sa situation initiale.

²¹ Rappelons que Léon confond tous ceux qui l'entourent par sa banalité apparente, tout en cultivant secrètement des passions érotiques et ce qu'il décrit comme « l'art de la voltige et du contraste » (p. 56).

L'organisation rationnelle de la réalité par l'individu, dans *Cosmos*, mène à une impasse. Une théorisation de la réalité ne peut pas y être constituée hors du champ des passions, en faisant abstraction de toute mémoire, de toute pulsion²². À ce sujet, le préfacier du *Cours de philosophie en six heures un quart* écrit :

Pour Gombrowicz, le monde objectif n'existe pas, il est inconnaissable comme le *numen* de Kant. Tout être humain, à partir du moment où il arrive à une conscience de soi, essaie de mettre de l'ordre (Cosmos) dans le désordre (Chaos) qui l'entoure, il essaie de trouver le nœud du problème compliqué des milliards de sensations dont il est assailli quotidiennement²³.

Pour l'auteur de *Cosmos*, donc, la connaissance du monde passe nécessairement par la subjectivité, celle-ci étant inséparable de toute activité d'appréhension de la réalité. Cette impossibilité d'organiser scientifiquement le monde, un « cosmos » pourrait-on dire en écho au titre de l'ouvrage, traduit une certaine réticence de l'auteur quant aux possibilités d'appréhension du réel par la science moderne. Dans son *Journal*, Gombrowicz livre un point de vue non équivoque sur l'académisme scientifique — et, plus largement, sur la science elle-même. À propos des étudiants, il déclare :

Leurs réactions ne seraient-elles pas empoisonnées par cette habitude invétérée d'une fausse précision, d'une objectivité exagérée? N'est-ce pas ce qui a précipité leurs jugements dans l'incertitude et l'angoisse? Regardez comme le culte de la logique tue la compréhension de sa propre personnalité, comme les principes remplacent la confiance innée en soi-même et en sa raison, comme les théories neutralisent la beauté et le charme... [...] Je constate en revanche chaque jour quelle avidité met à se jeter sur les lumières de l'art celui qui,

²² Dans un chapitre sur « La dépendance de l'observation par rapport à la théorie » (qui est assimilable à la dépendance du regard objectif par rapport au préexistant subjectif), Chalmers dit que « ce que voit un observateur, c'est-à-dire l'expérience visuelle qu'il éprouve en voyant un objet, dépend en partie de son expérience passée, de ses connaissances et de ses attentes » (*Qu'est-ce que la science?*, op. cit., p. 54.)

²³ Francesco M. Cataluccio, préface au *Cours de philosophie en six heures un quart*, op. cit.

pris dans l'engrenage, a gardé assez d'humanité pour sentir qu'on lui brise les os²⁴.

Une telle prise de position laisse peu de place à une perspective strictement objectiviste. C'est ainsi que, porteur d'une volonté d'analyser objectivement le monde et de l'impossibilité de se départir de sa propre subjectivité, *Cosmos* prend position en faveur d'un regard phénoménologique. Si le roman ne révèle, en définitive, aucune vérité inattaquable, il réitère ce constat de la philosophie contemporaine selon lequel un être ne peut exister à la fois en tant que sujet et objet²⁵. Là encore, Gombrowicz s'inspire des problématiques inhérentes à la science moderne, plus précisément à la physique :

[...] remarque[z] que c'est sur une contradiction analogue que les physiciens se cassent la tête (théorie ondulatoire et corpusculaire de la lumière, conception dualiste de l'électron, continuum d'Einstein, théorie de Planck). Partout la réflexion la plus approfondie de l'homme se brise contre le même dualisme d'interprétation, intérieurement inconciliable²⁶.

Avertissements, bémols à cette entreprise de survalorisation de la science dans l'imaginaire moderne, l'auteur écrit encore dans son *Journal* :

²⁴ Gombrowicz, *Journal*, t. 2, *op. cit.*, p. 161-163.

²⁵ Gombrowicz prend appui dans son *Journal* sur les travaux de Sartre qui, « [...] après une analyse approfondie de ce problème chez Descartes, Kant, Hegel, Husserl, se voit contraint d'admettre que l'existence de l'autre est inacceptable si l'on raisonne d'une façon strictement philosophique », l'existence d'un autre sujet nous condamnant à la condition d'objet (p. 580).

²⁶ *Ibid*, p. 580-581.

[...] bientôt nous nous mettrons à hurler en voyant notre amie, notre bienfaitrice, la Science, se déchaîner de plus en plus et devenir un taureau qui nous encorne, une force plus imprévisible que tout ce à quoi nous avons eu affaire jusqu'à présent. La lumière croissante se muera en ténèbres et nous nous retrouverons dans une nuit nouvelle, la pire de toutes²⁷.

C'est dans ces ténèbres que s'achève *Cosmos*.

²⁷ *Ibid*, p. 160.

BIBLIOGRAPHIE

- CHALMERS, Alan. F., *Qu'est-ce que la science? Popper, Khun, Lakatos, Feyerabend*, trad. de l'anglais par Michel Biezunski, Paris, La Découverte, 1988.
- DIDIER, Julia, *Dictionnaire de la philosophie*, Paris, Larousse, 1996.
- ELIADE, Mircea, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1963.
- GOMBROWICZ, Rita, *Gombrowicz en Europe, 1963-1969*, Paris, Denoël, 1988.
- GOMBROWICZ, Witold, *Cosmos*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1965.
- _____, *Cours de philosophie en six heures un quart*, Paris, Payot & Rivages, 1995.
- _____, *Ferdydurke*, Paris, Christian Bourgeois éditeur, coll. « 10/18 », 1973.
- _____, *Journal*, t. 1 et 2, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1995.
- _____, *Testament. Entretiens avec Dominique de Roux*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1996.
- JELENSKI, Constantin et Dominique de Roux, *Gombrowicz. Cahiers de l'Herne*, Paris, L'Herne, coll. « Série Slave », 1971.
- POPPER, Karl R., *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, 1982.

« The Dreams in the Witch-House »; le laboratoire du désastre

Par Pascal THÉROUX

The most merciful thing in the world, I think, is the inability of the human mind to correlate all its contents. The sciences, each straining in its own direction, have hitherto harmed us little; but some day the piecing together of dissociated knowledge will open up such terrifying vistas of reality, and of our frightful position therein that we shall either go mad from the revelation or flee from the deadly light into the peace and safety of a new dark age.

H.P. Lovecraft, « The Call of Cthulhu »

L'image d'Épinal veut que la science explique tout ce qui échappe à notre entendement et ce, en suivant une méthode rigoureuse, des lois strictes et une objectivité absolue; que l'homme de sciences, appelé « savant » ou « scientifique », soit un individu froid et solitaire, toujours penché sur son microscope, tenant une éprouvette ou regardant dans un télescope à la recherche de la connaissance, du savoir, de la Vérité; que le laboratoire soit un lieu fermé aux influences extérieures où peuvent être menées à bien les expériences et les recherches du scientifique, sans que ce dernier ne soit dérangé ni influencé par les idéologies, les idées politiques dominantes ou encore les considérations pécuniaires... Ce cliché peut paraître naïf au lecteur contemporain, mais les philosophes et les historiens des sciences ont mis beaucoup de temps et d'efforts à démystifier, ne serait-ce que partiellement, une image, une idée de la science encore trop présente dans l'imaginaire occidental actuel. En effet, plus qu'un discours d'autorité, la science est devenue, au cours des deux derniers siècles, une nouvelle religion avec ses dogmes, ses lois, ses prêtres et ses avatars technologiques.

La science nourrit la littérature d'idées et de concepts. Le genre de la science-fiction, par exemple, repose sur une utilisation plus ou moins libre de ses lois et des projections de certaines découvertes pour construire des mondes futuristes; les écrivains de l'Oulipo s'appuient sur des principes et des formules mathématiques dans leur pratique d'écriture; de nombreux écrivains ont fait des sciences une référence permettant d'ancrer leurs récits dans une réalité solide et objective; plusieurs l'ont mise en scène pour la critiquer, remettre certains de ses dogmes en question ou encore dénoncer certains aspects peu reluisants, sinon sordides de son activité. C'est surtout de cette dernière façon qu'Howard Phillips Lovecraft a utilisé les sciences exactes et certaines branches des sciences humaines : pour déstabiliser le lecteur, ériger un cadre où l'horreur règne dans et par le savoir, à travers le *conte matérialiste d'épouvante*, genre dont il est, selon Jacques Bergier, le fondateur¹. Et l'on parle ici davantage des sciences pures que des techniques, plus des savoirs que des engins futuristes qui sont plutôt le propre de la science-fiction.

La science au tournant du XX^e siècle

La physique, et plus particulièrement l'astrophysique, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, ont complètement transformé notre façon de concevoir le monde et la manière dont nous percevons l'univers. En effet, le XX^e siècle a vu se forger un nouveau paradigme avec l'émergence de la théorie de la relativité générale et de la mécanique quantique. Selon Stephen Hawking, c'est à partir de ces deux théories que les savants décrivent l'univers². Ces théories, bien qu'extrêmement complexes, ont eu des résonances sur l'ensemble du discours social de manière telle que les écrivains les ont intégrées à leurs textes.

¹ Stephen Hawking, *Une brève histoire du temps. Du Big-Bang aux trous noirs*, Paris, Flammarion, 1988, p. 30.

² Voir à ce propos la préface de Francis Lacassin de l'édition Bouquins des œuvres complètes de Lovecraft, dont la référence complète se trouve dans la bibliographie.

Rappelons que la théorie de la relativité rendait obsolète la notion newtonienne d'un temps absolu : elle déterminait l'équation de l'équivalence entre la matière et l'énergie ($E = mc^2$) et combinait les notions de temps et d'espace au sein d'un concept appelé « espace-temps »³. Elle ne fut acceptée d'emblée ni par la population en général, ni par les milieux scientifiques. Quant à l'hypothèse quantique, proposée par Max Planck en 1900 et confirmée par les travaux de Werner Heisenberg, elle sonna le glas du déterminisme scientifique en introduisant le principe d'incertitude des phénomènes subatomiques. Évidemment, cette théorie ne concernait que des phénomènes se produisant à très petite échelle, n'affectant pas les lois de la mécanique classique à l'échelle macroscopique. Néanmoins, elle remit en question plusieurs idées scientifiques et philosophiques bien arrêtées, à commencer par les préceptes matérialistes. Comme le rapporte Hugh Elliot dans son *Modern Science and Materialism* (1919), les trois principes du matérialisme que sont l'uniformité de la loi, la négation de la téléologie et la négation de toute forme d'existence autre que celles envisagées par la physique et la chimie (c'est-à-dire d'autres existences ayant quelques caractéristiques et qualités matérielles palpables)⁴, étaient solidement ancrés dans des assises scientifiques positivistes que la mécanique newtonienne, la biologie moléculaire, la chimie moderne et leurs avatars protégeaient des attaques philosophiques. Ce sont la théorie de la relativité d'Einstein, les travaux en physique quantique de Max Planck et leurs suites qui déstabilisèrent les fondements de cet édifice conceptuel plusieurs fois centenaire.

Howard Phillips Lovecraft épouse tout au long de son existence la doctrine matérialiste selon laquelle rien, pas même l'esprit, n'existe en dehors de la matière. Bien que néophyte en regard des sciences exactes, il s'intéresse tout de même, sans démoder de sa position, à ces hypothèses qui remettent en cause sa philosophie, sa conception si bien arrêtée d'un univers chaotique,

³ Stephen Hawking, *op. cit.*, p. 41-43.

⁴ S.T. Joshi, *H.P. Lovecraft : The Decline of the West*, Berkley Heights, Wildside Press, 1990, p. 7.

mais régi par certaines lois inébranlables, certaines constantes, comme le sont alors la notion du temps absolu et la présence de l'éther dans le cosmos. Une lettre de Lovecraft témoigne de son désarroi devant la remise en question de son édifice conceptuel que provoquent ces théories :

My cynicism and scepticism are increasing, and from an entirely new cause — the Einstein theory. The latest eclipse observations seem to place this system among the facts which cannot be dismissed, and assumedly it removes the last hold which reality or the universe can have on the independent mind. All is chance, accident, and ephemeral illusion [...]. All the cosmos is a jest, and fit to be treated only as a jest, and one thing is as true as another. I believe everything and nothing — for all is chaos, always has been, and always will be⁵.

On voit ici que la conception qu'a Lovecraft de la théorie de la relativité est, à l'époque où il écrit cette lettre, inexacte, tombant dans l'erreur commune voulant que TOUT soit relatif. Or, cette théorie, bien qu'ayant plusieurs implications sérieuses dans la conception du cosmos, ne se substitue pas aux lois de la mécanique newtonienne, mais les complète et en modifie certains concepts inexacts. Rapidement, Lovecraft parvient à réconcilier la théorie d'Einstein avec la philosophie matérialiste :

The truth is, that the discovery of matter's identity with energy — and of its consequent lack of vital intrinsic difference from empty space — is an absolute coup de grâce to the primitive and irresponsible myth of « spirit ». For matter, it appears, really is exactly what « spirit » was always supposed to be. Thus it proved that the wandering energy always has a detectable form — that if it doesn't take the form of waves or electron-streams, it becomes matter itself; and that the absence of matter or any other detectable energy-form indicates not the presence of spirit, but the absence of anything whatever⁶.

⁵ Howard Phillips Lovecraft, *Selected Letters 1911-1937*, t. 1, Sauk City, Arkham House, 1976, p. 231.

⁶ *Ibid.*, p. 266-67.

Quant à l'implication de la théorie quantique sur la philosophie de Lovecraft, elle mènera l'écrivain à réviser sa conception matérialiste en la nuancant :

What Lovecraft came to realise in the course of the 1920s is that ultimate certainty — about the structure of the cosmos; about the constituents of matter; about the place of mankind in the cosmic scheme of things — had to yield in favour of *probability*. [...] Even so, Lovecraft knew that, even when the full effects, as then (or now) known, of relativity and quantum theory were taken into consideration, certain things were still a damn sight more probable than others: it was still monumentally unlikely that the human race occupied a very significant place in the universe, that God was guiding the world or the cosmos in any particular direction, or that human beings were endowed with an immortal soul and would experience the bliss of Heaven after death⁷.

Au-delà de ce que l'individu Lovecraft pense des nouvelles découvertes de la physique moderne, il n'en reste pas moins que ces nouvelles théories, ainsi que bien d'autres, ont alimenté ses fictions. Dans le cadre des récits lovecraftiens, la science est un élément central où convergent les découvertes les plus récentes, les théories les plus extraordinaires et les conceptions les plus aberrantes.

Les sciences dans les récits lovecraftiens

Lovecraft s'inspire de la science dans presque tous ses récits, mais ceux qui forment le *Mythe de Cthulhu* font partie de ses œuvres les plus achevées. Une réflexion épistémologique sur la science coexiste avec les abominations venues des espaces interstellaires et des abysses insondables de notre planète. Cette réflexion, qui s'oriente en fonction de la doctrine matérialiste de l'auteur, la dépasse néanmoins en puisant à même certaines découvertes qui remettent en cause cette philosophie et les utilise efficacement pour constituer un édifice horrifiant et déstabilisant. Michel Houellebecq, dans son essai *H.P. Lovecraft. Contre le*

⁷ S.T. Joshi, *op. cit.*, p. 21.

monde, contre la vie, montre bien l'intérêt de l'auteur pour les sciences et évoque l'impact qu'eurent les découvertes de la physique quantique et de la théorie de la relativité sur ce dernier :

[...] HPL plongera sans hésiter dans les ressources inexplorées des mathématiques et des sciences physiques. Il est le premier à avoir pressenti le pouvoir poétique de la topologie; à avoir frêmi aux travaux de Gödel sur la non-complétude des systèmes logiques formels. D'étranges constructions axiomatiques, aux implications vaguement repoussantes, étaient sans doute nécessaires pour permettre le surgissement des ténébreuses entités autour desquelles s'articule le cycle de Cthulhu⁸.

La diversité des sciences que l'on retrouve dans les récits de Lovecraft est impressionnante. Je me contenterai toutefois, dans le cadre de cette analyse, de m'arrêter sur un des textes les plus riches du cycle de Cthulhu : « *The Dreams in the Witch-House* »⁹.

Dans cette nouvelle, un étudiant en sciences, Walter Gilman, découvre une relation entre deux types de savoirs, relation qui permet de dépasser les limites de notre continuum espace-temps et d'explorer des dimensions qui se trouvent au-delà : les sciences pures, d'une part, et la sorcellerie, d'autre part. La réflexion épistémologique se constitue autour d'une hypothèse intéressante, selon laquelle la magie pratiquée par la sorcière Keziah Mason (qui aurait jadis habité la chambre qu'occupe Gilman) aurait été une forme d'exploitation des lois de théories mathématiques encore inconnues des scientifiques contemporains de Gilman. La présentation des disciplines que ce dernier étudie par un narrateur omniscient voile ces dernières d'une ombre impénétrable et ne permet pas au lecteur de s'introduire totalement dans la sémiosphère du personnage. Cet investissement des lois

⁸ Michel Houellebecq, *H.P. Lovecraft : contre le monde, contre la vie*, Monaco, Le Rocher, 1991, p. 73-74.

⁹ Howard Phillips Lovecraft, « *The Dreams in the Witch-House* », *The Best of H.P. Lovecraft. Bloodcurdling Tales of Horror and the Macabre*, New York, Ballantine Publishing Group, 1985. Les références à « *The Dreams in the Witch-House* » seront dorénavant indiquées par le folio, entre parenthèses, qui suivra la citation.

scientifiques de la géométrie non-euclidienne par la fiction crée un puissant effet fantasmatique sur le lecteur, qui trouve une explication aux mythes folkloriques et une application occultiste des sciences. Le discours scientifique est ainsi investi par la sorcellerie, mais garde sa valeur d'autorité.

Gilman est présenté comme un individu brillant habité par une véritable passion — qui se transforme en obsession — pour les mathématiques avancées et la physique quantique. Son domaine d'étude le différencie du personnage-type des récits du cycle de Cthulhu qui se définit davantage comme le « *gentleman érudit* » versé dans la mythologie, le folklore et les sciences humaines. Pour des raisons que le récit rend évidentes, Gilman n'est pas le narrateur et ne joue donc pas le rôle d'énonciateur du savoir scientifique. Comme le souligne David A. Oakes, la narration à la troisième personne présente plusieurs avantages dans le cadre de ce récit :

Another virtue of the third-person point of view is that Gilman is one of the few characters in Lovecraft's fiction who is intimately involved with what may be called the « hard » sciences, such as physics, and highly advanced mathematics. An omniscient narrator allows Lovecraft to use abstract terms to present difficult concepts. It emphasizes the complexity of Gilman's hypotheses and also reflects the intricacies that confront people who attempted to study many fields of sciences in the early twentieth century¹⁰.

La figure de Gilman incarne non pas le savant fou que l'on rencontre dans quelques-uns des récits lovecraftiens (*L'affaire Charles Dexter Ward* par exemple), mais bien un jeune homme passionné par la science et les mythes folkloriques. C'est peut-être le paradoxe créé par cette cohabitation qui pousse Gilman vers sa perte, mais il n'en reste pas moins que le caractère obsessionnel de ses études joue un rôle essentiel dans sa mort brutale. L'explication rationnelle posant l'hypothèse de la folie est présentée au lecteur par le narrateur, mais celle-ci se voit rejetée à mesure que la lecture progresse et que les indices s'accumulent. Cet extrait du texte

¹⁰ David A. Oakes, *Science and Destabilization in the Modern American Gothic : Lovecraft, Matheson, and King*, Westport, Greenwood Press, 2000, p. 55.

résume la diégèse du récit tout en introduisant cette hypothèse, soit-disant provoquée par les recherches de Gilman :

Possibly Gilman ought not to have studied so hard. Non-Euclidean calculus and quantum physics are enough to stretch the any brain; and when one mixes them with folklore, and tries to trace a strange background of multi-dimensional reality behind the ghoulish hints of the Gothic tales and the wild whispers of the chimney-corner, one can hardly expect to be wholly free from mental tension. (p. 318-319)

L'intérêt de Gilman pour la magie et les sciences occultes en fait un savant singulier. C'est pourtant la magie qui est démythifiée par ses théories. Les légendes et les fables sont analysées d'un point de vue scientifique et entrent ainsi dans un système interprétatif marqué par la scientificité et non pas par le mythe.

La chambre de Gilman est le laboratoire dans lequel ce dernier conduit ses recherches. Ses livres de sciences et ses notes constituent les traces matérielles d'un travail conceptuel théorique qui seul transforme cet espace en laboratoire. Certaines particularités de cet espace clos sont pourtant à la base de ses découvertes et de ses expériences : « As time wore along, his absorption in the irregular wall and ceilings of his room increased, for he began to read into the odd angles a mathematical significance which seemed to offer vague clues regarding their purpose » (p. 320). Gilman découvre une forme particulière à la jonction du mur et du plafond : une surface dont les angles ne répondent pas aux lois de la géométrie euclidienne et qui fait office de passage vers d'autres dimensions de notre continuum espace-temps. Les particularités de cet espace singulier, une fois mis en relation avec l'histoire de la vieille Keziah Mason, donnent l'intuition suffisante à Gilman pour mener à bien ses recherches. En effet, les explications que la sorcière aurait donné lors de son procès à propos de certains espaces géométriques et de leurs propriétés magiques, ainsi que les signes retrouvés sur les murs de la prison d'où elle s'est échappée, mènent le jeune chercheur à poser l'hypothèse selon laquelle Keziah aurait découvert comment utiliser les connaissances

mathématiques encore inconnues de la race humaine pour voyager entre les dimensions :

[...] but he knew he wanted to be in the building where some circumstance had more or less suddenly given a mediocre old woman of the seventeenth century an insight into mathematical depths perhaps beyond the utmost modern delving of Planck, Heisenberg, Einstein, and de Sitter. (p. 319-320)

Les explications mathématiques de Gilman, qui semblent impressionner ses confrères de classe et même son professeur, concernent les équations de Riemann, à certaines courbures particulières de l'espace, et aux points théoriques qui pourraient relier notre partie du cosmos à d'autres régions éloignées de notre univers ou même à des régions aussi distantes que les unités cosmiques expérimentales concevables au-delà du continuum espace-temps einsteinien. Toutes ces références se rapportent à la géométrie non-euclidienne (riemannienne) et à la théorie de la relativité. Il est intéressant de noter que, dans l'histoire des sciences, c'est la démarche consistant à admettre la pluralité des mondes géométriques qui fit accepter la géométrie non-euclidienne dans l'institution scientifique :

Une telle idée existe et elle concerne la possibilité d'*accepter deux systèmes de proportions opposés comme simultanément vrais*, en attribuant aux deux mondes géométriques qui leur correspondent la même valeur ontologique, la même réalité; et en conservant la même interprétation sémantique des termes fondamentaux comme *ligne droite, distance, longueur* d'un segment de droite, *congruence*, etc., dans les deux systèmes d'axiomes¹¹.

Cette référence à deux univers géométriques, l'un concernant les surfaces planes bidimensionnelles et l'autre les espaces courbes tridimensionnels (Riemann), implique une conception nouvelle de l'univers où la gravité devient cette courbure de l'espace due aux

¹¹ Michel Biezunski, *La recherche en histoire des sciences*, Paris, Seuil, 1983, p. 261.

grandes masses¹². Ces considérations scientifiques pourraient n'être qu'un arrière-plan mis en place par l'auteur pour donner une certaine crédibilité au récit en contrebalançant l'hypothèse fantastique qui semble vouloir prendre le dessus sur toute considération rationnelle, mais il implique aussi une compréhension des axiomes à la base de la géométrie non-euclidienne et de la théorie de la relativité. La duplicité des univers géométriques se retrouve aussi dans la diégèse qui progresse selon deux modalités référentielles complètement différentes : le monde réel de la ville d'Arkham et ses habitants, d'une part, et l'univers étrange dans lequel évolue Walter Gilman lors de son pseudo-sommeil, d'autre part. Ces deux réalités se recoupent grâce à l'union entre les sciences occultes et les mathématiques, ouvrant dans le monde tangible, matériel, un passage vers les régions inconnues de notre continuum espace-temps :

One afternoon there was a discussion of possible freakish curvatures in space, and of theoretical points of approach or even contact between our part of the cosmos and various other regions as distant as the farthest stars or the transgalactic gulfs themselves — or even as fabulously remote as the tentatively conceivable cosmic units beyond the whole einsteinian space-time continuum. (p. 324)

L'espace du laboratoire (la chambre) est lié à l'intuition de Gilman sur les points de rencontre entre certaines dimensions. Il est aussi le lieu d'application des théories pressenties par le jeune scientifique, puisqu'il devient le passage entre les différents points de l'espace-temps aussi éloignés entre eux que la Terre et une planète située entre Hydra et Argo Novis. Il n'est pas négligeable que le laboratoire soit en fait une chambre, lieu du sommeil, mais où rêve et réalité se confondent à mesure que le récit progresse. Cet espace correspond à la nature onirique des descriptions invraisemblables de l'univers dans lequel le personnage se voit plongé pendant la nuit. Lieu privilégié de recherche et d'expérimentation, la chambre ayant appartenu à Keziah Mason incarne bel et bien l'espace d'un laboratoire très particulier, qui se

¹² Colin Ronan, *Histoire mondiale des sciences*, Paris, Seuil, 1988, p. 651.

retrouve au centre du récit et qui mènera Gilman à sa perte avant d'être lui-même détruit.

En guise de fin...

On peut lire chez Lovecraft une critique des dangers que représentent l'obsession de la recherche scientifique et la propagation de la technologie. Lovecraft considérait la mécanisation comme un effet de la barbarisation de la société et concevait l'humanité comme un point insignifiant dans l'espace et le temps de notre vaste univers; il rejetait l'universalité des lois, des concepts moraux et des émotions qui règnent sur Terre en refusant de les appliquer à ses entités extraterrestres. Les découvertes scientifiques de son époque influencèrent considérablement son écriture, et c'est au cœur d'un compromis entre ses propres convictions et le paradigme einsteinien que Lovecraft érigea une large part de son œuvre. Qu'il s'éloigne de la rhétorique scientifique en multipliant les adjectifs et les adverbes, qu'il déforme ou même trahisse parfois les codes sémiotiques de la pratique scientifique en la mêlant à ceux de la magie et de la sorcellerie, ou qu'il remette souvent en question l'autorité du discours scientifique, il n'en reste pas moins que le récit lovecraftien a réussi à créer une symbiose originale entre la science et ses lois d'un côté, et l'horreur et ses allégories, de l'autre.

BIBLIOGRAPHIE

- BARTHELEMY, Guy et al., *Écrire/Savoir : littérature et connaissance à l'époque moderne*, Saint-Étienne, Éditions Printer, 1996.
- BIEZUNSKI, Michel (dir.), *La recherche en histoire des sciences*, Paris, Seuil, 1983.
- EINSTEIN, Albert et Leopold Infeld, *L'évolution des idées en physique. Des premiers concepts aux théories de la relativité et des quanta*, Paris, Flammarion, 1983.
- HAWKING, Stephen, *Une brève histoire du temps. Du Big-Bang aux trous noirs*, Paris, Flammarion, 1988.
- HOUELLEBECQ, Michel, *H.P. Lovecraft : contre le monde, contre la vie*, Monaco, Le Rocher, coll. « Les infréquentables », 1991.
- JOSHI, S.T., *H.P. Lovecraft : The Decline of the West*, Berkley Heights, Wildside Press, 1990.
- LOVECRAFT, Howard Phillips, « At the Moutains of Madness », *The Annotated H.P. Lovecraft*, edited and with an introduction by S.T. Joshi, New York, Dell Publishing, 1997.
- _____, « The Dreams in the Witch-House », *The Best of H.P. Lovecraft. Bloodcurdling Tales of Horror and the Macabre*, introduction by Robert Bloch, New York, Ballantine Publishing Group, 1985, p. 318-349.
- _____, « The Call of Cthulhu », *The Best of H.P. Lovecraft. Bloodcurdling Tales of Horror and the Macabre*, introduction by Robert Bloch, New York, Ballantine Publishing Group, 1982, p. 72-97.

_____, *Selected Letters 1911-1937*, 5 tomes, edited by August Derleth, Donald Wanderei, and James Turner, Sauk City, Arkham House, 1964-1976.

OAKES, David A, *Science and Destabilization in the Modern American Gothic : Lovecraft, Matheson, and King*, Westport, Greenwood Press, 2000.

RONAN, Colin, *Histoire mondiale des sciences*, Paris, Seuil, 1988.

SALEM, Lionel (dir.), *Le dictionnaire des sciences*, Paris, Hachette, 1990.

Le laboratoire du roman : fictions et représentations de la science dans *Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq

Par Kim DORÉ

La science n'a pas besoin de fiction puisqu'elle l'est déjà.

Henri Laborit, *Dieu ne joue pas aux dés*

Les principes fondateurs de la physique quantique ont profondément bouleversé, dans la seconde moitié du XX^e siècle, notre rapport au monde et à la connaissance. Au-delà de la vague déconstructiviste et de ses adeptes, toutefois, ce n'est pas tant l'existence de la réalité que *notre rapport à elle* que les découvertes de Bohr et Heisenberg, pour ne nommer que ces deux-là, ont remis en question. Pour l'homme de science comme pour le philosophe, il est désormais impossible de poser l'indétermination du monde en dehors de la subjectivité humaine. Le néophyte en déduira qu'il existe peut-être, bien au-delà du microscope, un niveau d'organisation fondamental, *élémentaire*, auquel nous ne pouvons cependant avoir pleinement accès puisque nous y prenons part. Einstein ne pouvait l'admettre : il fut parmi les derniers à considérer la science comme un appareil objectif et soutiendra, jusqu'à sa mort, que « Dieu ne joue pas aux dés ». « Dieu peut-être », renchérit Laborit maintenant que les théories quantiques sont admises, « mais l'homme peut-il faire autre chose que de jouer aux dés?¹ ». Ici repose l'un des principaux enjeux de la pensée contemporaine. Entre l'objet, le sujet et le monde, il n'est dorénavant plus de distinctions fermes; à l'image de la littérature

¹ Henri Laborit, *Dieu ne joue pas aux dés*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1987, p. 76.

moderne et d'une certaine philosophie, la science concentre aujourd'hui ses activités dans la sphère de l'intuition et se voit forcée de revoir les concepts de vérité et de réalité. « La nature n'est pas faite pour nous, et elle n'est pas livrée à notre volonté. [...] Qu'il s'agisse de musique, de peinture, de littérature ou de mœurs, nul modèle ne peut plus prétendre à la légitimité, aucun n'est plus exclusif² ». Est-ce à dire que la science et la littérature participent aujourd'hui d'un questionnement similaire? Le champ de la connaissance serait-il le lieu d'une *nouvelle alliance* entre l'observation scientifique des phénomènes et la production du sens? De plus en plus de théoriciens semblent prêts à l'admettre et ce, de part et d'autre de la frontière qui dissocie encore, dans la plupart de nos infrastructures, les sciences dite « pures » des sciences humaines.

Nous n'épuiserons pas ici la question d'un éventuel mariage des savoirs; il semble toutefois nécessaire de révéler les rapports que le deuxième roman de Houellebecq tisse, dans « l'ambiance de catastrophe conceptuelle produite par les premières découvertes de la physique quantique³ », entre le système de la science et les états sociaux, les structures de la pensée et celles de l'histoire. L'intérêt d'un roman comme *Les particules élémentaires* repose sur la perspective singulière qu'il adopte, perspective qui procède globalement à une mise à distance entre le sujet et le monde qu'il tente de se représenter et parvient, à travers une esthétique de la confrontation, à interroger notre rapport au monde et à l'histoire.

Science et perspectives romanesques

L'œuvre épistémologique de Gaston Bachelard postule clairement la nécessité d'envisager l'histoire des sciences comme une histoire de la pensée : « le développement scientifique n'est pas

² Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, *La nouvelle alliance*, Paris, Gallimard, 1997, p. 391.

³ Michel Houellebecq, *Interventions*, Paris, Flammarion, 1998, p. 35.

simplement un développement historique », écrit-il, « une force unique le parcourt [...], il est une matière d'ordre naturel⁴ ». Aussi l'intérêt de Houellebecq pour la science physique relève-t-il avant tout d'un questionnement d'ordre philosophique. En 1995 déjà, dans un article consacré à la poétique de Jean Cohen⁵, il affirme que la métaphysique matérialiste qui domine principalement nos sociétés occidentales « n'est plus compatible avec les données de la physique du XX^e siècle⁶ ». Devant l'impossibilité d'établir un rapport distinct entre l'objet, le sujet et le monde, le romancier pose d'emblée, dans le prologue des *Particules élémentaires*, la futilité d'une « philosophie dénuée [...] de toute importance pratique, voire d'objet⁷ ». Tout comme la métaphysique matérialiste a jadis balayé les croyances religieuses, les dernières avancées de la physique, soutient l'auteur, compromettent l'ontologie sur laquelle se fonde la pensée contemporaine, sans pour autant faire place à une philosophie neuve; le second roman de Houellebecq se veut le reflet d'un monde où « les questions philosophiques [ont] perdu, dans l'esprit du public, tout référent bien défini » (p. 314) et où « plus personne ne [sait] comment vivre » (p. 120). C'est au cœur de ces bouleversements épistémologiques qu'évoluent les protagonistes du roman. À cheval sur la fin du règne matérialiste et la mutation métaphysique que le narrateur proclame, quelque part entre le royaume perdu et celui qui devra le remplacer, l'auteur des *Particules élémentaires* pose expressément la nécessité d'un « cadre conceptuel nouveau » (p. 224).

⁴ Gaston Bachelard, *L'Histoire des sciences dans l'enseignement* cité par Georges Canguilhem, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1994, p. 175.

⁵ Théoricien de la poésie, Jean Cohen est l'auteur de deux ouvrages : *Structure du langage poétique* (Flammarion/Champs, 1966) et *Le haut langage* (Flammarion, 1979). L'article de Houellebecq, repris dans le recueil *Interventions*, est d'abord paru dans *Les Inrockuptibles*.

⁶ *Op. cit.*, p. 34.

⁷ Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, Paris, J'ai lu, 2000, p. 7. Les références aux *Particules élémentaires* seront dorénavant indiquées par le folio, entre parenthèses, qui suivra la citation.

Dès lors, si l'obscur narrateur du roman parle de nous au passé, c'est que notre époque en est une de transition, mais aussi, comme le souligne Philippe Muray, parce qu'il « fallait ce recul d'une autre espèce échappée à la logique de [la nôtre] pour faire sentir ce que peut avoir de monstrueux l'espèce actuelle [...] sous les discours qui ne cessent de dire le contraire⁸ »; car l'univers que déploie la physique quantique, parce qu'il interroge la frontière entre le sujet et le monde, marque aussi l'avènement d'un nouvel ordre de représentation. Si l'on admet la fin du règne positiviste, force est de reconnaître que l'homme lui-même, à titre de représentation ou d'idéologie, s'avère le fruit d'une contingence ou à tout le moins, pour reprendre les termes de Foucault⁹, qu'il constitue une « invention récente » dans l'histoire de la pensée et de la connaissance. Confronté aux limites de la représentation, à la fin probable de l'homme comme objet de pensée, le philosophe déterminera la littérature comme « mode de l'impossibilité ». La mise à distance de l'épilogue, en ce sens, concède au roman de Houellebecq une valeur référentielle inconcevable en dehors de la fiction; il s'agit, semble-t-il, de créer des instruments de mesure susceptibles de pallier l'impasse de notre rapport au monde. Sur ce point également *Les particules élémentaires* se rapporte au modèle scientifique, plus précisément à l'interprétation de Copenhague.

Produit d'un compromis laborieux et parfois tragique, l'interprétation de Copenhague insiste sur les instruments, les protocoles de mesure. Donnant son plein sens au principe d'incertitude de Heisenberg, elle établit l'acte de connaissance sur de nouvelles bases. [...] le meilleur moyen de progresser est de s'en tenir à une approche positiviste dure, qui peut se résumer ainsi : « Nous nous contentons de réunir des observations, observations humaines, et de les corrélérer par des lois. L'idée de réalité n'est pas scientifique, elle ne nous intéresse pas »¹⁰.

⁸ Philippe Muray, « Et, en tout, apercevoir la fin... », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 24-25.

⁹ Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1999. À plus d'une reprise dans *Les particules élémentaires*, Houellebecq fait appel aux concepts de Foucault. En témoignent notamment les toutes dernières lignes du roman qui reprennent plus ou moins littéralement la fin de *Les Mots et les Choses*.

¹⁰ Michel Houellebecq, *Interventions*, op. cit., p. 34-35. Nous soulignons.

À l'image du chercheur, le romancier entend déployer sa vision du monde dans la mouvance d'une philosophie de l'inexact. Le point de vue narratif de la fin se pose alors comme une perspective unitaire; entre les déboires sexuels de Bruno, l'idéologie *New Age*, une livraison de steak d'autruche au Monoprix et les épanchements sanguinaires des actionnistes viennois, il y a forcément des liens à établir, des liens qui bien souvent nous échappent, mais dont on ne peut cependant dire qu'ils sont purement fortuits puisque l'univers des *Particules élémentaires*, du point de vue de son narrateur, est achevé.

L'écriture de Houellebecq s'affaire ainsi à démontrer qu'au-delà des catégories créées par l'homme, les différentes structures de l'univers demeurent indissociables : « Considérant les événements présents de notre vie, nous oscillons sans cesse entre la croyance au hasard et l'évidence du déterminisme. Pourtant, lorsqu'il s'agit du passé [...], il nous paraît évident que tout s'est déroulé comme tout devait, effectivement, se dérouler » (p. 179). Là où plusieurs ont cru voir les indices d'une esthétique postmoderniste, la discontinuité sur laquelle se fonde *Les Particules élémentaires* force plutôt le lecteur à « participer activement à l'effort d'élaboration d'une construction mentale qui déstabilise sa vision du monde¹¹ » et l'amène à corrélérer par des lois les différents éléments du récit. Il ne s'agit pas d'apposer au texte littéraire un modèle scientifique, encore moins d'opposer la science à la création — l'état actuel des connaissances, du reste, tend à démontrer que l'une et l'autre participent désormais d'un questionnement similaire —, cependant, toute fiction qui se nourrit de la science suggère, en filigrane, qu'il y a quelque chose à comprendre là où tout paraît incompréhensible, tout particulièrement chez Houellebecq dont l'écriture nous confronte bien souvent à une déconcertante absence de liens. Un exemple parmi d'autres :

[...] il contempla le radiateur situé à gauche de son lit. En saison les cannelures se remplissaient d'eau chaude, c'était un mécanisme utile et ingénieux; mais combien de temps la

¹¹ Michel Pierrssens, « L'écrit de la science », *Alliage*, n° 38 (automne 1999), p. 240.

société occidentale pourrait-elle subsister sans une religion quelconque? Enfant, il aimait arroser les plantes du potager [...] (p. 162)

À la lumière des considérations de la science contemporaine, une lecture attentive des *Particules élémentaires* doit partir du précepte selon lequel tout est relation avec tout : « L'univers, la vie, la mort, la douleur, la justice, la liberté, toutes les structures enfin, ne sont ni bonnes ni mauvaises en dehors de l'homme qui les juge. Elles se contentent d'être¹². » Un regard sur les parcours divergents de Bruno et Michel permet de mieux cerner ces enjeux inhérents au roman de Houellebecq et aux sociétés qu'il interroge. La fin de l'homme s'avère, après tout, une occasion propice de réfléchir à son existence.

« Voici le temps du monde fini »¹³

Les particules élémentaires raconte l'existence tumultueuse de deux demi-frères, héros déçus (ou héros de la déchéance) dont les parcours respectifs s'inscrivent grosso modo dans la seconde moitié du XX^e siècle. Bruno est professeur de littérature — entendre : administrateur de « commentaires douteux sur des objets culturels désuets » (p. 202) —, écrivain à ses heures, obsédé sexuel frénétique et frustré. Michel occupe un poste de chercheur en biophysique. Reclus et taciturne, il se sent partout « comme à l'hôtel » (p. 292), témoin silencieux et attentif de la société dans laquelle il évolue, mais incapable d'y participer au-delà de ses sorties ponctuelles au Monoprix. Malgré tout ce qui les dissocie en apparence, Bruno et Michel baignent dans le même *fatum*; ce que Houellebecq nomme « l'univers mental de la séparation » n'est en effet rien de plus que l'expression concrète d'une civilisation où la liberté, l'amour, la mort, ont perdu tout référent défini. Le fait que la science elle-même, autrefois gardienne des certitudes, patauge dorénavant dans l'inconnu, ne marque-t-il pas le comble de

¹² Henri Laborit, *Biologie et structure*, Paris, Gallimard, 1995, p. 89.

¹³ Titre d'un ouvrage d'Albert Jacquard, biologiste et historien de la pensée technique et scientifique, paru aux éditions du Seuil en 1991.

l'apathie moderne? Bien en deçà du désespoir métaphysique, la fin vers laquelle se précipitent les deux protagonistes des *Particules élémentaires* s'élabore dans le cercle noir d'un déterminisme absolu. Michel et Bruno sont les deux faces d'une même médaille que Houellebecq fait miroiter à la lumière de l'évolution historique, mécanisme au sein duquel l'homme n'est, visiblement, rien de plus qu'un rouage usé.

Peu de choses subsistent des ancrages de la civilisation occidentale; la chute des valeurs portées par la religion judéo-chrétienne, « l'atomisation sociale » (p. 155), l'échec des utopies politiques et individuelles (le mouvement hippie, le culte du *New Age* du moi) balisent l'univers mental de la séparation avec lequel les êtres houellebecquiens sont aux prises. Bruno, dans un premier temps, apparaît très tôt comme l'enfant terrible, au sens littéral, d'une société néolibérale qui exacerbe le désir bien au-delà de ses possibilités d'actualisation. Semblable en cela au Raphaël Tisserand d'*Extension du domaine de la lutte*, il expérimente « la sexualité [comme] un système de hiérarchie sociale¹⁴ » au sein duquel la réussite n'est jamais que l'apanage d'une « sphère privée » : « [...] la société érotico-publicitaire où nous vivons s'attache à organiser le désir, à développer le désir dans des proportions inouïes » (p. 161). Marqué par l'esprit soixante-huitard, Bruno n'échappe pas à la rhétorique progressiste qui tend à confondre l'idéologie libérale et les valeurs libertaires. L'ironie de Houellebecq, à ce sujet, ne laisse planer aucun doute : « Lieu du privilégié de liberté sexuelle et d'expression du désir, le Lieu du Changement *devait naturellement, plus que tout autre*, devenir un lieu de dépression et d'amertume » (p. 107. Nous soulignons). Il n'y a, semble-t-il, pas d'issue pour Bruno. Son « anti-destin », pour reprendre les termes de Denis Tillinac, consiste à poursuivre frénétiquement la logique de la frustration qui régent son existence depuis son premier souvenir, celui « d'une humiliation » (p. 38), jusqu'à la mort de Christiane et sa retraite définitive à l'asile. « Ainsi les pigeons becquettent fréquemment le sol lorsqu'ils ne peuvent obtenir la nourriture

¹⁴ Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, J'ai lu, 1997, p. 93.

convoitée, alors même que le sol ne comporte aucun objet comestible. » (p. 178); ainsi Bruno, entièrement soumis au déploiement historique, prend douloureusement part à une fin qu'il ne comprend pas¹⁵.

Michel, au contraire, a une conscience accrue de la mort. Étranger au désir et au corps social, cet être en qui certains ont vu un Meursault futuriste entretient cependant avec la finitude un rapport obligé; c'est à travers le filtre du microscope qu'il observe l'existence humaine et sa fin, au même titre qu'une particule ou un système physique. Pas plus habilité à éprouver l'amour que son demi-frère, s'étonnant de « pouvoir bander, et même éjaculer [...] sans ressentir le moindre plaisir » (p. 198), Michel est d'un positivisme radical qui, peut-on croire, cherche à pallier les incertitudes de la science. Sa vision du monde en acquiert évidemment « quelque chose de mécanique et d'impitoyable » (p. 89). C'est, par exemple, uniquement sur la base d'analogies scientifiques complexes que le physicien parvient à aborder les expériences humaines, comparant la mémoire « à une histoire consistante de Griffiths » (p. 66-67) et la liberté, « au comportement de l'hélium super-fluide » (p. 92). Or, et c'est peut-être ici que Houellebecq incarne le plus puissamment l'esprit de la science contemporaine, il arrive, étrangement, que les considérations pragmatiques de Michel versent dans la contemplation philosophique, voire poétique. Ainsi, devant le corps agonisant d'Annabelle :

Dans un état d'absolu détachement mental, il passait en revue l'enchaînement des circonstances, les étapes du mécanisme qui avait brisé leurs vies. Tout apparaissait définitif, limpide et irrécusable. Tout apparaissait dans l'évidence immobile d'un passé restreint. [...] Un rayon de soleil traversait le drap immaculé et venait illuminer une mèche de ses magnifiques cheveux clairs [...] elle n'avait jamais paru à Michel aussi heureuse. Il est vrai qu'il avait toujours eu tendance à confondre le coma et le bonheur [...]. (p. 282-283)

¹⁵ « Que pouvait-il dire à son fils, quel message avait-il à lui transmettre? Rien. Il n'y avait rien. Il savait que sa vie était finie, mais il ne comprenait pas la fin. Tout restait sombre, douloureux et indistinct. » (p. 250)

C'est précisément parce qu'il ne sent aucune appartenance au monde que Michel parvient à concevoir, ne serait-ce qu'en rêve, « le conflit mental qui structur[e] l'espace » (p. 236) et les êtres. Pas plus que Bruno, pourtant, il ne parviendra à se libérer de l'emprise du déterminisme; son détachement vis-à-vis des hommes remonte à ses premières années¹⁶, pendant lesquelles l'enfant abandonné qu'il était a développé la peur du contact humain (p. 31). De façon semblable, son fantasme d'une éthique universelle (le dessein de l'utopie finale, faut-il le rappeler, est de *restaurer la possibilité pratique des relations humaines* en annihilant la lutte pour la survie) relève davantage d'un contact assidu avec les Rahan, Ragnar le Viking et Pif le chien, que d'une affinité particulière avec Kant (p. 34-35). Derrière le brillant scientifique se trouve ainsi un personnage déchiré, conscient du caractère inéluctable de son existence, mais incapable d'y échapper.

« Macrodéterminisme : c'est le credo de Michel [...] pour qui l'Histoire chemine vers ce point faussement oméga [...] où l'humain saura se recréer. Microdéterminisme : c'est le sort de Bruno, fêtu mobile soumis à l'enchaînement de stimuli [...] »¹⁷. Deux êtres dysfonctionnels, donc, qui participent d'une même dérive; face au déterminisme qui l'absorbe et l'aliène, Bruno choisit de se retirer du monde. Étranger à lui, Michel décide ultimement de s'en imprégner et d'entrer « dans la mer », là où « le ciel, la lumière et l'eau se confondent » (p. 304). La boucle est bouclée, « les faits existent, ils s'enchaînent par des lois » (p. 272) et l'épilogue n'y changera que peu de choses, alors que la fin elle-même, ressort ultime de la *pensée impensable*, se résorbe dans « la sensation plus générale et plus flasque du vieillissement » (p. 121). De ce point de vue, si la science prend en charge l'utopie finale, c'est avant tout parce qu'elle permet de rompre avec certains *a priori* romanesques :

¹⁶ Malgré ses résonances psycho-pop, cette assertion ne se veut pas strictement interprétative; l'insistance de Houellebecq sur l'importance du contact tactile avec la mère et les membres de l'espèce chez, notamment, le rat, le cochon d'Inde et le rhésus macaque [?!] semble autoriser notre lecture. (cf. p. 59)

¹⁷ Denis Tillinac, « Vies parallèles », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 41.

La naïveté feinte du narrateur qui se permet de proférer de grosses banalités de tous les jours nous touche par le miracle de la tournure : un bout de réalité qui nous est expliqué comme si nous étions des enfants ou des Martiens devient, avec toute sa charge de banalité, comme un étonnement et nous émeut en passant. L'évidence surprenante — cet oxymoron n'est-il pas la définition de chaque bon roman qui s'ouvre au réel¹⁸?

S'ouvrir au réel, dans un monde où « le comportement humain est — dans ses grandes lignes comme dans ses détails — aussi rigoureusement déterminé que celui de tout autre système naturel » (p. 92), implique forcément un déplacement de perspective. La science, parce qu'elle encadre les divers éléments du récit et amène le lecteur à considérer, deux fois plutôt qu'une, les relations qu'ils entretiennent, semble participer d'un effort général pour mettre en forme le nouveau cadre conceptuel que le roman proclame et libérer la pensée de sa torpeur; « [...] la fin elle-même n'explique rien. Il faut continuer à penser et à raconter¹⁹ », à *raconter pour être à même de penser* au-delà de cette « zone intermédiaire, mobile et grise » (p. 289) à laquelle sont réduites les perceptions humaines. L'écriture, soutient le narrateur d'*Extension*, « ne soulage guère. Elle retrace, elle délimite. Elle introduit un soupçon de cohérence²⁰ » et permet, dans une certaine mesure, d'échapper au domaine de la règle. Entre le laboratoire scientifique et celui du roman, l'univers houellebecquien de la *lutte* a désormais son *domaine* privilégié : l'écriture.

Science, utopie, langage : une esthétique de la confrontation.

Le conflit qu'échafaude l'univers des *Particules élémentaires*, nous l'avons vu, oppose les structures effectives de l'univers et les représentations informes que nous en avons. En abolissant la finitude, le prologue du roman embrasse l'ambition

¹⁸ Marek Bińczyk, « Sur quelques éléments (particuliers) de l'art romanesque », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 39.

¹⁹ Philippe Muray, « Et, en tout, apercevoir la fin », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 29.

²⁰ Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, *op. cit.*, p. 14.

fondamentale de l'utopie, soit l'idée d'une correspondance parfaite entre l'être et le monde²¹. Ne soyons pas dupe; admettre cette fin en elle-même, ce serait attribuer à notre pensée le pouvoir de se situer à l'extérieur de l'univers pour le dominer du regard. Néanmoins, l'utopie sous-tend une organisation esthétique à laquelle l'écriture de Houellebecq n'est pas étrangère. Entre la genèse du roman et sa structure se tissent, vraisemblablement, des rapports d'homologies, tandis que le langage instaure, dans la matérialité du texte, le conflit mental qui traverse *Les particules élémentaires*. À l'image de l'expérience menée par Michel Djerzinski, le roman de Houellebecq se révèle alors, sur le plan esthétique, comme une « tentative — aux résonances étrangement platoniciennes — de redéfinition d'une algèbre des formes » (p. 297).

La chronologie du roman constitue un premier indice du cadre formel qui jalonne l'univers mental de la séparation. L'histoire, *a priori*, ne se comprend qu'en dehors de la linéarité, additionnant les ellipses et forçant le lecteur à reconstruire, au fil du récit, la logique interne des événements. Il est rarement question, chez Houellebecq, de strictes liaisons causales. C'est autour de la juxtaposition que s'organisent, le plus souvent, les mécanismes de la signification : juxtaposition d'éléments référentiels antinomiques (« Bruno lisait Kafka et se masturbait dans l'autorail » — p. 67), de niveaux de langage (« C'était bizarre, quand même. Le printemps, la chaleur, toutes ces petites nanas excitantes; et moi qui lisais : Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille » — p. 193), de propositions étrangères (« cette cicatrice avait traversé les années. Où se trouvait la vérité? » — p. 23), mais aussi, de façon plus générale, juxtaposition des espaces imaginaire et narratif; « Au milieu de l'espace, espace humain, nous effectuons des mesures; par ces mesures nous créons l'espace, l'espace entre nos instruments » (p. 302). Ces catégories que l'homme crée dans son environnement, Houellebecq tente de les résorber au sein d'une esthétique qui échappe au sens commun. Son instrument de mesure,

²¹ À ce sujet, voir l'ouvrage de Raymond Trousson, *Voyage au pays de nulle part. Histoire littéraire de l'utopie*, Bruxelles, Presses de l'Université de Bruxelles, 1975.

c'est le langage à partir duquel il tente d'instituer un nouvel ordre de représentation. La métaphore scientifique, elle-même déstabilisante étant donné son hermétisme, en dit beaucoup sur l'organisation du roman : « à partir d'un sous-ensemble de mesures, on peut définir une *histoire*²² [...] dont on ne peut cependant pas dire qu'elle soit *vraie*. Elle peut simplement être soutenue sans contradiction » (p. 66). Inutile de connaître, dans ce cas-ci, la théorie des histoires consistantes de Griffiths pour voir en quoi la science implique un changement de paradigme. Si chaque détail saugrenu prend son importance dans la perspective globale du récit, c'est que la *vérité* du roman, le lecteur l'aura compris, réside d'abord dans son organisation particulière qui permet d'interroger, via l'esthétique de la confrontation, les concepts d'histoire et de réalité.

Entre les mots et les objets qu'ils désignent, le langage lui-même semble se perdre dans l'univers mental de la séparation : « La parole traverse élastiquement l'espace, l'espace entre les peaux » (p. 113), ne parvenant que très rarement à remplir sa fonction initiale, soit d'établir une véritable communication entre les hommes. Qu'en est-il de la littérature? Rappelons que pour Bruno, elle n'est guère plus qu'une « activité de substitution » (p. 178). Lorsqu'il participe à un atelier d'écriture au Lieu du Changement, c'est dans l'unique espoir d'y trouver une « nana potable » (p. 110), tandis que Kafka, Chateaubriand et Rousseau se voient d'entrée de jeu associés à la masturbation ou peut-être, par extension, à la solitude. En ce qui concerne Philippe Sollers, symbole évoquant des milieux littéraires, il peut bien « publier des poèmes à la con dans une revue merdique » puisque de toute façon, « les minettes, visiblement, préf[èrent] les chanteurs [!] » (p. 185). Âprement ironique, Houellebecq ne condamne cependant pas la totalité des productions littéraires. Ce qu'il paraît reprocher à une certaine littérature s'inscrit, en fait, dans la proposition générale des

²² Les termes en italiques (« histoire », « réalité », « liberté », parmi tant d'autres...), nous le comprenons à la lecture de l'épilogue, correspondent à des réalités qui ne font plus sens pour le narrateur utopique du roman. Du coup, l'auteur remet en cause le sens de ces concepts aujourd'hui.

Particules élémentaires; à titre de système de représentation, le langage conventionnel ne peut formuler clairement la réalité insondable dans laquelle il baigne. Semblable à la règle brisée que Michel s'acharne à réparer bien après que l'objet, déformé par les couches successives de ruban, ne « rempli[sse] plus sa fonction de règle » (p. 163), les mots, dépossédés de leur fonction, plongent à leur tour dans l'indétermination et « se mett[ent] à pourrir et à puer » (p. 113). En confrontant, au sein d'une même proposition narrative, des éléments de formes ou de contenu *a priori* éloignés, Houellebecq restitue au langage littéraire le pouvoir de surprendre et d'interpeller le lecteur. Il en va de même en ce qui concerne ce que d'aucuns ont perçu comme de la pornographie gratuite ou exhibitionniste; c'est parce qu'elles surgissent au cœur d'un constat sinistre, sérieux, que les partouzes ratées et les fellations grotesques dissonent dans le roman de Houellebecq. Comme le souligne Nicolas Savary, « ce ne sont pas ces excès de langage [...] qui dérangent dans *Les Particules*, c'est [...] leur incongruité, parce qu'ils tombent toujours comme un cheveu sur la soupe, [...] au milieu d'une phrase qui ne laissait pas présager une telle irruption²³ ». La confrontation, le contrecoup ne sont-ils pas le point de départ de toute remise en question?

Bien que l'univers, tel qu'il s'offre à notre subjectivité, se révèle irréprésentable, il n'en demeure pas moins hautement réel : « les faits existent » (p. 272), « [l]e monde [a] ses lois » (p. 279) et la douleur qu'éprouvent Bruno, Christiane ou Annabelle n'est jamais abstraite. De la suite d'événements qui a, de manière visiblement empirique, balisé leur déplorable existence, les personnages du roman ne conservent toutefois que les marques : « je ne comprends pas comment les choses ont pu merder à ce point » (p. 237) dira l'une, « quelque chose s'est mal passé, je ne comprends pas quoi » (p. 149) dira l'autre, réitérant, du coup, l'impossibilité de penser leur propre histoire. Est-il seulement possible d'organiser le réel de façon cohérente? À défaut de saisir la réalité dans son ensemble, sommes-nous condamnés à la subir?

²³ Nicolas Savary, « Houellebecq, le désir, le destin », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 64.

Confronté à ces questions, celui qui aspire à la vérité se retrouve dans une position pour le moins inconfortable. L'écrivain, par contre, peut tirer profit de ce malaise. Chez Houellebecq, la contradiction sert apparemment une forme de dialectique :

[...] l'utilisation fine et partiellement contradictoire du langage permet de dépasser ses limitations. Le principe de complémentarité introduit par Bohr est une sorte de *gestion fine* de la contradiction : des points de vue complémentaires sont introduits sur le monde; chacun d'eux, pris isolément, est faux. Leur présence conjointe crée une situation nouvelle, inconfortable pour la raison; mais c'est uniquement à travers ce malaise conceptuel que nous pouvons accéder à une représentation correcte du monde. [...] La poésie brise la chaîne des causes. [...] Elle est l'absurdité rendue créatrice; créatrice d'un sens autre, étrange mais immédiat, illimité, émotionnel²⁴.

Illimité, émotionnel. Ces deux mots, qui forment le titre de la troisième partie des *Particules élémentaires*, suggèrent qu'il existe une forme d'affranchissement à l'univers mental de la séparation; entre l'onde et la particule, l'individu et l'histoire, le clinique et le pathétique, la fiction et la théorie, la quête du réel se joue manifestement dans un espace de l'entre-deux, « inconfortable pour la raison », assurément, mais surtout porteur « d'un sens autre ». Illimité? Là où l'enquête scientifique échoue, là où la fiction et l'utopie échouent, la tension qu'entretient Houellebecq entre ces perspectives tronquées dévoile explicitement l'impasse de la pensée et tente ainsi de s'en dégager. Émotionnel? *Les particules élémentaires* guide le lecteur vers un désastre et s'efforce, à défaut de pouvoir y remédier, de le maintenir éveillé en arborant, parmi les fausses représentations du monde, l'inquiétante illusion du moi : « Nous n'échapperons pas à une redéfinition des conditions de la connaissance, de la notion même de réalité; il faudrait dès maintenant en prendre conscience *sur un plan affectif*²⁵. » Par le biais de l'intersubjectivité, le roman de Houellebecq se fait le laboratoire d'une expérience d'ordre esthétique, mais qui trouve

²⁴ Michel Houellebecq, *Interventions, op.cit.*, p. 36

²⁵ Michel Houellebecq, « Entretien avec Jean-Yves Jouannais et Christophe Duchatelet », *Art Press*, n° 199 (février 1995). Nous soulignons.

son fondement dans la science. Le point de vue narratif de la fin, nous l'avons vu, permet d'articuler différentes expériences du temps — des instants, des « moments étranges » (titre de la seconde partie des *Particules élémentaires*) — pour les transformer dans le roman en une durée cohérente, une perspective globale. Au-delà de la fin amenée par la science, de celle de l'histoire telle qu'elle se présente dans l'écriture de Houellebecq, certaines particularités de la narration renvoient ainsi au modèle scientifique.

À ce sujet, l'analogie qu'établit Norbert Elmalih²⁶ entre le système de l'utopie et l'hypothèse (scientifique) s'avère particulièrement éloquente : on pose une hypothèse dans le dessein d'élaborer une construction qui est censée être image, figuration ou préfiguration du réel. Évidemment, là où l'activité scientifique espère un résultat, le roman utopique cherche à doter l'histoire d'une instance narrative équivoque, à exploiter, pour ainsi dire, le territoire de l'expérience. Dans un cas comme dans l'autre, pourtant, il s'agit de prendre le parti d'une réalité finie pour mieux rendre compte de la dynamique complexe qu'elle sous-tend, de ses causes et de ses conséquences. À travers le modèle de la science, Houellebecq parvient à manipuler le langage de manière à constituer une narration vraisemblable, l'illusion d'une *preuve*; d'autant plus que l'utopie elle-même, dans *Les Particules élémentaires*, se pose d'abord comme un accessoire. Que s'agit-il de prouver? Rien de précis, sommes-nous tentés de répondre au terme de cette analyse, sinon le fait qu'on ne pourra jamais décrire ni formuler le devenir et que pourtant, nous n'y échapperons pas...

« La construction d'une cohérence entre ce que nous vivons et ce que nous sommes capables de penser est une tâche ouverte » qui, plutôt que d'opposer le savoir et l'expérience, l'être et le monde, ouvre à ce qui les déborde²⁷. Ce constat de la science

²⁶ Norbert Elmalih, « Utopie et discours : stratégies », dans *Discours et utopie : stratégies. Littérature, philosophe, architecture. Actes du colloque du Centre de Recherches sur le Discours et le Texte* (Nancy, 1-4 mai 1986), p. 14.

²⁷ Isabelle Stengers et Ilya Prigogine, *Entre le temps et l'éternité*, Paris, Flammarion, 1992, p. 194.

contemporaine, Houellebecq n'hésite pas à l'intégrer à l'œuvre de fiction, non pas dans l'optique d'une connaissance absolue, mais plutôt dans celle d'un renouvellement des mesures d'appréhension du monde; *Les particules élémentaires*, par le biais d'une intersubjectivité que seule la fiction admet, s'efforce d'articuler la multiplicité des regards que la nouvelle réalité exige. Dans la société sans religion qui a vu naître Michel et Bruno, rationalisme et individualisme ont remplacé ces dieux qui, jadis, au « royaume perdu » peut-être, attribuaient une fonction aux êtres et aux choses. Reflet d'une civilisation peu à peu vidée de son humanité, dépourvue d'assises et de repères philosophiques, *Les particules élémentaires* se contente dans un premier temps d'amonceler les faits; un suicide, une visite au supermarché, une conversation de caravane. Entremêlés aux théories scientifiques et à l'histoire, ces moments étranges acquièrent, dans la perspective globalisante de l'utopie, une nouvelle charge sémantique, une nouvelle charge *sensible* potentiellement délivrée, par la fiction, de l'empirisme et de l'interminable vécu. L'homme, a dit Einstein, a besoin de « se former, de quelque manière que ce soit, mais selon sa propre logique, une image du monde simple et claire » et s'efforce ainsi de déjouer « les limites trop restreintes de l'expérience tourbillonnante et subjective²⁸ ». La logique de Houellebecq consiste à exalter les contradictions de notre rapport au monde pour en prescrire le dépassement. *Les particules élémentaires* éprouve ainsi le paradoxe de la science contemporaine, à la fois témoin et protagoniste des réalités qu'elle tente de représenter. Certes, les résultats de l'expérience n'ont rien de réjouissants et les solutions, si solutions il y a, appartiennent au laboratoire du roman. Un sentiment demeure, cependant : la fin radicale que proclame le roman de Houellebecq renvoie ultimement à des réalités qui ne nous sont pas étrangères; il s'agit, en définitive, de prendre conscience de l'ampleur des ravages dissimulés sous la rhétorique progressiste qui persiste à dire que tout va bien. « Aucune puissance n'est capable de tenir face à l'évidence de la certitude rationnelle. [...] C'est une

²⁸ Albert Einstein, *Comment je vois le monde*, Paris, Flammarion, 1979, p. 151.

chose dont il faudra se souvenir lorsqu'on voudra porter un jugement d'ensemble sur la civilisation occidentale » (p. 270).

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRIEU, Bernard, *Les cultes du corps. Éthique et sciences*, Paris, L'Harmattan, coll. « Santé, sociétés et cultures », 1994.
- BACHELARD, Gaston, « L'idée du progrès et l'intuition du temps discontinu », chap. in *L'intuition de l'instant*, rééd., p. 57-75. Paris, Stock, 1992.
- BIENCZYK, Marek, « Sur quelques éléments (particuliers) de l'art romanesque », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 33-38.
- CANGUILHEM, Georges, *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, coll. « Problèmes et Controverses », 1994.
- CHALIER, Catherine, *Pour une morale au-delà du savoir. Kant et Lévinas*, Paris, Albin Michel, coll. « Idées », 1998.
- DAHAN, Laurence, « Les phénomènes d'interdiscursivité entre science et littérature », *Revue canadienne de littérature comparée*, vol XV (automne-hiver 1991), p. 89-112.
- EINSTEIN, Albert, *Comment je vois le monde*, Paris, Flammarion, 1979.
- ELMALIH, Norbert « Utopie et discours : stratégies », dans *Discours et utopie : stratégies. Littérature, philosophie, architecture. Actes du colloque du Centre de Recherches sur le Discours et le Texte* (Nancy, 1-4 mai 1986)
- FOUCAULT, Michel, *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1999 [1966].

- GUITTON, Jean, Grichka Bogdanov et Igor Bogdanov, *Dieu et la science*, Paris, Grasset, 1991.
- HUELLEBECQ, Michel, *Les particules élémentaires*, Paris, J'ai lu, coll. « Nouvelle génération », 2000.
- _____, *Interventions*, Paris, Flammarion, 1998.
- _____, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, J'ai lu, coll. « Nouvelle génération », 1997.
- _____, « Entretien avec Jean-Yves Jouannais et Christophe Duchatelet », *Art Press*, n° 199 (février 1995).
- JACQUARD, Albert, *Voici le temps du monde fini*, Paris, Seuil, 1991.
- LABORIT, Henri, *Biologie et structure*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1995 [1968].
- _____, *Dieu ne joue pas aux dés*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1987.
- LÉVY-LEBLOND, Jean-Marc, *La pierre de touche. La science à l'épreuve*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1996.
- MURAY, Philippe, « Et, en tout, apercevoir la fin... », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 23-32.
- NOGUEZ, Dominique, « Le style de Michel Houellebecq », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 17-22, n° 19 (août 1999), p. 121-134 et n° 20 (octobre 1999), p. 128-138.
- PIERSSENS, Michel, « L'écrit de la science », *Alliage*, n° 38 (automne 1999), p. 238-242.

PRIGOGINE, Ilya et Isabelle Stengers, *La nouvelle alliance*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1997.

_____, *Entre le temps et l'éternité*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1992.

RICŒUR, Paul, *Temps et Récit t. 2. La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, 1984.

SAVARY, Nicolas, « Houellebecq, le désir, le destin », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 62-72.

TILLINAC, Denis, « Vies parallèles », *L'Atelier du Roman*, n° 18 (juin 1999), p. 40-42.

TROUSSON, Raymond, *Voyage au pays de nulle part. Histoire littéraire de l'utopie*, Bruxelles, Presses de l'Université de Bruxelles, 1975.

**Éthique et savoir :
la science en crise**

Considérations sur *Les racines du mal* de Maurice G. Dantec

Par Daniel LAFOREST

Au départ, l'objectif de ce texte était de dégager une analyse du roman de Maurice G. Dantec, *Les racines du mal*, en regard de la science et de ses représentations. Nous avons choisi de nous concentrer sur les rapports qu'on peut retrouver dans le roman entre science, laboratoire, corps, meurtre gratuit, mysticisme chrétien et nature du mal... C'était beaucoup, mais nous ne pouvions faire autrement face à un roman aussi foisonnant. Toutefois, une telle prolifération thématique exigeait un sens, ou plus précisément une direction dans laquelle pourrait s'engager le lecteur. C'est en fait à travers la nature du roman policier dit *noir*, le polar, que se développe notre analyse du récit de Dantec. Le point de départ réside dans le questionnement suivant : quelle est la conception du mal dans le roman et en quoi celle-ci peut-elle intéresser la science? Ceci conduira à Deleuze et Guattari, à la représentation trompeuse de l'intelligence artificielle dans le récit et finalement à une interprétation gnostique de l'ensemble.

Mise en situation — où l'on renonce presque à résumer le roman.

Les racines du mal est un roman qui se résume difficilement (si tant est qu'on puisse effectivement résumer un roman avec aisance et pertinence). Quatre parties distinctes, la première focalisant sur un personnage qu'on délaisse par la suite, un *serial killer* sérieusement atteint, aliéné par une inquiétante psychose qui lui fait percevoir un complot extra-terrestre et nazi (!) visant à instaurer le règne du mal absolu sur la planète. Un programme passablement chargé. Plusieurs épisodes dans la

narration s'avèrent, dès le départ, très descriptifs en ce qui touche les divers meurtres et atrocités commis par ce dénommé Andreas Schaltzmann, grand consommateur de chats attendris au robot culinaire. En fait, le titre de cette première partie est « Le dernier homme », ce qui a l'heur de rendre les choses plus significatives lorsqu'on s'y attarde rétrospectivement, c'est-à-dire au terme de notre lecture du roman. Nous y reviendrons.

Par la suite que retrouve-t-on? Un personnage principal qu'en d'autres endroits on appellerait héros, un *je* qui nous dit se nommer Arthur Darquandier, une instance narrative curieusement modélisée en fait. Il est officiellement cogniticien, ce qui ferait de lui un psychologue, mais il s'intéresse bien davantage à la physique quantique, à la théorie du chaos et à l'intelligence artificielle qu'à la psychologie comme telle. Dark (c'est le surnom dont on l'affuble) construit par ses interventions un récit auquel il convie explicitement le lecteur, souhaitant manifestement une participation affective (« [...] il faut que je vous parle un instant des fractales de monsieur Mandelbrot [...] »; « Bien, maintenant, si vous voulez avoir une idée de ce qu'est une neuromatrice, vous allez essayer d'imaginer [...] » (p. 269); « Suis-je vraiment obligé de vous dire que [...] » — p. 297). Si on évite le terme de héros, c'est en partie à cause de ce mode narratif *invitant*, qui tend en tout premier lieu à amoindrir la barrière entre les événements fictifs et la réalité, faisant de Darquandier une figure médiane, ou plus précisément *moyenne*. Un passeur. Il s'agit d'un entre-deux, entre la fiction et nous, mais aussi entre le bien et le mal, se débattant dans un flou moral qui recouvre le roman et menace dangereusement de s'étendre à nous.

Darquandier s'associe à une équipe de deux chercheurs, des neuropsychiatres. Il s'agit du docteur Stefan Gombrowicz, figure paisible du mentor, et de la jeune étudiante surdouée Svetlana Terehovna, beauté glaciale issue d'un autre monde, celui du bloc

¹ Maurice G. Dantec, *Les racines du mal*, Paris, Gallimard, 1995, p. 251. Les références aux *Racines du mal* seront dorénavant indiquées par le folio, entre parenthèses, qui suivra les citations.

de l'Est avant l'effondrement. La deuxième partie du roman s'amorce ainsi, traçant trois figures peu communes du scientifique; trois figures dont le trait commun est d'offrir une perméabilité inattendue des champs de la pratique, s'orientant même vers l'injection délibérée d'imagination dans l'esprit empirique. Svetlana est « pragmatique et imaginative, elle mêle sans complexe ses connaissances en hypnose avec les pratiques psychiatriques » (p. 135), Gombrowicz est pour sa part « [...] ce qui se fait de mieux en matière de scientifique, alliant rigueur et imagination, objectivité et ouverture [...] » (p. 132). Ils doivent tous trois étudier le cas d'Andreas Schaltzmann, arrêté et détenu pour ses meurtres. Mais Schaltzmann clame ne pas les avoir tous commis. Ce sont ces informations désordonnées (parfois transmises dans l'amas sémantique incertain de crises mystiques) qui précipiteront Darquandier au cœur d'une enquête impossible composant les deux dernières parties du roman. C'est à ce moment que l'observation scientifique devient aussi méthode policière, et même poursuite, alors que Darquandier est séparé de ses collègues. On lui refuse, à vrai dire, de poursuivre ses recherches avec Gombrowicz et Svetlana car les méthodes qu'il emploie sont trop frondeuses. Il se voit rejeté par l'institution scientifique parce que trop marginal, trop instable. Ses recherches ultérieures, il les poursuit seul, en authentique paria. On découvre alors les agissements d'une « famille » de tueurs rivalisant d'imagination quant aux méthodes qu'ils choisissent. Cette enquête, n'ayant rien d'officiel pour les autorités, présente plutôt la course solitaire d'un personnage qui se mire dans un ordinateur surpuissant qui deviendra peu à peu son double : la neuromatrice. Darquandier a tout contre lui; l'invraisemblance de ses présupposés comme l'approximation de ses techniques d'enquête. Au fil de la narration s'illustrent ses découvertes, et celles-ci sont autant d'arrêts déstabilisants sur un parcours risquant à tout moment de se fondre dans le chaos. Comme recoupant la troublante supplique de Deleuze et Guattari² au terme de leur ouvrage *Qu'est-ce que la philosophie?*, la quête de

² Dantec les a manifestement lus (et relus, et relus...). Il les remercie d'ailleurs au début du roman « pour l'ensemble de leur travaux ».

Darquandier semble n'être constituée que d'efforts fébriles pour maintenir la tête hors de l'eau :

Nous demandons seulement un peu d'ordre pour nous protéger du chaos. Rien n'est plus douloureux, plus angoissant qu'une pensée qui s'échappe à elle-même, des idées qui fuient, qui disparaissent à peine ébauchées, déjà rongées par l'oubli ou précipitées dans d'autres que nous ne maîtrisons pas davantage³.

Récupération esthétique — où l'on se hisse à la paralittérature pour ne pas sombrer dans le récit.

À bien y penser, pourtant, nous sommes en terrain connu. Le procédé narratif déployé dans le roman est celui, proprement institutionnalisé, du *polar*, dont l'origine se situe du côté de la littérature policière américaine⁴. Les histoires littéraires, toujours très elliptiques, parlent alors de *roman noir*, qu'elles ne manquent pas d'associer au cinéma policier hérité de l'expressionnisme allemand. Dès lors, les clichés sont faciles à évoquer : le privé paumé, l'alcool, la pluie, la femme fatale, le crime sordide, l'atmosphère à *contre-jour*, etc. On retiendra ici que cette littérature fut en grande partie celle de l'égarement de l'homme moderne urbanisé. C'est une littérature qu'on associe à un passage, dans le temps comme dans l'espace : celui vers une urbanisation étonnamment rapide, en écho à une industrialisation tout aussi rapide. Le roman noir (qu'on pense à Spillane, Chandler ou Hammett) aura été pour une large part l'agrégat esthétique de tensions bien réelles, étouffantes, qui eurent tout à voir avec la transition d'une Amérique rurale à une Amérique urbaine, plus pointilliste dans ses représentations, plus révélatrices de sa violence

³ Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie?*, Paris, Minuit, 1991, p. 189.

⁴ La corrélation se dévoile presque d'elle-même lorsqu'on sait à quel point Dantec affirme sa fascination d'homme de lettres pour le « Tout » américain : une « civilisation en devenir » qu'il oppose à son Europe natale, perçue comme un « navire en plein naufrage ». (Les citations sont extraites du *Théâtre des opérations*, Paris, Gallimard, 1999, p. 53 et p. 59).

interne aussi. L'anonymat du citoyen, son aliénation dans un espace bruyant, mouvant, en pleine expansion; la violence plus visible, aléatoire, tels furent en gros les éléments dont l'impressionnante fermentation imaginaire put donner lieu à la naissance du roman *hard-boiled*, comme on l'appelle encore aujourd'hui aux États-Unis. Le polar, bien sûr, est le terme français qui s'y réfère⁵.

Le parcours sociolittéraire quelque peu cursif qui précède permet d'établir des concordances entre le roman de Dantec et ce genre important dans la littérature américaine. Si nous abordons le polar comme un genre où s'amoncellent des tensions de toutes sortes, un système fictionnel en équilibre excessivement instable, il faut bien reconnaître que ces tiraillements se condensent dans le personnage principal produit par cette littérature. Homme triste car privé de la satisfaction de ses désirs dans un monde livré justement au déchaînement de ceux-ci, le personnage/enquêteur du polar est le paragon de l'être *moyen* qu'incarne chez Dantec le personnage de Darquandier. Il n'est pas une incarnation morale, sans pour autant en être une antithèse; sa marginalité le place dans une position précaire. Il est *transparence*, nous amenant par sa quête (bien plus que par son enquête) à voir froidement la noirceur des comportements humains les plus abjects, tout en laissant perpétuellement miroiter la possibilité qu'il puisse y sombrer lui-même.

Ainsi dans sa narration le polar en arrive-t-il très souvent à faire intervenir le lecteur, c'est-à-dire qu'il modélise ses interventions de manière à inclure ce dernier, par maints clins d'œil entendus ou apartés directs, au sein du monde damné par le crime. Cette stratégie narrative, malheureusement banalisée par une utilisation excessive en littérature populaire (les *pulps* surtout), vise à l'origine un autre but que le simple racolage. C'est à vrai dire tout un travail de contamination qui s'y développe, une contamination du réel non pas simplement par la fiction mais par les implications morales de celle-ci. On tend ni plus ni moins à faire du lecteur un

⁵ *Les racines du mal* a été originellement publié dans la collection « La Noire » de Gallimard.

juge des événements relatés, à le projeter au sein de dilemmes moraux, ou plus spécifiquement au sein d'un univers dénué de toute morale. Protagoniste et lecteur sont deux frères participant d'un même monde en perdition. Les polars les plus efficaces convient le lecteur à la vivisection de ses propres conceptions éthiques, ou plus généralement humaines, par la culpabilité proportionnellement induite au cœur de son plaisir de lecture. Avec *Les racines du mal* de Maurice Dantec, on s'approche dangereusement du point d'impact de *La chute* amorcée par Camus. La récupération d'un modèle esthétique fait sens ici. Dantec organise sur les bases canoniques du polar un univers où peuvent se déployer certaines des facettes les plus répugnantes du crime (post)moderne : le meurtre aléatoire d'abord, avec Schaltzmann dans la première partie du roman, puis le meurtre systématisé par la famille, jusqu'à la torture et la mise à mort théâtrale devenues les bases d'une forme de secte matérialiste et dionysiaque. « Le meurtre en série c'est, quoi qu'on en dise, le loisir absolu. Satisfaction immédiate et répétitive des désirs les plus élémentaires. Sexe-destruction » (p. 535).

Le roman policier s'organise autour d'un axe immuable qu'on pourrait déterminer comme une volonté de *reconstruction* du sens. Un crime a eu lieu, des dommages physiques et moraux ont été subis, très souvent un meurtre a été perpétré. Une part d'incompréhensible traverse le monde connu (une femme n'a pu être attaquée dans une chambre sans issues!) et peut déstabiliser nos repères balisés par le couple que forment la logique et la morale. Mais il y a pire. Si le monde connu n'était mis en péril que dans son fonctionnement usuel, la littérature fantastique pourrait alors s'accommoder de tout cela. La rupture du sens opérée par le crime dans le roman policier instille au vrai des fêlures qui courent infiniment plus en profondeur. C'est une part de l'humain qui est menacée. Dans *Le récit impossible*⁶, Uri Eisenzweig voit le déploiement d'une entreprise perdue d'avance, qui est le récit de quelque chose dont l'existence ne peut être offerte au langage, ni en bout de ligne appréhendée réellement par la pensée. Le mal absolu

⁶ Uri Eisenzweig, *Le récit impossible*, Paris, Christian Bourgeois éditeur, 1986.

en quelque sorte, dont le crime n'est qu'un avatar déjà édulcoré par sa codification sociale. En ce sens un récit policier poussé à son point de rupture serait aussi *dévoilement*. Par l'élimination des strates successives de rationalité (explications circonstanciées, lieu et conditions du crime, motifs réels ou psychologiques), on en arriverait à la nudité du mal ayant nourri le crime, au dévoilement d'un point trouble qui égare la pensée et brûle le regard. La *résolution de l'intrigue* qu'on nous donne plus classiquement offre à l'arrivée l'image d'un édifice grossier et bancal : la « vérité ».

Rarement le roman policier arrive à dire ce qui sommeille en son centre et rarement, en fait, s'y essaie-t-il. Pourtant, cette abjection est ce qui justifie son existence. Dantec pour sa part envisage la notion de vérité en toute connaissance de cause. C'est pour lui « l'organisation systémique des illusions qui nous protègent du néant⁷ ». Le problème, dit-il, n'est pas tant d'arriver à trouver le langage pour nommer l'innommable, mais d'en pointer l'existence au sein du récit par le biais de sa constitution en système. La lecture proposée s'opère alors en cercles concentriques, sans cesse plus rapprochés d'un centre inaccessible⁸. Donner au mal l'image d'un système toujours offert au parcours de la pensée; voilà ce que suggère Dantec dans *Les racines du mal*. Mentionnons d'ailleurs que Deleuze et Guattari, séparant l'expérience humaine en trois axes de pensée, associent la science à une production de fonctions opérant justement à l'intérieur d'un système de référence. La perversion est rusée. Le travail du scientifique/enquêteur chez Dantec devient celui d'un dévoilement du mal, opérant à l'intérieur d'un système qui est le mal lui-même. Dans la quatrième partie du récit, Darquandier en prend conscience : « Cela ne pouvait faire aucun doute, d'une certaine manière je me mettais à leur ressembler » (p. 601). Les « racines » que le roman adjoint ainsi au mal ne pointeront pas à sa source possible, mais bien à sa

⁷ Maurice G. Dantec, *Mille ans à inventer*, discours prononcé au festival Science Frontière, à Cavaillon, le 29 janvier 2000, reproduit dans *Le Magazine littéraire*, n° 392 (novembre 2000).

⁸ Cette inaccessibilité est sans doute parente de la déception qui peut envahir le lecteur au terme des *Racines du mal*.

propension à se démultiplier selon le concept deleuzien de rhizome. C'est ce qui peut surprendre à la lecture du roman : le mal s'y développe sous nos yeux dans l'enchaînement des actions humaines, jusqu'à présenter l'allure d'un bloc aux infinies ratiocinations internes, une actualisation du chaos, effroyablement *observable*.

Si « le monde est égal à la somme des connaissances qu'on a sur lui⁹ », pour reprendre l'expression exagérément positiviste du scientifique déprimé chez Michel Houellebecq dans *Les particules élémentaires*, le monde déployé dans *Les racines du mal* est alors bien au-delà de ce que la connaissance humaine peut produire. Construire un roman deleuzien (relativiste, car substituant le chaos à l'absolu) sur les bases essentiellement positivistes et rationnelles du récit policier classique, et même *hard-boiled*, serait donc le projet à l'origine du roman de Dantec. Que devient le dévoilement de la vérité dans un tel contexte? Peut-il simplement être celui d'une culpabilité aisément identifiable, isolée ou plutôt incarnée en un individu qu'on châtierait, qu'on écarterait aussitôt de la marche du monde? Avant même Foucault et Hitchcock, le catholique obsessionnel, savait bien que tout ceci n'est qu'entreprise de sublimation sociale du mal, et particulièrement de la culpabilité¹⁰. Contentons-nous pour notre part d'émettre une hypothèse quant au roman de Dantec. Dans l'univers où il nous convie, le mal peut être l'objet de la connaissance, mais cette même connaissance ne peut exister en elle-même. Elle implique aussi le sujet qui y tend dans un entrelacement qui est celui de l'observateur donnant sens à son objet et inversement, de l'objet donnant sens à son observateur par la connaissance que celui-ci en retire. De cet amalgame ressort une constatation à l'effet brutal : tendre vers la connaissance du mal, c'est aussi y participer.

⁹ Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998, p. 336.

¹⁰ Voir à cet effet l'ouvrage, devenu référence, que lui consacrent Chabrol et Rohmer en 1957.

**Avant le dévoilement du sens, le déploiement de la connaissance
— où il est enfin sérieusement question de science.**

La science, depuis son institutionnalisation au XIX^e siècle, et particulièrement son orientation positiviste, est très généralement acceptée ainsi :

Observation, déduction et prévision

Qu'est-ce qu'on observe? **Les phénomènes**

Qu'est-ce qu'on déduit? **La nature** des phénomènes, c'est-à-dire la récurrence qui les arrache à la singularité et permet de les associer à un système.

Qu'est-ce qu'on prévoit? **L'occurrence** des phénomènes dans l'espace et le temps.

Dans le roman de Dantec, le mal est principalement, comme nous l'avons vu, l'objet de l'observation scientifique plutôt que de considérations morales. Se cristallisant en phénomènes, presque toujours des meurtres, le mal peut être observé dans sa récurrence. Des déductions peuvent être tentées et des prévisions avancées. C'est la méthode scientifique qui s'applique à la recherche d'un schéma, d'un ordre sous-jacent aux manifestations apparemment chaotiques du mal. Le roman dit aussi que le mal peut devenir l'objet du processus scientifique mais que ses ramifications et la complexité de ses manifestations ne peuvent être appréhendées par le cerveau humain, du moins pas dans son état actuel. Au milieu du récit, Darquandier se sépare de ses collègues et s'engage sur une voie qui le mènera à la découverte de la secte millénariste responsable de la majorité des meurtres. Cette scission, source d'autonomie, coïncide avec la mise en place d'une figure toute particulière du laboratoire dans le roman. Un laboratoire mobile et pensant : un personnage/laboratoire.

Le laboratoire est cet espace qui permet au scientifique de s'isoler des aléas du monde naturel afin d'en isoler aussi l'observation de phénomènes prédéterminés. Le laboratoire opère

ainsi une simulation des phénomènes naturels, apparentée dans ses buts à la reconstruction du réel de l'enquête policière. Ce qui fait office de laboratoire dans le roman est au départ un ordinateur auquel on a par la suite ajouté Dieu sait quel perfectionnement afin d'y simuler la pensée humaine, à des degrés de performance évidemment supérieurs. L'intelligence artificielle en question est la neuromatrice, qui recouvre dans ses circuits la personnalité de Darquandier, et dont la mobilité permet des analyses rapides à tout moment et en tout endroit. Qu'obtient-on ainsi? Une simulation du scientifique. Le processus scientifique décrit auparavant dans son acception classique est inversé. Nous analyserons très bientôt cette inversion en regard de l'ensemble du récit, mais pour l'instant, penchons-nous sur les autres importantes mutations du processus scientifique traditionnel qui sous-tendent le roman.

D'une part, le scientifique est désincarné, ce qui a pour effet direct de décupler ses capacités cognitives et réflexives. D'autre part, la réflexion et la pratique scientifiques telles que prônées par Darquandier et ses acolytes impliquent un décloisonnement radical des disciplines. Cogniticiens, neuropsychiatres, sémioticiens, linguistes, médecins, informaticiens, théologiens, anthropologues se bousculent joyeusement au gré des pages du roman. Cette pluralité des savoirs, de même que leur organisation en réseaux de réciprocité, vise à pourvoir la science d'un aspect créatif idéalisé :

Il faut bien comprendre que les « véritables » scientifiques sont avant tout des êtres doués d'imagination. C'est-à-dire capables de faire « rupture » avec l'ordre informationnel qui les entoure. Il faut de l'imagination pour entrevoir les structures cachées qui sous-tendent l'univers, au-delà de ce que nous donnons à voir nos sens et nos instruments. (p. 405)

C'est encore une vision deleuzienne de la science qui s'exprime à travers ces réflexions de Darquandier. « Faire rupture avec l'ordre informationnel », c'est permettre le surgissement de figures au sein du chaos, les ruptures pouvant être perçues comme autant d'arrêts sur image qu'effectuerait l'esprit scientifique capable de *voir* un état de choses concret dans l'univers des virtualités, puis de le

donner au monde par sa mesure, donc son attachement à un système de référence choisi. C'est d'un scientifique créateur dont il est ici question, très proche du voyant ou de la figure prométhéenne, qui serait aussi indissociable du fruit de sa création, qui y participerait du seul fait qu'il en possède la paternité. L'organisation du chaos évoquée dans ce qui précède est exactement ce que fait la neuromatrice durant tout le roman. Sur son écran constamment animé de fractales s'actualisent soudain des visages, des lieux, qui sont en fait les éléments qui feront avancer le récit. Plus simplement, si le cerveau humain est une machine qui crée à partir du chaos, alors la neuromatrice s'offre comme son aboutissement. Elle-même l'exprime en ses propres termes, par l'utilisation d'un « nous » qui laisse songeur :

Nous procédons par bonds quantiques, parce que nous savons synthétiser des paradoxes, et que notre imagination est un défi permanent aux frontières de l'espace et du temps. Nous fonctionnons comme des hypertextes, foisonnants, réseaux, rhizomes. [...] Nous-mêmes ne savons pas exactement ce que nous sommes, ce qui nous motive à chercher toujours, comme vous [...]. (p. 442)

L'autre mutation significative que subit la pratique de la science dans le roman se rattache à ce qu'on appellera prosaïquement la cueillette des données. L'observation scientifique devient périlleuse et aventureuse dès lors que le laboratoire est partie prenante du monde naturel. Le processus autrefois essentiellement empirique du laboratoire est ici soumis aux contraintes bien réelles de l'espace et du temps. La simulation du cerveau scientifique réintègre alors la question laissée en plan du corps, afin d'offrir le tableau intéressant d'une séparation corps/esprit fonctionnelle. C'est-à-dire qu'elle s'avère nécessaire au bon déroulement du processus scientifique. Le cerveau (neuromatrice) traite les données recueillies et ordonne la suite de l'observation. Le corps (Darquandier) agit et se déplace dans le monde physique afin d'accomplir les tâches matérielles tout de même requises. On percevra à ce point que l'enveloppe corporelle n'a plus grand rôle à jouer dans la « dignité » et même l'intégrité de l'humain : « J'ai déjeuné tranquillement, face à une sorte de double

ardent qui attendait dédaigneusement que j'en finisse avec ces stupides contingences matérielles » (p. 445).

Le cerveau d'un scientifique recréé dans les circuits d'un ordinateur. Ce même ordinateur propulsé au cœur d'une recherche en temps et espace réels, *sur le terrain*. Voilà qui offre un tableau curieux, suscitant une interrogation légitime. Que peut-on dire de la place qu'occupe l'humain dans le renversement de la méthode scientifique traditionnelle ainsi suggéré?

Mysticisme et connaissance — où l'on ose le gnosticisme puisque l'auteur le fait.

La pensée construit sa vision du monde, le sens qu'elle en retire, par la métaphore; le signe d'abord, puis l'accessibilité de celui-ci à un système de résonances intelligibles. C'est le langage et c'est nous. Le gnosticisme est la philosophie d'un ensemble de branches « hérétiques » issues des trois premiers siècles de la chrétienté. On y trouve un rejet plus ou moins radical du monde matériel perçu comme réceptacle du mal, *absenté de Dieu*. Seule une connaissance supérieure de la réalité divine (presque impossible, envisageable uniquement à travers la sanctification) peut permettre le salut. Le monde a un sens, une essence, mais l'homme n'y a pas accès. Peu importe la possibilité d'un sens transcendant le monde, celui-ci conserve son opacité sous le regard implorant de l'esprit humain. Ces assises tragiques sont celles d'une philosophie remaniant audacieusement le mythe du péché originel. Nous sommes déçus par la conscience douloureuse que nous avons de notre coupure du monde et de son essence. La Tache qui nous défigure n'est celle d'un rejet de Dieu uniquement dans la mesure où nous avons substitué à celui-ci notre volonté de connaissance du monde. Fatalement, le monde connu s'avère alors une gigantesque métaphore, un pis-aller, un système de signe « en lieu et place de [...] », laissant en de fugitifs moments deviner son irrémédiable nature, qui est celle du lieu de la Chute. La souffrance et le mal en sont les fondements. De même, le corps en incarne le

principe puisqu'il est le lieu premier de la souffrance, celui qui nous rattache au monde désacralisé.

La faute dont l'Homme s'est rendu coupable, ce n'est pas tant d'avoir voulu acquérir la pomme de la Connaissance [...] que de s'être saisi de la Pomme et de l'avoir croquée, après l'avoir détachée de l'arbre, sans autre considération que l'assouvissement immédiat de son désir. [...] L'homme a brisé l'Unité. Les gnostiques chrétiens pensaient un peu de même[...]. (p. 479)

Dans *Les racines du mal*, la science est idéalisée, tout comme le sont les potentialités du cerveau humain. On croit percevoir dans cet entrelacement confus le vecteur que trace l'aspiration humaine vers la connaissance globale du monde. Mais celle-ci ne peut correspondre, suivant la pensée gnostique, qu'au lamentable écrasement d'Icare; la condition humaine est d'abord celle d'un corps désirant, souffrant et s'épuisant constamment devant ses limites. Darquandier exprime avec clarté son désarroi à ce sujet. « J'ai du mal à enregistrer toutes les informations, ça va trop vite. [...] J'entre peu à peu dans une sorte de transe, la sueur me recouvre » (p. 689). Les choses s'éclairent davantage lorsqu'on évoque de nouveau le personnage d'Andreas Schaltzmann tel qu'il apparaît dans la première partie du roman. Dès l'incipit, le mal et la décrépitude du corps sont liés : « Andreas Schaltzmann s'est mis à tuer parce que son estomac pourrissait » (p. 15). Dans le même ordre d'idées, toute la psychose de Schaltzmann s'agglutine autour d'une incapacité à organiser l'amas d'informations que le milieu urbain lui envoie. Son cerveau n'arrive plus à construire une image convenable de la réalité :

Les signalisations fausses, les routes de simples illusions d'optique, les villes de décors de cinéma habités par un simulacre d'humanité. En fait, finit-il par se dire, peut-être était-il tout simplement le Dernier Véritable Humain Sur Cette Planète. (p. 17)

Le dernier homme. Un être se rapprochant de l'animal aux abois, terré dans son antre, n'en sortant que pour mutiler d'autres corps qu'il perçoit de toute façon comme étant dépourvus

d'humanité. Le meurtre apparaît en effet dans le récit comme un prétexte à d'éprouvantes descriptions narratives. Le ton et la forme du rapport d'autopsie sont même employés par endroits (« la première balle a pénétré à cinq millimètres au-dessus du sternum[...] » — p. 36), véhiculant une répulsion naturelle devant l'absence d'affect impliqué. On peut affirmer que ces passages effroyables justifient leur apparente complaisance par une volonté de ramener le corps à sa juste valeur et même d'offrir l'image de sa destruction calculée. Le *dernier homme* effectivement. La neuromatrice et la désincarnation du scientifique qu'elle instaure trouvent alors toute leur raison d'être. Dans la perspective suggérée par le roman, dès lors que l'humain se libère des « contingences bassement matérielles » de son corps, il peut accéder aux prémisses d'une connaissance totale. Le mal, sa nature, peuvent ainsi être observés et compris dans leur totalité systémique. Dantec adopte bel et bien une position gnostique, doublée d'une foi ardente placée dans la cybernétique comme révélatrice des capacités latentes du cerveau. Bien sûr, le fantasme d'une humanité transformée se développe avec force dans le roman. Il convient ici de lire ce fantasme en regard du processus scientifique qui, comme moyen privilégié par l'humanité pour comprendre le monde, se trouve lui aussi transformé.

Il est significatif de relever ici que cet aspect fondamental du roman de Dantec rejoint un aspect similaire dans *Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq; non pas simplement parce que les deux romans, malgré des prémisses philosophiques divergentes, conçoivent à l'arrivée le remplacement de l'espèce humaine, mais bien plutôt parce que ce remplacement s'organise dans les deux cas au sein d'une vision scientifique *et* mystique. On peut lire ceci dans les dernières pages du roman de Houellebecq :

[...] c'est probablement la contemplation prolongée de cet ouvrage (le *Book of Kells*) qui allait lui permettre, par le biais d'une série d'intuitions qui rétrospectivement nous paraissent miraculeuses, de surmonter la complexité des calculs de stabilité au sein des macromolécules rencontrées en biologie. [...] on approchera plus facilement la pensée de Djerzinski en se plongeant dans cette architecture infinie de croix et de

spirales qui constitue le fond ornemental du *Book of Kells*[...]¹¹.

Mais l'analogie s'arrête là, et malgré les perspectives qu'elle révèle nous devons aussi la délaisser en ce qui concerne nos réflexions. Si le héros de Houellebecq apporte carrément une nouvelle ontologie pour l'humanité, c'est d'abord parce qu'il est en mesure de concevoir et d'adhérer entièrement à une morale absolue, kantienne, qui en fait une figure exceptionnelle, tutélaire de l'espèce humaine. Dans *Les racines du mal*, rien de cela.

Convergences — où Deleuze et mysticisme se rejoignent¹².

Plutôt qu'un enchaînement de propositions, il vaudrait mieux dégager le flux du monologue intérieur, ou les étranges bifurcations de la conversation la plus ordinaire, en les séparant eux aussi de leurs adhérences psychologiques et sociologiques, pour pouvoir montrer comment la pensée comme telle produit quelque chose d'*intéressant*, quand elle accède au mouvement infini qui la libère du vrai comme paradigme supposé et reconquiert une puissance immanente de création. Mais pour cela il faudrait que la pensée remonte à l'intérieur des états de chose ou des corps scientifiques en voie de constitution, afin de pénétrer dans la consistance, c'est-à-dire dans la sphère du virtuel qui ne fait que s'actualiser en eux. *Il faudrait remonter le chemin que la science descend*, et tout au bas duquel la logique installe ses camps¹³.

Comme on le voit, Deleuze et Guattari, posant en 1991 la question de la nature de la philosophie (après n'avoir eu de cesse d'en

¹¹ Michel Houellebecq, *op. cit.*, p. 375.

¹² Rappelons que l'auteur, dans la liste de remerciements ouvrant le récit, prend la peine de mentionner l'apport du « Tout-Puissant, pour le *Deltatetrahydrocannabinol* ».

¹³ Gilles Deleuze, Félix Guattari, *op. cit.*, p. 133.

malmener les conceptions passées), furent amenés à y opposer celle de la science, qu'ils « déterminèrent » dans la foulée. La création de concepts pour *parcourir* le monde devint alors opposée dans leur démarche à la production de fonctions permettant d'en mesurer uniquement des portions limitées (la vitesse de la lumière d'accord, mais après? Que devient la matière? Et le zéro absolu? Et avant le Big Bang?). Il est manifeste que ceci, de manière générale, constituait une attaque supplémentaire dirigée contre la pensée progressiste et positiviste. Depuis la Bombe, on le sait, il est devenu malaisé d'entretenir une vision globalement messianique de la science. La science en fait n'offrira jamais que ce qu'elle peut mesurer et démontrer. Et ses percées les plus audacieuses, les plus abstraites aussi, ne feront jamais que retirer progressivement le voile sur un chaos obsédant (la physique quantique par exemple).

Dans un ouvrage curieux, *Le roman cosmogonique*, François Foulatier tente de circonscrire par le biais d'une « poétique scientifique » l'objet même de la quête éperdue des romantiques, ce *Livre* du monde qui fut le Graal de Mallarmé. Sa démarche s'amorce sur cette phrase :

Aujourd'hui, Dieu et les philosophes sont un peu passés de mode; le « chercheur scientifique » peut se plaire à imaginer quelque ordinateur plus puissant que les autres, capable d'opérer la totalisation du savoir humain. [...] Qu'ont les hommes à faire d'un savoir qui ne serait pas concevable¹⁴?

Dans *Les racines du mal*, lorsqu'il est question de la neuromatrice (à ce point du récit envahie par la personnalité de Shaltzmann, et affublée du surnom Dr. Schizzo) on peut lire ceci :

Docteur Schizzo a été conçu avec une base de connaissances colossale, dont la plupart des Livres Sacrés de toutes les grandes religions du monde. Ce soir-là, alors qu'il compilait les données recueillies dans la journée, il a de nouveau été pris d'une crise aiguë de mysticisme. (p. 477)

¹⁴ François Foulatier, *Le roman cosmogonique*, Paris, Aubier, 1988, p. 7.

Foulatier rejette la conception rêvée en informatique de l'ordinateur démiurge, pointant la tendance de toute synthèse à soulever d'autres questions, ou plus précisément à inclure d'autres problèmes. Il y a dans *Les racines du mal* un balancement similaire entre l'esprit globalisant (la neuromatrice) et l'impossibilité d'une telle réalisation (la schizophrénie de la neuromatrice), si bien que le récit peut donner l'image d'un élan finalement déçu vers la connaissance, qui n'est autre que la désespérante vision gnostique du monde. Une grande part de la richesse du roman, tout ce que celui-ci a à voir avec la science aussi, est contenue dans l'écart ainsi créé. La science positiviste ne pouvant que corréliser des portions du réel entre elles au sein d'un système de référence, il fallait dans le récit de Dantec contourner une telle limite interne. C'est la neuromatrice en tant que personnage omniscient qui offrira cette ouverture de l'imaginaire scientifique, pour le meilleur comme pour le pire, suggérant par le fait même une extension conséquente de l'esprit humain puisqu'elle est au départ modelée sur le cerveau de Darquandier. Pourtant la neuromatrice dotée de conscience se comporte aussi comme un humain dans sa façon d'interagir avec l'objet de ses recherches et ses observations :

Cette « machine » était vivante, et diaboliquement intelligente. Comme nous tous, elle connaissait cet « appétit de nouveauté et de connaissance », le même qui pousse le *serial killer* et le scientifique de pointe. Le plus commun des humains le connaît. Il nous force à courir le monde, à vouloir multiplier les expériences, et pour la neuromatrice, « immobilisée » dans son squelette de silicium et de carbone, cette quête du pouvoir, cet instinct de prédation étaient entièrement tournés vers l'esprit, la connaissance pure. C'était son jeu à elle. Elle adorait ça. (p. 431)

Le comportement de la neuromatrice indique en fait sa nature réelle, qui n'est qu'une simulation des personnalités humaines téléchargées en elle. Ses agissements préfigurent bien davantage une technologie modelée par les désirs humains qu'une humanité rachetée par une technologie qui s'en différencierait radicalement. Le philosophe allemand Peter Sloterdijk exprime exactement ceci en tentant de prolonger les vastes perspectives antihumanistes laissées par Heidegger :

L'homéotechnique, accélération de l'intelligence par l'intelligence, est aussi concernée par le problème du mal, même si celui-ci ne se présente plus tant aujourd'hui comme la volonté de mettre en esclavage des choses et des êtres, mais comme la volonté de désavantager l'autre dans la compétition cognitive¹⁵.

Les racines du mal s'enfoncent profondément. Jusqu'où peut aller cette compétition cognitive? Nous sommes en droit de nous le demander, surtout lorsque nous avons affaire à un récit qui suggère l'idée d'une Connaissance totale. Mallarmé n'obtint jamais rien qui puisse s'approcher de son grand Livre. Achab échoua son équipage et son rêve sur le corps de la grande baleine. Dans *Les racines du mal*, on ne fait en aucun cas la distinction entre Connaissance universelle et connaissance scientifique, si bien que le récit peut tristement se refermer sur ces paroles de Darquandier : « Je ne ressentais plus rien, sinon un vide sans limite » (p. 746). La neuromatrice n'arrive pas à donner un sens au monde. Comment le pourrait-elle, puisqu'au bout du compte elle ne fait qu'appréhender le surgissement d'événements hors du chaos? Comment, à plus forte raison, le pourrait-elle si cette poursuite effrénée des actualisations du mal devient la raison même de son existence, et qu'elle y *prend plaisir*? Manifestement, il faut se rendre à l'évidence : chez Dantec, la machine est trop humaine.

Conclusion — où l'on revient à notre point de départ, à savoir le roman policier.

Une enquête policière ne peut qu'organiser en une reconstruction les éléments épars qu'elle recueille dans son déroulement. Cette reconstruction ne sera toujours qu'un travail de fiction (Pœ le savait bien, dès *Double assassinat...*) dont le résultat peut s'avérer plus stimulant que la réalité de l'événement. De même la recherche scientifique est une réorganisation des faits observés qui vise non pas au départ à faire sens mais bien *système*. Le

¹⁵ Peter Sloterdijk, *La domestication de l'être*, Paris, Mille et une nuits, 2000, p. 93.

système fonctionne sans pour autant que ce fonctionnement puisse instaurer un lien direct de cause à effet avec le monde perçu. On peut rechercher les traces du mal, on peut vouloir les lier en un système au fonctionnement observable, sans pour autant que le mal fasse sens. Au bout du compte, la forme et la thématique du polar auxquelles on a rattaché le roman contiennent peut-être en elles-mêmes son propos. L'univers du polar est *désacralisé*; impliquant la possibilité d'un dénouement, il ne permet pas pour autant l'idée de rédemption, qui dans son sens premier indique l'effacement du mal au sein de l'existence humaine. Tous les personnages typés du polar portent ostensiblement le poids du mal qui ronge leur monde. Ils sont proprement damnés. Permettons-nous d'évoquer Nietzsche par le biais d'un de ses mots célèbres : « Quand on lutte contre des monstres, il faut prendre garde de ne pas devenir monstre soi-même. Si tu plonges longuement ton regard dans l'abîme, l'abîme finit par ancrer son regard en toi¹⁶. » Voilà, exactement.

¹⁶ Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, Paris, Christian Bourgeois éditeur, 1973, p. 129.

BIBLIOGRAPHIE

- CHABROL, Claude et Éric Rohmer, *Hitchcock*, Paris, Éditions Universitaires, 1993 [1957].
- DANTEC, Maurice G., *Les racines du mal*, Paris, Gallimard, 1995.
- _____, *Le théâtre des opérations. Journal métaphysique et polémique*, Paris, Gallimard, 1999.
- _____, *Mille ans à inventer*, discours prononcé au festival Science Frontière à Cavaillon, le 29 janvier 2000, reproduit dans *Le Magazine littéraire*, n° 392 (novembre 2000).
- DELEUZE, Gilles et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie?*, Paris, Minuit, 1991.
- EISENZWEIG, Uri, *Le récit impossible*, Paris, Christian Bourgeois éditeur, 1986.
- FOULATIER, François, *Le roman cosmogonique*, Paris, Aubier, 1988.
- HOUELLEBECQ, Michel, *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998.
- NIETZSCHE, Friedrich, *Par-delà le bien et le mal*, Paris, Christian Bourgeois éditeur, coll. « 10/18 », 1973.
- SLOTERDIJK, Peter, *La domestication de l'être*, Paris, Mille et une nuits, 2000.

**Département d'études littéraires
Université du Québec à Montréal**

Adresse civique :
Pavillon Judith-Jasmin
Local J-4205
405, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec)
H2L 2C4
Canada

Adresse postale :
Case postale 8888, succursale Centre-Ville
Montréal (Québec)
H3C 3P8
Canada

Téléphone : (514) 987-3000, poste 4125
Télécopieur : (514) 987-8218
Courrier électronique : etudeslitteraires@uqam.ca
Site Web : <http://www.unites.uqam.ca/dlitt>

Dernières publications

Desjardins, Nancy et Jacinthe Martel (dir.), *Archive et fabrique du texte littéraire*, « *Figura. Textes et imaginaires* », n° 4, 2001, 165 p.

Andrès, Bernard et Nancy Desjardins (dir.), *Utopies en Canada (1545-1845)*, « *Figura. Textes et imaginaires* », n° 3, 2001, 196 p.

Cliche, Anne Élaïne et Bertrand Gervais (dir.), *Figures de la fin. Approches de l'irreprésentable*, « *Figura. Textes et imaginaires* », n° 2, 2001, 196 p.

Bouvet, Rachel, Virginie Turcotte et Jean-François Gaudreau (dir.), *Désert, nomadisme, altérité*, « *Figura. Textes et imaginaires* », n° 1, 2000, 216 p.